

LE DEVOIR



CULTURE
JF Pausé,
un chanteur honnête
LED 4



PERSPECTIVES
Les paysans solidaires | **B I**



**LE DEVOIR
DE PHILO**
Rendre hommage
à Joyce Echaquan
B II



MONDE
Le Hamas accepte de libérer
« tous les otages » | **A 5**

Comment courir après son temps

Comme animateur de l’émission matinale de Radio-Canada à Québec, Alex Boissonneault avait l’habitude de se lever tôt. Son horaire de député lui imposera la même obligation. *Le Devoir* a accompagné le nouvel élu d’Arthabaska-L’Érable dans ses premiers pas au parlement, pour en apprendre plus sur les coulisses derrière cette fonction des plus publiques.

FRANÇOIS CARABIN
MARIE-MICHÈLE SIOUI
CORRESPONDANTS PARLEMENTAIRES
À QUÉBEC
LE DEVOIR

Jeudi 28 août, 9 h

Alex Boissonneault observe son bureau au troisième étage de l’hôtel du Parlement. « Ça ressemble un peu au bureau dans *OSS 117* », lance-t-il en pointant les fauteuils installés dans un coin. Comme un espion, l’ex-correspondant

VOIR PAGE A 2 : BOISSONNEAULT

Contrer la dérive populiste

En entrevue au *Devoir*,
Daron Acemoğlu,
Prix Nobel d’économie,
donne des pistes pour retrouver
une « prospérité partagée »

ÉRIC DESROSIERS
LE DEVOIR

Attaquée de tous les côtés, notamment par les populistes de droite, la démocratie libérale trouvera son salut en revenant à ce qui a fait son succès dans le passé, dit le Prix Nobel d’économie, Daron Acemoğlu. À commencer par transformer les avancées technologiques, comme l’intelligence artificielle, en moteur de « prospérité partagée ». « Même si la démocratie libérale est, de loin, le meilleur système, elle a échoué à tenir ses promesses depuis une cinquantaine d’années », a constaté cette semaine le célèbre économiste turco-américain du Massachusetts Institute of Technology (MIT), en entrevue au *Devoir*. « Elle a besoin d’être raffermie pour répondre à la montée de la menace de l’extrême droite et des populismes, de gauche, mais surtout de droite. » Chercheur hyperactif, bon vulgarisateur et homme chaleureux au rire facile, l’expert de 58 ans se verra remettre, lundi, un doctorat honorifique de l’Université du Québec à Montréal en reconnaissance, notamment,

VOIR PAGE A 9 : NOBEL

INDEX

Avis légaux.....**A6** Idées.....**B13**
Décès.....**A12** Mots croisés.**LED34**
Économie.....**A7** Sports.....**A13**
Édito.....**B12** Sudoku.....**LED34**



Université du Québec
à Trois-Rivières

Les **grandes
conférences**
de l'UQTR

OUVERT AU PUBLIC | GRATUIT



**Étienne
Klein**

Philosophe des sciences
Directeur de recherches au CEA
(Commissariat à l’Énergie Atomique)

De la physique quantique
à l’ordinateur quantique

Credit photo : Philippe Matsas © Flammarion



30 octobre 2025
17 h 30 - Atrium CEU, UQTR

EN BREF

STM : Boulet nomme quatre conciliateurs-médiateurs

C’est maintenant une équipe de quatre conciliateurs-médiateurs qui tentera de rapprocher la Société de transport de Montréal et le syndicat qui représente les 2400 employés d’entretien. Le ministre du Travail, Jean Boulet, en a fait l’annonce, vendredi après-midi, après avoir rencontré l’employeur et le syndicat, alors que s’achève la deuxième séquence de grève de ces syndiqués. Un médiateur avait tenté de rapprocher les parties, en vain. Son mandat venait d’arriver à échéance, sans être prolongé. Le ministre fait le pari que l’équipe de quatre conciliateurs-médiateurs parviendra à dénouer l’impasse et à proposer une hypothèse de règlement qui satisfera les deux parties. Toutefois, a souligné le ministre, pour que les conciliateurs-médiateurs parviennent à faire un bout de chemin supplémentaire, ils ont besoin « que les parties se responsabilisent et créent les conditions favorables à une telle hypothèse de règlement ».

La Presse canadienne

Legault veut congédier de grands patrons en santé et en éducation

« Quelques p.-d. g. » des réseaux de l’éducation et de la santé pourraient être congédiés prochainement afin d’assurer l’efficacité de l’appareil étatique québécois, a assuré vendredi François Legault. Le premier ministre en a fait l’annonce vendredi après-midi sur les ondes de Cogeco, dans un entretien d’une heure accordé à l’animateur Paul Arcand. « Je m’attends à ce que quelques p.-d. g. en santé ou en éducation perdent peut-être leur poste bientôt, parce qu’on veut qu’ils soient efficaces dans l’administration », a-t-il justifié, en mettant l’accent sur le dernier mot. En santé, il vise implicitement les patrons des 13 CISSS et des 9 CIUSSS de la province. En éducation, les directeurs généraux des 61 centres de services scolaires seraient concernés.

Le Devoir

Jean-Marie Zeitouni prend les rênes de l’Opéra de Québec

Le chef Jean-Marie Zeitouni a été nommé à la direction artistique de l’Opéra de Québec vendredi. Il remplace Jean-François Lapointe, qui a quitté l’organisation en janvier en raison de divergences majeures avec le conseil d’administration. Alors que Lapointe se chargeait également de la direction générale, M. Zeitouni n’endossera que la direction artistique. Le CA de l’Opéra de Québec, du Festival d’opéra de Québec et de la Fondation de l’Opéra de Québec n’a annoncé que vendredi sa seule nomination, tout en précisant que Grégoire Legendre poursuivait sa mission à titre intérimaire à la direction générale de l’institution. En remportant le poste, Jean-Marie Zeitouni conforte l’ancrage de sa carrière au Canada, puisqu’il avait été nommé en février dernier à la tête de l’Orchestre symphonique d’Edmonton.

Le Devoir

La fin pour l’alliance bancaire sur le climat lancée par Carney

TORONTO — Un regroupement bancaire mondial lancé par Mark Carney en 2021 pour lutter contre le changement climatique a voté sa propre dissolution. Un porte-parole de l’Alliance bancaire Net Zéro, soutenue par l’ONU, précise que les membres ont voté pour mettre fin à la structure par adhésion et utiliser plutôt les directives climatiques élaborées par le groupe comme référence. A la suite de ce vote, l’alliance cesse immédiatement ses activités. M. Carney a lancé le groupe en tant qu’envoyé spécial des Nations unies pour le financement de l’action climatique, en amont de la conférence des Nations unies sur le climat à Glasgow, en Écosse, en 2021.

La Presse canadienne

« Le mandat le plus important de sa carrière »

BOISSONNEAULT

SUITE DE LA PAGE A 1

parlementaire s’est faufilé de l’autre côté du mur. Dans cet espace auquel les journalistes n’ont habituellement pas accès, il prend ses nouveaux quartiers. Danièle Simard, qui travaille au Parti québécois (PQ) depuis 33 ans, le guide dans l’utilisation de son nouvel ordinateur. « On vit une effervescence », dit celle qui a vécu les hauts et les bas de la formation politique.

Deux semaines plus tôt, le PQ a arraché une autre victoire dans une élection partielle, celle d’Arthabaska-L’Érable. La nuit, après cette soirée festive, a été courte. « J’ai dormi vite ! » lance en riant M. Boissonneault. Le père de quatre enfants — de 3, 7, 9 et 11 ans — a une certaine expérience en insomnie.

Avec le directeur de la planification stratégique du PQ, Louis Lyonnais, le nouveau député répète son discours. Dans quelques heures, il sera assermenté à l’Assemblée nationale. « Je vais repratiquer la ligne sur le contrat social », suggère-t-il. Pendant toute sa campagne, il a martelé que le pacte entre les Québécois, qui s’attendent à des services de qualité, et le gouvernement de François Legault, à qui ils envoient des impôts, était brisé. « C’est ton pain et ton beurre », souligne M. Lyonnais.

M. Boissonneault est pris d’émotion quand il récite le passage qu’il a écrit pour sa famille. *Le Devoir* lui demande s’il est inquiet à propos des répercussions négatives que la vie politique pourrait avoir sur sa famille. « Je le suis, répond-il du tac au tac. C’est très prenant. Et je veux être là pour les bains, pour la garderie, pour le soccer », énumère-t-il.

Les députés péquistes arrivent au bureau de bonne humeur ce matin-là. Les vacances n’en ont pas vraiment été : ils ont loué un chalet dans la circonscription d’Arthabaska-L’Érable et ont passé des semaines à faire du porte-à-porte pour gagner l’appui des électeurs. « Si tu es stressé aujourd’hui, attends de voir la première période des questions ! » lui lance Catherine Gentilcore, elle aussi élue dans une partielle, celle de Terrebonne, circonscription laissée vacante par le départ de Pierre Fitzgibbon.

Le chef, Paul St-Pierre Plamondon, passe rapidement dans le couloir. « *Good morning* ! » lance-t-il avant de s’engouffrer son bureau.

Quand Alex Boissonneault entre dans le restaurant Le Parlementaire, où il doit prononcer son discours d’assermentation, il vient tout juste de recevoir l’épinglette avec la fleur de lys que portent tous les élus de l’Assemblée nationale. La pratique lui interdisait de l’avoir avant ce jour. Il a donc pris sa photo officielle sans la porter, et elle sera ajoutée à l’image grâce à la magie de Photoshop.

Il prête serment en disant entamer « le mandat le plus important de sa carrière ». La glace est brisée. Mais l’attention des médias est déjà ailleurs. La veille, son chef a demandé à ses membres de se prononcer sur l’interdiction des prières de rue. Toutes les questions sont dirigées vers « PSPP » en mêlée de presse. Derrière, Alex Boissonneault attend patiemment son tour.

Mardi 30 septembre, 13 h

Environ un mois s’est écoulé depuis la cérémonie d’assermentation. Dans le bureau de l’élus Boissonneault, toutefois, presque rien n’a changé. Les murs sont toujours nus ; une plante verte léchée par le soleil de l’après-midi repose sur une table. « La plante statutaire », lance à la blague un conseiller politique. « Ils en ont tous une. »

« J’avoue que je suis arrivé trop vite, puis il y a comme trop de travail. Je n’ai pas vraiment pensé à la déco », lance le nouveau député.

Il s’est vu confier un numéro qu’il pourra composer pour faire installer des cadres et autres accessoires décoratifs. Il est arrivé dans sa boîte courriel à un peu près en même temps que ses premières invitations à participer aux formations de l’Assemblée nationale : comment produire ses notes de frais, comment procéder à des embauches dans son local de circonscription, comment ouvrir un compte en banque pour son bureau de député...

La carrière de parlementaire d’Alex Boissonneault commence en même temps que la deuxième session de la 43^e législature du Québec. L’après-midi même, il prononcera pour la première fois une allocution au salon Rouge, quelques minutes avant que le premier



Le nouveau député Alex Boissonneault observe son bureau au troisième étage de l’hôtel du Parlement. « Ça ressemble un peu au bureau dans OSS 117 », lance-t-il en pointant les fauteuils installés dans un coin.

PHOTO DE LA UNE ET CI-DESSUS GUILLAUME LEVASSEUR LE DEVOIR

ministre François Legault ne se lève à son tour pour prononcer un discours d’ouverture et fixer l’ordre de marche pour sa dernière année de mandat.

L’élus péquiste a prévu une séance de répétition dans son bureau. Les deux mains dans les poches de son complet bleu, il s’exécute. « Sur la gestuelle, c’est important aussi que tu le saches : tu ne mettras pas tes mains dans tes poches. Donc, je t’invite à te pratiquer tout de suite à faire comme si tu y étais », lui conseille William Fradette, directeur de la recherche péquiste, aussi un ancien du Bloc québécois.

Prise deux. L’ex-animateur de radio livre les cinq minutes de son discours sans regarder ses notes. Assis tout près, Louis Lyonnais applaudit. « Tu l’as fait sans texte. Moi, je n’ai jamais vu ça », soutient-il, impressionné.

M. Boissonneault n’en est pas à sa première répétition. Dans les derniers jours, il se l’est mis en bouche en faisant la cuisine. « Mes enfants me demandent : “Papa, tu te pratiques ?” Oui, je me parle tout seul ! » lance l’ancien journaliste, qui révèle du même souffle avoir fait du théâtre dans son jeune temps.

Il prend ses papiers dans ses mains. « Je [vais les garder] proche, parce que des fois, ça arrive que le cerveau bogue. »

Ça ne sera pas le cas ce jour-là. Une heure plus tard au salon Rouge, devant sa femme et ses parents, Alex Boissonneault prononcera de nouveau son discours sans poser les yeux sur ses feuilles. « Vive le Québec ! » lancera-t-il pour le conclure.

Mercredi 1er octobre, 9 h

Les dernières heures n’ont pas été de tout repos pour l’élus d’Arthabaska-L’Érable. Ennuagé par un problème de santé, l’un de ses enfants a dû être accompagné à l’hôpital en plein milieu de la nuit. Tout va bien maintenant, assure le nouvel élu le lendemain matin. Mais la nuit de sommeil en a écopé, constate-t-il.

Nouvelle journée, nouveau texte à apprendre. Dans moins d’une heure, Alex Boissonneault se lèvera pour la première fois en Chambre pour interpellier un ministre en période des questions. Son intervention portera sur les « chauffeurs inc. », un phénomène où des entreprises de camionnage emploient des travailleurs autonomes, en grande partie de l’Ontario, pour contourner les règles fiscales québécoises. Le député est fébrile.

La question doit tenir en une minute. Il répète un premier coup. « C’est trop long », lance-t-il immédiatement. « C’est tough, reconnaît William Fradette. Mais compte-toi chanceux, parce qu’à Ottawa, c’est 35 secondes. »

Contrairement à la veille, l’exercice de la période des questions est susceptible de créer des flammèches. « Ça se peut que le ministre passe à l’attaque », affirme M. Fradette, qui lui a préparé trois questions de relance.

Le député a à peine eu le temps de répéter une deuxième fois qu’il doit passer au bureau d’à côté afin d’assister à la réunion quotidienne du caucus. Sous un plafonnier tamisé, les élus badinent en attendant que le député Joël Arseneau donne un coup de départ aux échanges.

L’élus des Îles-de-la-Madeleine ne manque pas de souligner qu’il s’agit de la première question de son nouveau collègue. « À partir du moment où tu fais un discours d’introduction sans notes et sans papier, tu n’as plus droit d’avoir de papiers », blague-t-il.

Le député Pascal Paradis constate que c’est sans doute le ministre des Transports, Jonatan Julien, qui se lèvera pour lui répondre. William Fradette suggère de n’aborder qu’en surface les enjeux de sécurité publique des « chauffeurs inc. ». Sans quoi, remarque-t-il, le ministre de la Sécurité publique, Ian Lafrenière, pourrait intervenir en Chambre. « Je ne vous recommande pas de tester Ian, un ancien policier, un ancien militaire, sur la question. » « Bon point », répond le député de Jean-Talon, Pascal Paradis.

L’équipe péquiste s’assure que la question d’Alex Boissonneault ne « *bust* pas » (ne dépasse pas) le temps qui lui est alloué. Paul St-Pierre Plamondon intervient. « Ça, c’est important, dit-il. D’expérience, quand tu commences, enlève une phrase et donne-toi un bon 10 secondes. Comme ça, tu ne sens pas cette pression-là. »

La réunion de caucus matinale est un feu roulant de dossiers divers. Comment le PQ se positionnera-t-il sur une motion et une autre ? Qui d’autre a une question au programme ? Comment s’est déroulée la journée de la veille ?

Le temps de le dire, la cloche sonne. C’est l’heure de la période des questions.

Mercredi 1er octobre, 16 h

La question d’Alex Boissonneault s’est bien déroulée, de son propre avis. « Ce dossier-là est ma première priorité », lui a répondu le ministre Julien. Qu’importe. Le député doit passer à un autre sujet. Il commence plus tard cet après-midi un important mandat : c’est lui que le troisième groupe d’opposition a choisi pour participer aux consultations pluriannuelles sur l’immigration.

C’est un dossier chaud pour l’ancien journaliste, qui s’est toujours imposé un devoir de réserve avant de faire le saut en politique. « L’idée de l’engagement en général, c’est sûr que ça va un peu contre mes réflexes », admet-il.

Avec une conseillère politique, M. Boissonneault révise ses dossiers, gribouillant quelques notes de sa main gauche entre deux, trois bâillements. Les quelques heures de sommeil de la nuit dernière commencent à peser lourd sur le nouveau député.

Il se rassure : il s’agit là d’une exception. Habitué des routines — il s’était imposé un strict régime quotidien comme animateur de l’émission de radio matinale chez Radio-Canada —, il fait le souhait de continuer dans la même lignée. Coureur à ses heures, il désire par exemple recommencer à faire de l’exercice, une habitude perdue dans le chaos de sa campagne électorale. « Ça, ça me manque. [...] Il y a un gym à l’Assemblée. Puis, j’ai un sac ici avec mes souliers, des serviettes, une *kit* de jogging. Mais est-ce que j’aurai le temps ? » s’interroge-t-il à voix haute.

Le lendemain, en marge de la commission parlementaire sur l’immigration, il interpellera le commissaire à la langue française, Benoît Dubreuil, pour échanger sur leur amour commun de la course — les deux hommes se croisent parfois à Québec en pleine séance de jogging.

Quelques heures plus tard, Alex Boissonneault prendra la route pour Victoriaville pour s’occuper du second pan de son nouvel emploi : le travail en circonscription.

Le gym devra attendre à une autre fois. Les heures de sommeil aussi.



III GUERRE COMMERCIALE

Mark Carney de retour à la Maison-Blanche mardi

Le Canada et les États-Unis se préparent à la révision de l’ACEUM, prévue l’an prochain

BORIS PROULX
CORRESPONDANT PARLEMENTAIRE
À OTTAWA
LE DEVOIR

Le premier ministre du Canada effectuera une nouvelle visite chez le président américain dans le cadre d’une rencontre de travail mardi prochain.

Mark Carney s’envolera lundi soir pour Washington. Une réunion avec Donald Trump est au programme cinq mois jour pour jour après leur dernière rencontre dans le Bureau ovale, le 6 mai dernier. La première poignée de main hautement médiatisée entre les deux hommes n’avait pas donné suite à des progrès tangibles dans la résolution du conflit commercial entre les deux pays.

Cette nouvelle visite « portera principalement sur les priorités communes

dans le cadre d’une nouvelle relation économique et sécuritaire entre le Canada et les États-Unis », écrit le bureau du premier ministre.

Les deux pays ont lancé le mois dernier des consultations en vue de la renégociation de l’Accord Canada-États-Unis-Mexique (ACEUM), que le traité prévoit pour 2026.

Le président républicain a plusieurs fois vanté les mérites du nouveau chef du gouvernement canadien, au pouvoir depuis le printemps 2025. Donald Trump a même lâché qu’il « aime bien » Mark Carney, après que ce dernier eût annoncé en août la fin de la plupart des contre-tarifs canadiens sur les importations américaines.

M. Carney s’est rendu à New York pour l’Assemblée générale de l’Organisation des Nations unies (ONU), où il a pu écouter le discours du président

Trump ouvertement hostile à cette organisation de coopération internationale. Les deux hommes se sont aussi rencontrés lors du Sommet du G7 à Kananaskis, en Alberta, et ils seraient en contact téléphonique régulier.

« Le président des États-Unis est un homme moderne : il a un cellulaire. Je parle régulièrement avec lui et nous échangeons des textos », a lancé le premier ministre en Chambre en septembre, en réponse au chef du Bloc québécois, Yves-François Blanchet, qui l’accusait justement de boudier Washington.

Depuis, Donald Trump a fait allusion une nouvelle fois à l’idée de faire du Canada un 51^e État américain, une proposition qu’il avait déjà faite en marge d’un appel avec Mark Carney. Aucun compte rendu officiel de leurs communications récentes n’a été publié.

Le président des États-Unis est un homme moderne : il a un cellulaire. Je parle régulièrement avec lui et nous échangeons des textos.

MARK CARNEY



Des secteurs en particulier

Le gouvernement Trump impose depuis août une surtaxe de 35 % sur les produits canadiens, qui ne s’applique toutefois à presque rien puisque la plupart des biens qui traversent la frontière entrent dans l’exemption prévue pour tout ce qui est conforme à l’ACEUM. Par contre, les États-Unis imposent un important droit de douane à certains secteurs considérés comme stratégiques, comme l’automobile, l’acier ou l’aluminium.

Parmi ceux-ci se trouve aussi le bois d’œuvre canadien, frappé d’un droit de douane qui a été augmenté cette semaine pour atteindre 45 %, une hausse de 10 points de pourcentage supplémentaires.

Jeudi, le ministre responsable du Commerce Canada-États-Unis, Dominic LeBlanc, a assuré devant un comité parlementaire que les négociations à venir avec les États-Unis n’engendreront « aucune brèche » dans le système canadien de gestion de l’offre du lait, de la volaille ou des œufs. « Les quotas négociés il y a six ou sept ans ne seront pas augmentés », a répété le ministre.

Le 16 juin dernier, au cours du Sommet du G7, Mark Carney et Donald Trump se sont mis d’accord pour finaliser un nouvel accord commercial « dans les 30 jours à venir ». Cette date limite a été reportée au 21 juillet sans explication, puis a été unilatéralement reportée au 1^{er} août par Donald Trump par le biais d’un message publié sur Internet. Aucun accord n’a toutefois vu le jour jusqu’à maintenant.



III ENVIRONNEMENT

Repenser la forêt pour l’aider à résister aux feux

Changer des façons de faire dans l’industrie forestière pourrait rendre la forêt plus résiliente aux incendies, qui ont brûlé 4 millions d’hectares en 2023, un record

Une menace contre la forêt prend racine malgré nos efforts: le réchauffement climatique. Pour la préparer aux bouleversements que cela entraîne, comme les feux et les envahisseurs, des chercheurs québécois testent des solutions. Troisième de trois textes.

MARIANNE DUBÉ
LE DEVOIR

À l’été 2023, « un soleil de sang » est apparu dans le ciel voilé de particules de fumée des feux de forêt au Québec. Selon la Société de protection des forêts contre le feu (SOPFEU), les

incendies ont brûlé 4 millions d’hectares de forêt québécoise, un record en 20 ans dans la province.

Une étude de World Weather Attribution a constaté que les changements climatiques ont plus que doublé la probabilité d’avoir des conditions météorologiques extrêmes liées aux incendies au Québec, cette année-là. Le temps sec, chaud et les vents augmentent les probabilités de feu de forêt souvent déclenché par la foudre. Beaucoup se demandent s’il y a un moyen de protéger la forêt, pour éviter que ça se reproduise.

Si l’on veut agir après un feu, la première question à se poser est si l’on doit récolter les arbres morts restés debout. « C’est paradoxal parce que le bois qu’on va chercher là, ce sont des volumes qu’on n’aura pas besoin d’aller

couper en forêt pas brûlée. Mais en même temps, ces arbres-là sont très importants pour les insectes et les oiseaux qui [en] sont dépendants », souligne Alain Paquette, professeur à l’Université du Québec à Montréal et titulaire de la chaire de recherche sur la forêt urbaine.

L’industrie souhaite amortir le plus possible ses pertes, mais la récolte doit se faire en moins d’un an, avant que le bois ne se dégrade. Ce faisant, des arbres mûrs ayant encore une capacité de régénérer le terrain pourraient être subtilisés trop vite.

Yves Bergeron, professeur à l’Institut de recherche sur les forêts de l’Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue, croit qu’on devrait utiliser les surfaces de forêt mal régénérées pour expérimenter des méthodes de plantation. « La solution, c’est

Le Québec a vécu en 2023 une saison des feux de forêt « historique ». Plus de 4 millions d’hectares de forêt ont brûlé, dont 1,1 million en zone habitable. Le précédent record, établi en 2005, était de 386 671 hectares brûlés en zone habitable.
VICTOR R. CAIVANO
ASSOCIATED PRESS

peut-être de changer un peu la forêt en acceptant qu’il n’y ait pas juste des conifères », suggère-t-il. En effet, les feuillus sont moins inflammables et poussent plus vite. Mais l’industrie forestière, qui a des obligations de replanter des arbres lorsqu’elle fait des coupes, privilégie présentement les conifères, dont le bois est plus prisé.

Pas sortis du feu

Si les images de flammes avalant les arbres avant de les réduire en cendres illustrent les effets du réchauffement climatique, Alain Paquette rappelle que malgré leur air apocalyptique, les feux font partie de la « dynamique naturelle indispensable » de la forêt. Là réside la complexité de l’intervention humaine, puisqu’on ne peut pas tous les éliminer.

Les zones brûlées en 2023 se situaient dans les forêts boréales, « qui ont besoin du feu pour se régénérer », ajoute-t-il. Elles sont peuplées en majorité de conifères, surtout d’épinettes noires et de pins gris. Pour se reproduire, les pins gris gardent leurs graines dans des cônes qui ne s’ouvriront qu’à de hautes températures. L’épinette noire possède les mêmes types de cônes, qui peuvent rester de 20 à 30 ans sur les branches avant de quasi tous s’ouvrir lors d’un feu.

On peut aussi penser au peuplier faux-tremble qui se régénère grâce aux drageons, ces nouveaux plans qui émergent de la racine souterraine de l’arbre. En dégageant le sol, le feu aide grandement à la régénération d’un peuplement de peupliers.

Depuis le milieu du XIX^e siècle, « il y a eu une augmentation de la température, mais aussi des précipitations, ce qui a fait qu’on n’a pas de feux autant aujourd’hui qu’on en avait avant, fait remarquer Yves Bergeron. Moi je suis de ceux qui disent qu’on est encore dans un régime de feu qui fait partie de la variabilité naturelle. »

Dans le futur, par contre, si le feu « est très intense et brûle une partie de la matière organique et du support biologique en profondeur », la régénération sera plus difficile, explique Alain Paquette. Et le rajeunissement de la forêt causé par les coupes des industries la rend vulnérable — les cônes prenant plusieurs années à se développer.

Selon Ressources naturelles Canada, vers 2100, la saison de croissance pourrait durer de 20 à 40 jours de plus, ce qui augmentera la production d’arbres. Des gains en production toutefois freinés par les perturbations comme le feu.

M. Paquette croit que même si les perturbations liées aux changements climatiques sont bien connues, il y a tout de même beaucoup de résistance à modifier les façons de faire. « Quand on change des choses dans notre façon d’exploiter la forêt, ça a des effets à très long terme, mais on n’a pas le choix de réfléchir à de nouvelles façons de faire à cause des changements climatiques et le constat que ce qu’on fait depuis 200 ans apporte de gros problèmes. »

« Localement [dans chaque hectare], on n’a pas perdu de diversité, mais si on regarde à l’échelle du paysage, on perd beaucoup. ». La forêt est plus vulnérable que jamais, conclut M. Paquette.



III SANTÉ

Sortir des sentiers battus pour lutter contre la dépendance à la méthamphétamine

Une étude du CHUM teste deux ajouts à la thérapie standard : un incitatif financier et une médication, seuls ou combinés

FLORENCE MORIN-MARTEL
LE DEVOIR

Contrairement aux opioïdes, il existe peu d'interventions vraiment efficaces pour traiter la dépendance à la méthamphétamine, un puissant stimulant. Le hic : il est difficile de mener des études, car les consommateurs sont souvent peu assidus en thérapie. Pour briser cette impasse, un médecin du centre de recherche du Centre hospitalier de l'Université de Montréal (CHUM) teste deux ajouts à la thérapie standard : un incitatif financier et une médication, seuls ou combinés. Ensemble, ces outils pourraient enfin réellement changer la donne.

En se présentant chaque semaine, Sam a reçu des montants croissants, passant de 20 \$ la première semaine à 130 \$ la dernière. En près de trois mois, il a ainsi touché 900 \$.

C'est pendant la pandémie de COVID-19 que Sam — qui préfère taire son nom de famille pour préserver ses chances d'emploi — a découvert le *crystal meth* (méthamphétamine en cristaux). Blagueur, l'homme de 30 ans aux yeux bleu clair devient plus sérieux en évoquant cette période. « C'est quelqu'un, un soir, qui m'a proposé d'en puffer. Ça a commencé comme ça. »

Le vrai point de bascule, dit-il, a été le jour où il s'en est procuré lui-même. « Tu connais le *dealer*, tu sais combien ça coûte, tu sais où aller. Et t'as du temps libre. Tout ce qu'il faut pour tomber accro. » Rapidement, il a perdu pied. Et son logement.

La consommation de méthamphétamine entraîne « énormément de détresse », souligne le Dr Didier Jutras-Aswad, chercheur qui mène l'étude et chef du département de psychiatrie au CHUM. « On le voit d'ailleurs



En haut, Sam, un participant au projet ASCME du CHUM sur la dépendance à la méthamphétamine. Ci-dessus, Martine Desjardins, infirmière clinicienne, en salle d'examen avec Sam.
HUBERT HAYAUD
LE DEVOIR

dans les grandes métropoles, comme Montréal, mais aussi dans les plus petites villes, de façon plus visible chez des gens qui sont sans domicile fixe. Et c'est notamment parce qu'on a peu à leur offrir en termes de traitements efficaces. »

Face à ce constat, celui qui est également professeur au Département de psychiatrie et d'addictologie de l'Université de Montréal a lancé, avec une équipe, une vaste étude déployée à Montréal, Toronto, Calgary, Vancouver et bientôt Charlottetown.

L'objectif : achever le recrutement de 440 participants d'ici environ 18 mois pour tester différentes combinaisons de traitements.

Financée par les Instituts de recherche en santé du Canada, l'étude s'adresse à des adultes de 18 à 55 ans. Pour y prendre part, ceux-ci doivent avoir le désir de réduire ou d'arrêter complètement leur consommation de méthamphétamine.

Traitements, médication et argent

Dans cette étude, le Dr Didier Jutras-Aswad teste les effets d'une approche combinée : la médication, les incitatifs financiers et les traitements standards, qui incluent un suivi clinique hebdomadaire et des thérapies ciblées, notamment des interventions pour favoriser la motivation au changement et pour prévenir les rechutes.

Pris isolément, ces trois types d'interventions ont des effets limités pour ceux qui consomment de la méthamphétamine. En les combinant, le Dr Jutras-Aswad espère donc des retombées plus concrètes.

Les participants de l'étude, qui reçoivent tous les traitements standards, sont répartis en quatre groupes : placebo seul ; placebo avec récompense financière à chaque séance ; médicament actif à dose élevée (le Vyvanse, habituellement prescrit pour le trouble du déficit de l'attention) sans incitatif financier ; et médicament actif avec compensation financière. Ni les participants ni les chercheurs ne savent à qui est administré le médicament ou le produit placebo.

Motivation

Pour Sam, qui faisait partie de ceux recevant de l'argent, cette récompense a eu un effet réel. « C'était quand même beaucoup d'argent d'un coup chaque semaine. Ça me donnait une sorte de sécurité financière. »

Après avoir participé à l'étude, il consomme désormais beaucoup moins. « Je ne fais plus d'injection », dit-il avec fierté. Il a retrouvé un logement et envisage de retourner aux études. « Je peux enfin avancer mes projets. »

La méthode qui récompense un comportement souhaité par de l'argent ou par des biens s'appelle la gestion des contingences. Peu utilisée au Canada, cette approche est un peu plus répandue aux États-Unis, souvent sous des formes jugées plus coercitives, où les patients doivent généralement fournir un test urinaire négatif pour obtenir leur récompense.

« C'est souvent peu acceptable pour les patients, et ça pose beaucoup de questionnements éthiques pour les cliniciens », reconnaît le Dr Jutras-Aswad.

Dans son étude clinique, il a donc opté pour une version qui se veut « plus humaine », dit-il. L'argent est donné dès la présence à la séance, peu importe la consommation. « On l'utilise pour favoriser l'engagement au traitement. »

Un lien qui se crée

Mais au-delà de l'incitatif financier, Sam insiste sur un autre bénéfice : la structure. « Avoir un rendez-vous chaque semaine, ça crée une routine. Ça te rappelle qu'il faut que tu fasses des choses. »

Martine Desjardins, infirmière clinicienne dans l'équipe du laboratoire de recherche Didier Jutras-Aswad, souligne en outre la relation de confiance qui se développe au fil de l'étude. « Les participants sentent qu'ils reçoivent des soins humains. C'est beaucoup. »

« Ce sont des patients qui sont très précaires, qui vivent souvent dans des conditions de vulnérabilité extrême. On en a plusieurs qui dorment dans des tentes et qui, malgré tout, décident de venir chaque semaine nous rencontrer », raconte-t-elle.

Et après ?

Les résultats de l'étude devraient être connus et publiés dans un peu plus de deux ans. Si l'approche s'avère concluante, le défi sera de convaincre les autorités de santé de l'implanter à grande échelle au pays, souligne le Dr Jutras-Aswad.

« Nos systèmes de soins ne sont pas habitués à ce qu'on donne de l'argent ou des récompenses à des patients pour une issue clinique », relève le médecin.

Mais il rappelle que l'inaction coûte cher. Entre les visites à l'urgence et les transports en ambulance pour des personnes non traitées, les frais montent vite. « Ces coûts-là sont potentiellement largement supérieurs à ceux d'une approche comme la gestion des contingences. Mais il faut d'abord, bien sûr, confirmer si cette méthode fonctionne. »

Les participants sentent qu'ils reçoivent des soins humains. C'est beaucoup.

LE DR DIDIER JUTRAS-ASWAD



Je peux enfin avancer mes projets

SAM





III CONFLIT AU PROCHE-ORIENT

Le Hamas se dit prêt à libérer les otages à l'aune du plan Trump

Le président américain avait donné au groupe armé jusqu'à dimanche pour accepter son plan de paix pour Gaza

AGENCE FRANCE-PRESSE
DANS LA BANDE DE GAZA

Le Hamas s'est dit prêt vendredi à libérer tous les otages israéliens retenus à Gaza, dans le cadre du plan de paix proposé par Donald Trump, qui a appelé Israël à « arrêter immédiatement les bombardements » sur le territoire palestinien.

Le Hamas se dit aussi prêt à des négociations immédiates en vue de la fin de la guerre.

Le Hamas, dans sa réponse, ne mentionne toutefois pas la question clé de son désarmement, et un de ses responsables a affirmé à l'AFP que des négociations étaient encore nécessaires.

Le président américain a jugé de son côté que le Hamas « était prêt pour une paix durable ».

« Israël doit arrêter immédiatement les bombardements à Gaza, pour que nous puissions faire sortir les otages rapidement et en toute sécurité », a-t-il ajouté sur son réseau Truth Social.

Donald Trump avait peu avant donné au mouvement islamiste palestinien jusqu'à dimanche 18 h, heure de Washington, pour accepter sa proposition, que le premier ministre israélien, Benjamin Netanyahu, a dit soutenir.

« Si cet accord de la dernière chance n'est pas trouvé, l'enfer se déchaînera comme jamais contre le Hamas », avait-il déclaré.

Dans sa réponse, le Hamas s'est dit prêt à libérer tous les otages vivants et à rendre les corps des otages décédés. Il ne mentionne pas en revanche la question de son désarmement, l'un des points clés du plan américain, réclamé avec force par Israël, ni de l'exil de ses combattants.

Le secrétaire général de l'ONU, António Guterres, se dit « encouragé »

Des photos d'otages détenus à Gaza depuis l'attaque transfrontalière du Hamas contre Israël le 7 octobre 2023 exposées dans un arbre à Tel-Aviv, en Israël, en septembre dernier

ODED BALITY
ASSOCIATED PRESS

66 288 morts

C'est le bilan de l'offensive de l'armée israélienne en réponse à l'attaque du 7 octobre 2023 par le Hamas en Israël.

par la réponse du mouvement palestinien Hamas au plan du président américain pour mettre un terme à deux ans de guerre, selon son porte-parole.

« Le secrétaire général salue et est encouragé par la déclaration du Hamas annonçant qu'il est prêt à libérer les otages et à discuter sur la base de la proposition du président américain, Donald Trump. Il appelle toutes les parties à saisir cette occasion pour mettre un terme à ce conflit tragique à Gaza », a indiqué son porte-parole, Stéphane Dujarric.

Le Qatar a aussi salué l'« agrément » du Hamas au plan de Trump sur Gaza.

Une autorité de transition

Le plan Trump prévoit un cessez-le-feu, la libération dans les 72 heures des otages retenus dans la bande de Gaza, le désarmement du Hamas, dont l'attaque du 7 octobre 2023 en Israël a déclenché la guerre, ainsi que le retrait par étapes de l'armée israélienne.

Ce plan prévoit également la mise en place d'une autorité de transition chapeautée par M. Trump et le déploiement d'une force internationale.

L'attaque du Hamas a entraîné du côté israélien la mort de 1219 personnes, en majorité des civils, selon un bilan établi par l'AFP à partir de données officielles. Sur les 251 personnes enlevées durant l'attaque, 47 sont toujours otages à Gaza, dont 25 sont mortes selon l'armée israélienne.

En riposte, Israël a lancé une offensive dévastatrice dans le petit territoire assiégé, qui a fait au moins 66 288 morts, en majorité des civils, selon les chiffres du ministère de la Santé du Hamas, jugés fiables par l'ONU.

Selon la Défense civile de Gaza, des frappes israéliennes ont fait au moins 49 morts vendredi. Sollicitée par l'AFP,

l'armée israélienne n'a pas répondu. Israël a lancé le 16 septembre une offensive sur cette ville du nord du territoire, qu'il présente comme le dernier bastion du Hamas, poussant des centaines de milliers de personnes à fuir vers le sud.

Il avait notamment exhorté les Palestiniens à s'installer dans ce qu'il qualifie de « zone humanitaire » à Al-Mawasi.

Mais les Nations unies ont assuré qu'il n'existait pas de refuge sûr à Gaza, qualifiant de « lieux de mort » les zones de sécurité désignées par Israël dans le sud.

« L'idée d'une zone de sécurité dans le sud est une farce », a déclaré depuis Gaza James Elder, porte-parole de l'UNICEF.

« Points de préoccupation »

Soutenu par plusieurs pays arabes et occidentaux, le plan de paix américain est truffé de zones d'ombre, notamment sur le calendrier du retrait israélien et sur le cadre du désarmement du Hamas.

Mohammad Nazzal, membre du bureau politique du Hamas, a indiqué que le « plan comporte des points de préoccupation ».

Une source palestinienne proche de la direction du Hamas avait indiqué mercredi à l'AFP que le mouvement « souhaitait amender certaines clauses comme celle sur le désarmement et l'expulsion » de ses membres.

Une autre source proche des négociations en cours à Doha a fait état d'avis divergents au sein du mouvement.

Les médiateurs du Qatar « vont mettre la pression au Hamas pour qu'il donne une réponse positive, même s'il n'accepte pas l'intégralité du plan », a déclaré à l'AFP Hugh Lovatt, spécialiste du Moyen-Orient au Conseil européen des relations internationales.

« Il ne s'agit pas seulement de convaincre la direction du Hamas à Doha, mais aussi celle de Gaza, ainsi que ses membres et combattants » sur place, a-t-il estimé.

Pendant ce temps, dans la bande de Gaza, « la situation est catastrophique », a affirmé Adnan Abou Hasna, un représentant local de l'Agence de l'ONU pour les réfugiés palestiniens (UNRWA).

« Des dizaines de milliers de Palestiniens sont contraints à des déplacements répétés qui coûtent extrêmement cher et l'accès à la nourriture et à l'eau reste limité », a-t-il ajouté.

Amnesty International a condamné des « déplacements massifs » dus à l'offensive sur Gaza-ville, ajoutant que des centaines de milliers de Palestiniens étaient contraints de se réfugier dans des « enclaves surpeuplées dans le sud ».

EN BREF

Au Maroc, la jeunesse appelle à la démission du gouvernement

RABAT — Le collectif de jeunes Marocains « GenZ 212 », récemment créé, a appelé dans la nuit de jeudi à vendredi à la démission du gouvernement, après une sixième soirée d'affilée de manifestations pour de meilleurs services de santé et d'éducation, marquées mercredi par des violences meurtrières. Ces manifestations sociales, inédites pour leur spontanéité et organisées par le collectif depuis samedi, font suite à des protestations qui ont démarré à la mi-septembre dans plusieurs villes après la mort à l'hôpital public d'Agadir de huit femmes enceintes.

Agence France-Presse

Une statue satirique de Trump et Epstein réinstallée à Washington

WASHINGTON — Une statue satirique montrant Donald Trump et le délinquant sexuel Jeffrey Epstein se tenant par la main a été remise en place jeudi sur le National Mall à Washington, à quelques pas du Capitole, a constaté l'AFP. Cette œuvre satirique, intitulée *Meilleurs amis pour toujours*, avait été installée une première fois le 24 septembre, avant d'être démontée par le service des parcs nationaux pour des raisons administratives, moins de 24 heures après son installation. Le groupe d'artistes anonymes Secret Handshake (Poignée de mains secrète) a réinstallé la statue après avoir obtenu, selon eux, l'aval du service des parcs nationaux.

Agence France-Presse

Apple retire des applis de l'App Store servant à localiser l'ICE

WASHINGTON — Apple a retiré, jeudi, de son magasin d'applications App Store plusieurs applications mobiles utilisées pour signaler anonymement les déplacements de la police de l'immigration américaine (ICE), institution au cœur de la politique d'expulsions massives menée par Donald Trump. Ces applications avaient gagné en popularité ces derniers mois à mesure que la campagne d'expulsion des migrants clandestins du président Donald Trump s'est intensifiée, soldée par de nombreuses arrestations menées par l'ICE.

Agence France-Presse

Le président dénonce une tentative de « coup d'État » au Madagascar

TANANARIVE — Le président Andry Rajoelina a assuré que les manifestations en cours à Madagascar visent à « provoquer un coup d'État », les jeunes manifestants qui le défient ayant maintenu la pression dans la rue vendredi au prix de nouveaux heurts avec les forces de l'ordre. L'île vit depuis le 25 septembre un mouvement de protestation qui dénonçait au départ les coupures incessantes d'eau et d'électricité et qui s'est mué depuis en une contestation plus large du pouvoir et notamment du chef de l'État. Un premier bilan de l'ONU établi lundi fait état de 22 morts et de centaines de blessés dans la répression des manifestations et les violences ayant éclaté lors de pillages.

Agence France-Presse

UNIVERS DU STORE.ca
FABRIQUÉS AU QUÉBEC • VENTES & RÉPARATIONS



STORES À DOMICILE.ca
ESTIMATION GRATUITE 1 855-770-8677

RABAIS

50%

OPAQUES



SOLAIRES



TRANSLUCIDES



ou INSTALLATION GRATUITE



CLAUDE BOUCHARD

MONTRÉAL 514 231-8677
TROIS-RIVIÈRES 819 696-8677
QUÉBEC & LÉVIS 418 654-8677
DRUMMONDVILLE 819 473-3320
LONGUEUIL 450 445-9829
LAVAL 450 627-3716
FLORIDE 954 955-8677

MONTRÉAL • LAVAL • LONGUEUIL • REPENTIGNY • BROSSARD • BELOEIL • QUÉBEC • TROIS-RIVIÈRES • DRUMMONDVILLE • BROMONT • ST-SAUVEUR • FLORIDE

JD02444773

A 6 | AVIS LÉGAUX ET APPELS D'OFFRES

AVIS DE CLÔTURE D'INVENTAIRE
(D'après un journal : C.c.q., art. 795, al. 2)
Avis est donné, conformément au Code civil du Québec, de la clôture de l'inventaire en regard de la succession de Roland Ouellet, en son vivant résidant au 322-2281 chemin de La Canardière, Beauport, Québec G1J 0B8 et décédé à Québec le 19 avril 2025. Cet inventaire peut être consulté par toute personne ayant un intérêt, au 38, ch. Des Couleurs, Saint-Sauveur, Québec J0R 1R2 Québec le 30 septembre 2025
Lucie Régnier, liquidatrice

AVIS DE CLÔTURE D'INVENTAIRE
(C.c.q. article 795)
AVIS, par les présentes, est donné que, suite au décès de **Jacqueline GILBERT (LA-POINTE)**, en son vivant domiciliée au 261-5325 avenue Victoria, Montréal, province de Québec, H3W 2P2, survenu le deux (2) mai, deux mille vingt cinq (2025); un inventaire notarié des biens de la défunte a été fait par le liquidateur **Me André CHAMPAGNE**, le dix-neuf (19) août 2025, devant le notaire **Robert Bernatchez**, conformément à la loi. Cet inventaire peut être consulté par les intéressés à l'étude de **Me Robert Bernatchez notaire** à l'adresse suivante, 3080 boulevard Le Carrefour bureau 202, Laval, Québec, H7T 2R5. Donné, ce vingt (20) août 2025. **André CHAMPAGNE**, liquidateur.

AVIS PUBLIC DE NOTIFICATION
(Articles 136 et 137 C.c.c.)
AVIS EST DONNÉ À YOUNG LEE ET ARMANDE BOUCHER de vous présenter à l'Étude Derespigny Inc., Huissiers de justice, du district de Beauharnois situé au 57 rue Saint-Jean-Baptiste, suite 202, Salaberry-de-Valleyfield, province de Québec, J6T 1Z6 afin de recevoir un Avis d'hypothèque légale résultant d'un jugement (Articles 2724 (4) et 2730 du C.c.Q.) et un Prævis d'exercice d'un recours en prise de paiement (Articles 2757 et suivants du Code Civil du Québec) qui ont été laissés à votre attention. Vous disposez d'un délai de trente (30) jours à compter de la publication de cet avis pour récupérer le document et pour vous conformer aux mesures émises contre vous. Il ne sera pas publié à nouveau, à moins que les circonstances ne l'exigent.
Étude Derespigny inc.
Huissiers de justice
57 rue St-Jean-Baptiste, Bureau 202 Salaberry-de-Valleyfield (Québec) J6T 1Z6
Tél : (450) 377-2582
Fax : (450) 377-2583
etude.derespigny@oricom.ca

AVIS DE DISSOLUTION
Prenez avis que la personne morale sans but lucratif La galerie d'art Coups de pincesaux Coups de ciseaux, ayant son siège social au 4803, boulevard Saint-Laurent, Montréal (Québec), a décidé, par résolution spéciale de ses membres, de se dissoudre volontairement conformément à la Partie III de la Loi sur les compagnies (Québec). Cet avis est produit aux fins de la déclaration d'intention de dissolution requise par la Loi sur la publicité légale des entreprises. L'organisme demandera sa dissolution auprès du Régistraire des entreprises du Québec dans le délai prévu par la loi. Fait à Montréal, ce Montréal, ce samedi 4 octobre 2025. Nous terminons cette belle aventure avec gratitude et le cœur rempli de bonheur, après avoir offert plus de 500 coupes de chevreux gratuites à des personnes dans le besoin. Merci à toutes celles et ceux qui nous ont soutenus au fil des années.

Primeau Proulx & Associé inc.
Syndics autorisés en insolvabilité
Avis de la première assemblée
(paragraphe 102(4) de la Loi)
Dans l'affaire de la faillite de : **R. R. Finance Corporation inc.**, corporation légalement constituée ayant eu sa place d'affaires au 103-365, rue St-Jean, Longueuil (Québec).
Faillite
AVIS est par les présentes donné que la faillite de R. R. Finance Corporation inc. est survenue le 30 septembre 2025 et que la première assemblée des créanciers sera tenue le 20 octobre 2025 à 11h00, par appel conférence.
Ce 1^{er} jour d'octobre 2025
PRIMEAU PROULX ET ASSOCIÉ INC., Syndics autorisés en insolvabilité
Sylvain Proulx, cpa, SAI
Syndic administrateur
103-3410, Chemin de Chambly, Longueuil (Québec) J4L 1N8
Tél. : 450 670-1040
Télé. : 450 670-1542

Primeau Proulx & Associé inc.
Syndics autorisés en insolvabilité
Avis de la première assemblée
(paragraphe 102(4) de la Loi)
Dans l'affaire de la faillite de : **Tendances Aprilia inc.**, corporation légalement constituée ayant eu sa place d'affaires au D-1200, boul. de Rome, Brossard (Québec).
Faillite
AVIS est par les présentes donné que la faillite de Tendances Aprilia inc. est survenue le 26 septembre 2025 et que la première assemblée des créanciers sera tenue le 16 octobre 2025 à 11h00, par appel conférence.
Ce 29^e jour de septembre 2025
PRIMEAU PROULX ET ASSOCIÉ INC., Syndics autorisés en insolvabilité
Sylvain Proulx, cpa, SAI
Syndic administrateur
103-3410, Chemin de Chambly, Longueuil (Québec) J4L 1N8
Tél. : 450 670-1040
Télé. : 450 670-1542

DANS L'AFFAIRE DE LA FAILLITE DE
Express 222 inc.
Ayant une place d'affaire située au 300, Rte 138, Cap-Santé, Québec, G0A 1L0.
AVIS est par les présentes donné que la faillite de **Express 222 inc.** est survenue le 29 septembre 2025 et que la première assemblée des créanciers se tiendra le 20 octobre 2025 à 11 h, par visioconférence (Teams) et/ou au bureau du syndic. Les créanciers intéressés sont priés de communiquer avec le syndic par téléphone au 1 (877) 777-2433 afin d'obtenir le lien de connexion.
Jean Fortin & Associés Syndics Inc.
2360, boul. Marie-Victorin Est, Suite 200 Longueuil, Québec J4G 1B5

Avis légaux et appels d'offres

Tombées et réservations
Avant **midi**, 2 jours avant la date de parution

Publication du mardi
Réservation et matériel avant **midi** le vendredi

Publication du lundi
Réservation et matériel avant **9h** le vendredi

Réservations et matériel
514-985-3452, de 8h à 16h
avisdev@ledevoir.com

AVIS PUBLIC



AUX PERSONNES INTÉRESSÉES
AYANT LE DROIT DE SIGNER UNE DEMANDE DE PARTICIPATION À UN RÉFÉRENDUM
Second projet de résolution CA25 240442 adopté le 30 septembre 2025

AVIS EST DONNÉ aux personnes intéressées de l'arrondissement de Ville-Marie et ayant le droit de signer une demande de participation à un référendum :

1. APPROBATION RÉFÉRENDAIRE

À la suite de l'assemblée publique de consultation tenue le 24 septembre 2025, le conseil d'arrondissement a adopté, lors de sa séance du 30 septembre 2025, le second projet de résolution **CA25 240442**.

Ce second projet de résolution contient des dispositions qui peuvent faire l'objet d'une demande de la part des personnes intéressées afin que la résolution qui les contient soit soumise à leur approbation conformément à la *Loi sur les élections et les référendums dans les municipalités* (RLRQ, c. E-2.2).

2. OBJET DU SECOND PROJET

En vertu du *Règlement sur les projets particuliers de construction, de modification ou d'occupation d'un immeuble* (CA-24-011), la résolution **CA25 240442** vise à autoriser la conversion d'une maison de chambres (résidence étudiante) en logements pour le bâtiment situé au 777, boulevard Robert-Bourassa, et ce, en dérogation notamment à l'article 141.3 du Règlement d'urbanisme de l'arrondissement de Ville-Marie (01-282) relativement à l'interdiction de remplacer une maison de chambres par un autre usage prescrit - pp 497 (1257199005);

3. DISPOSITION SOUMISE À UNE APPROBATION RÉFÉRENDAIRE

Une demande relative à une disposition ayant pour objet d'autoriser une dérogation aux normes énumérées ci-dessous peut provenir de la zone visée et des zones contiguës :

- l'interdiction de remplacer une maison de chambres par un autre usage prescrit (article 141.3);

4. TERRITOIRE VISÉ

Le territoire visé est constitué de la zone visée **0004** et des zones contiguës 0030, 0060, 0033, 0317, 0123, 0151, 0076, 0198, 0538, 0120, 0329, 0094, 0138, 0013, 0448, 0430, 0250, 0549, 0363, 0364, 0235, 0140, 0159, 0164, 0196, 0222, 0208, 0477, 0351, 0080, 0053, 0291, 0257, 0268, 0027, 0400, 0630, 0669, 0473, 0462 et il peut être représenté comme suit:



5. CONDITIONS DE VALIDITÉ D'UNE DEMANDE

Pour être valide, une demande doit :

- indiquer clairement la disposition qui en fait l'objet et la zone d'où elle provient;

- **être reçue au plus tard le 14 octobre 2025 avant 16 h 30**, à l'une ou l'autre des adresses suivantes:

Par courriel : secretaire.arr-vmarie@montreal.ca

OU

Par courrier ou en personne :

Demandes de participation à un référendum
a/s de Me Anne-Marie Lemieux, secrétaire d'arrondissement
Ville de Montréal, arrondissement de Ville-Marie
800, boulevard De Maisonneuve Est, 19^e étage
Montréal (Québec) H2L 4L8

Si la demande est transmise par courrier, elle doit obligatoirement être reçue à l'adresse mentionnée au plus tard le 14 octobre 2025 (avant 16 h 30) pour être considérée, et ce indépendamment des délais postaux.

- être signée par au moins 12 personnes intéressées de la zone d'où elle provient ou, si leur nombre dans la zone n'excède pas 21, par au moins la majorité d'entre elles.

6. PERSONNE INTÉRESSÉE

Toute personne qui n'est frappée d'aucune incapacité de voter en vertu de la loi et qui remplit les conditions suivantes le 30 septembre 2025 :

- être majeure, de citoyenneté canadienne et ne pas être frappée d'une incapacité de voter résultant d'un jugement rendu en vertu de l'article 288 du Code civil;

et

- être domiciliée dans une zone d'où peut provenir une demande valide et, être depuis au moins six (6) mois, au Québec;

ou

- être, en date du 30 septembre 2025, propriétaire d'un immeuble ou occupant d'un établissement d'entreprise au sens de la *Loi sur la fiscalité municipale* (RLRQ, c. F-2.1), dans une zone d'où peut provenir une demande.

Condition supplémentaire aux copropriétaires indivis d'un immeuble et aux cooccupants d'un établissement d'entreprise :

- être désignée, au moyen d'une procuration signée par la majorité des copropriétaires ou cooccupants, comme celle qui a le droit de signer la demande en leur nom et être inscrite sur la liste référendaire, le cas échéant.

Condition d'exercice du droit de signer une demande par une personne morale : toute personne morale doit désigner parmi ses membres, administrateurs ou employés, par résolution, une personne qui, le 30 septembre 2025, est majeure et de citoyenneté canadienne, n'est pas frappée d'une incapacité résultant d'un jugement rendu en vertu de l'article 288 du Code civil, et n'est frappée d'aucune incapacité de voter prévue par la loi.

Les personnes morales, les copropriétaires et cooccupants doivent produire leur résolution ou leur procuration en même temps que la demande.

Elle prend effet lors de sa réception et demeure valide tant qu'elle n'est pas remplacée.

Sauf dans le cas d'une personne désignée à titre de représentant d'une personne morale, nul ne peut être considéré comme personne intéressée à plus d'un titre conformément à l'article 531 de la *Loi sur les élections et les référendums dans les municipalités* (RLRQ, c. E-2.2).

7. ABSENCE DE DEMANDE

Ce second projet de résolution contient des dispositions susceptibles d'approbation référendaire. Les dispositions qui n'auront pas fait l'objet d'une demande valide pourront être incluses dans une résolution qui n'aura pas à être approuvée par les personnes habiles à voter.

8. CONSULTATION DES DOCUMENTS PERTINENTS

Le présent avis, ainsi que le second projet de résolution (CA25 240442) et le sommaire décisionnel (dossier 1257199005) qui s'y rapportent peuvent être consultés sur le site Internet de la Ville de Montréal à la page suivante : <https://montreal.ca/ville-marie>, en cliquant sur « Avis publics », ou de 8 h 30 à 16 h 30 (sauf le mercredi, de 10 h 30 à 16 h 30), aux comptoirs Accès Ville-Marie situés au rez-de-chaussée du 800, boulevard De Maisonneuve Est, station de métro Berri-UQAM.

Fait à Montréal, le 4 octobre 2025

La secrétaire d'arrondissement,
Anne-Marie Lemieux, avocate

Cet avis peut également être consulté sur le site Internet de l'arrondissement à l'adresse suivante :

www.ville.montreal.qc.ca/villemarie

AVIS D'APPEL D'OFFRES PUBLIC



Achat de rouleaux de broche pour la mise en ballots #20251001-AOP-LTG

Tricentris demande des soumissions pour l'achat de rouleaux de broche servant à attacher les ballots de matières recyclables pour ses trois (3) centres de tri (Gatineau, Lachute et Terrebonne).

Les documents d'appel d'offres s'obtiennent sur le www.seao.gouv.qc.ca, et ce, à compter du samedi 4 octobre 2025.

Les soumissions doivent être reçues au siège social de Tricentris situé au 651, chemin Félix-Touchette, Lachute, QC, J8H 2C5 ou par voie électronique par le biais du SEAO avant 10h00, heure locale en vigueur, le lundi 20 octobre 2025 sous peine de rejet. L'ouverture des soumissions se fera immédiatement après.

Avis public d'appel d'offres



REPORT DE DATE D'OUVERTURE DES SOUMISSIONS

Appel d'offres : SP-320

Descriptif : Services professionnels en ingénierie pour la construction d'un stationnement au parc à chiens J.-B.-Martineau ainsi que pour le réaménagement du stationnement Jarry / du Cap

L'ouverture des soumissions qui était prévue pour le **mardi 14 octobre 2025 à 11 h est reportée au mardi 21 octobre 2025 à 11 h**.

Fait à Montréal, le 2 octobre 2025.

La Secrétaire d'arrondissement
Guyline Champoux, avocate

AVIS PUBLIC



AUX PERSONNES INTÉRESSÉES
AYANT LE DROIT DE SIGNER UNE DEMANDE DE PARTICIPATION À UN RÉFÉRENDUM
Second projet de résolution CA25 240441 adopté le 30 septembre 2025

AVIS EST DONNÉ aux personnes intéressées de l'arrondissement de Ville-Marie et ayant le droit de signer une demande de participation à un référendum :

1. APPROBATION RÉFÉRENDAIRE

À la suite de l'assemblée publique de consultation tenue le 24 septembre 2025, le conseil d'arrondissement a adopté, lors de sa séance du 30 septembre 2025, le second projet de résolution **CA25 240441**.

Ce second projet de résolution contient des dispositions qui peuvent faire l'objet d'une demande de la part des personnes intéressées afin que la résolution qui les contient soit soumise à leur approbation conformément à la Loi sur les élections et les référendums dans les municipalités (RLRQ, c. E-2.2).

2. OBJET DU SECOND PROJET

En vertu du *Règlement sur les projets particuliers de construction, de modification ou d'occupation d'un immeuble* (CA-24-011), la résolution **CA25 240441** vise à autoriser la modification de la résolution CA18 240046 afin de permettre l'agrandissement d'une bijouterie existante, située dans le bâtiment au 2020, rue de la Montagne, dans le bâtiment adjacent, situé aux 2060-2062, rue de la Montagne, ainsi que d'autoriser un plan d'ensemble détaillé des enseignes pour ceux-ci, et ce, en dérogation notamment aux articles 237 et 504 du Règlement d'urbanisme de l'arrondissement de Ville-Marie (01-282) relativement à la superficie de plancher maximale pour un établissement commercial et aux conditions autorisant des enseignes sur vitrage- pp 496 (1257199004);

3. DISPOSITION SOUMISE À UNE APPROBATION RÉFÉRENDAIRE

Une demande relative à une disposition ayant pour objet d'autoriser une dérogation aux normes énumérées ci-dessous peut provenir de la zone visée et des zones contiguës :

- la superficie de plancher maximale pour un établissement commercial (article 237);

4. TERRITOIRE VISÉ

Le territoire visé est constitué de la zone visée **0079** et des zones contiguës 0077, 0118, 0147, 0201, 0215, 0355, 0375 et ; il peut être représenté comme suit:



5. CONDITIONS DE VALIDITÉ D'UNE DEMANDE

Pour être valide, une demande doit :

- indiquer clairement la disposition qui en fait l'objet et la zone d'où elle provient;

- **être reçue au plus tard le 14 octobre 2025 avant 16 h 30**, à l'une ou l'autre des adresses suivantes:

Par courriel : secretaire.arr-vmarie@montreal.ca

OU

Par courrier ou en personne :

Demandes de participation à un référendum
a/s de Me Anne-Marie Lemieux, secrétaire d'arrondissement
Ville de Montréal, arrondissement de Ville-Marie
800, boulevard De Maisonneuve Est, 19^e étage
Montréal (Québec) H2L 4L8

Si la demande est transmise par courrier, elle doit obligatoirement être reçue à l'adresse mentionnée au plus tard le 14 octobre 2025 (avant 16 h 30) pour être considérée, et ce indépendamment des délais postaux.

- être signée par au moins 12 personnes intéressées de la zone d'où elle provient ou, si leur nombre dans la zone n'excède pas 21, par au moins la majorité d'entre elles.

6. PERSONNE INTÉRESSÉE

Toute personne qui n'est frappée d'aucune incapacité de voter en vertu de la loi et qui remplit les conditions suivantes le 30 septembre 2025 :

- être majeure, de citoyenneté canadienne et ne pas être frappée d'une incapacité de voter résultant d'un jugement rendu en vertu de l'article 288 du Code civil;

et

- être domiciliée dans une zone d'où peut provenir une demande valide et, être depuis au moins six (6) mois, au Québec;

ou

- être, en date du 30 septembre 2025, propriétaire d'un immeuble ou occupant d'un établissement d'entreprise au sens de la *Loi sur la fiscalité municipale* (RLRQ, c. F-2.1), dans une zone d'où peut provenir une demande.

Condition supplémentaire aux copropriétaires indivis d'un immeuble et aux cooccupants d'un établissement d'entreprise :

- être désignée, au moyen d'une procuration signée par la majorité des copropriétaires ou cooccupants, comme celle qui a le droit de signer la demande en leur nom et être inscrite sur la liste référendaire, le cas échéant.

Condition d'exercice du droit de signer une demande par une personne morale : toute personne morale doit désigner parmi ses membres, administrateurs ou employés, par résolution, une personne qui, le 30 septembre 2025, est majeure et de citoyenneté canadienne, n'est pas frappée d'une incapacité résultant d'un jugement rendu en vertu de l'article 288 du Code civil, et n'est frappée d'aucune incapacité de voter prévue par la loi.

Les personnes morales, les copropriétaires et cooccupants doivent produire leur résolution ou leur procuration en même temps que la demande.

Elle prend effet lors de sa réception et demeure valide tant qu'elle n'est pas remplacée.

Sauf dans le cas d'une personne désignée à titre de représentant d'une personne morale, nul ne peut être considéré comme personne intéressée à plus d'un titre conformément à l'article 531 de la *Loi sur les élections et les référendums dans les municipalités* (RLRQ, c. E-2.2).

7. ABSENCE DE DEMANDE

Ce second projet de résolution contient des dispositions susceptibles d'approbation référendaire. Les dispositions qui n'auront pas fait l'objet d'une demande valide pourront être incluses dans une résolution qui n'aura pas à être approuvée par les personnes habiles à voter.

8. CONSULTATION DES DOCUMENTS PERTINENTS

Le présent avis, ainsi que le second projet de résolution (CA25 240441) et le sommaire décisionnel (dossier 1257199004) qui s'y rapportent peuvent être consultés sur le site Internet de la Ville de Montréal à la page suivante : <https://montreal.ca/ville-marie>, en cliquant sur « Avis publics », ou de 8 h 30 à 16 h 30 (sauf le mercredi, de 10 h 30 à 16 h 30), aux comptoirs Accès Ville-Marie situés au rez-de-chaussée du 800, boulevard De Maisonneuve Est, station de métro Berri-UQAM.

Fait à Montréal, le 4 octobre 2025

La secrétaire d'arrondissement,
Anne-Marie Lemieux, avocate

Cet avis peut également être consulté sur le site Internet de l'arrondissement à l'adresse suivante :

www.ville.montreal.qc.ca/villemarie

AVIS À TOUS NOS ANNONCEURS

Veuillez, s'il vous plaît, prendre connaissance de votre annonce et nous signaler immédiatement toute anomalie qui s'y serait glissée. En cas d'erreur de l'éditeur, sa responsabilité se limite au coût de la parution.

La suite des avis en page A 8

Que penser des 35 ans des FNB ?

L



GÉRARD BÉRUBÉ

’on dit que c’est une invention canadienne. On le présente comme l’une des plus importantes innovations en placement des dernières décennies. Qu’il s’est imposé comme étant un important catalyseur financier venu démocratiser la diversification parfois sophistiquée des portefeuilles, et ce, à peu de frais. Le fonds négocié en Bourse (FNB) fête ses 35 ans cette année. Et les autorités réglementaires veulent examiner si des modifications doivent y être apportées.

L’Association canadienne des FNB parle d’une invention qu’il faut lier au tout premier Toronto Index Participation Securities (TIPS), créé le 9 mars 1990. Du moins, aux fins de la petite histoire, Richard Morin, président d’Archer — gestion de patrimoine, écrit sur le site de la firme que, en observant les tractations au sud de la frontière, la Bourse de Toronto aura coiffé l’American Stock Exchange au fil d’arrivée, le lancement de l’équivalent américain Standard & Poor’s Depositary Receipt (SPDR) par cette dernière ayant été retardé de trois ans par une bataille entre régulateurs. Le fameux SPDR (et ses variantes) demeure une référence dominante sur le marché américain des FNB.

Côté canadien, Richard Morin dit du TIPS torontois (qui se veut l’ancêtre du iShares S&P/TSX 60 Index ETF) qu’il a donné naissance à ce qui est devenu le plus grand FNB au Canada. Son actif net dépassait les 15 milliards de dollars en mars dernier.

Et les commentaires du spécialiste en placement à l’endroit des FNB sont dithyrambiques. « Le fonds négocié en Bourse est la plus grande innovation en placement depuis plus de 50 ans. Il permet à tous les épargnants — peu importe la taille de leur portefeuille ou leur niveau de connaissances financières — d’investir dans un portefeuille diversifié et équilibré à faible coût. Le FNB a permis de rétablir le rapport de force entre les investisseurs

d’une part et les institutions financières d’autre part. »

Cela dit, il faut tout de même relativiser les choses. Les données de l’Association des marchés de valeurs et des investissements (AMVI, anciennement l’Institut des fonds d’investissement du Canada) font ressortir que l’actif net des FNB atteignait moins du quart de celui des fonds d’investissement à la fin de 2024, soit 518 milliards contre 2242 milliards de dollars. Cela dit, cet actif, en franchissant la barre des 500 milliards, touchait un sommet record. Il affichait l’an dernier une hausse de 35,5 %, soit plus du double de celle de 15,7 % des fonds dits traditionnels, qui connaissaient pourtant « la plus forte croissance annuelle en dollars de l’actif des fonds communs de placement jamais enregistré », souligne l’AMVI, qui ajoute qu’« au cours des dix dernières années, les actifs des FNB ont augmenté de près de sept fois ».

Sous l’œil des ACVM

Dans un document de consultation déposé le 19 juin, les Autorités canadiennes en valeurs mobilières (ACVM) font ressortir que « les investisseurs individuels font une utilisation considérable des FNB, leurs placements dans ceux-ci représentant approximativement 62 % de l’ensemble des actifs des FNB en décembre 2024 ». Elles font ressortir l’évolution du véhicule, partie d’une formule empruntant aux fonds indiciels pour se déployer en un vaste éventail d’actifs et de stratégies parfois complexes et à effet de levier.

Elles se réjouissent des observations de l’Organisation internationale des commissions de valeurs sur leur rendement lors de la période de forte tension de mars et d’avril 2020 provoquée par la pandémie de COVID-19. « De manière générale, elle a constaté que même si certains sous-ensembles de FNB ont fait temporairement l’objet d’opérations inhabituelles, leur

structure a fait preuve de résilience au cours de cette période, celle-ci n’ayant pas démontré de vulnérabilités importantes ni été exposée à des risques majeurs. » Un constat qui ne peut que motiver encore plus de gens à se tourner vers ce type de fonds, incitant donc les ACVM « à leur porter une attention particulière ».

Cette consultation vise à examiner si des modifications doivent être apportées au cadre réglementaire des fonds d’investissement s’appliquant aux FNB. Elle doit se terminer le 17 octobre.

Que faut-il retenir ?

Que retenir des FNB ? Qu’ils permettent aux petits investisseurs d’obtenir à peu de frais une exposition à des catégories d’actifs qui n’étaient auparavant accessibles qu’aux investisseurs institutionnels ou aux investisseurs à valeur nette élevée. Ces instruments offrent un accès parfois pointu à un panier de titres diversifiés, voire à une approche ciblée en matière de placement et de risque particulier. Ils combinent à coût moindre transparence, diversification, liquidité et contrôle du risque.

Résumé simplement, le FNB retient l’attention pour le risque plus ciblé qu’il propose, par ses frais de gestion moindres et parce qu’il est négocié en Bourse, offrant ainsi une liquidité plus grande. Il est recherché pour l’élément de diversification de titres, de secteurs ou de stratégie d’investissement, voire pour s’adapter aux objectifs uniques de chaque investisseur. Bref, il offre aux portefeuilles, même aux petits, une capacité de se positionner ou de se rajuster à faibles frais.

Et les coûts ?

Règle générale, on reconnaît que les frais de gestion des fonds communs de placement sont plus élevés que ceux des FNB car, dit-on, ils font dans l’ensemble l’objet d’une gestion plus active. On peut ainsi parler de frais de gestion pouvant osciller

entre 1 et 3 %, contre 0,3 à 0,8 % pour les FNB.

La Commission des valeurs mobilières de l’Ontario (CVMO) souligne sur son site que, en règle générale, le ratio moyen des frais de gestion (soit le RFG, composé des frais de gestion et des autres frais d’exploitation) est d’environ 2 % pour les fonds communs de placement en actions, mais qu’il n’est pas rare qu’il dépasse 3 %. Le ratio typique des FNB axés sur les actions est d’environ 0,54 % et, à quelques exceptions près, il est presque toujours inférieur à 1 %.

Et entre l’indiciel et la gestion active, un FNB indiciel peut comporter un RFG aussi bas que 0,04 %. Celui des FNB à gestion active peut atteindre 0,75 %, voire plus selon l’ampleur des interventions des gestionnaires. On est loin des frais associés à la gestion active d’un fonds commun de placement, qui peuvent passer du simple au triple et même plus, et ce, même si une grande portion de son rendement peut venir de la gestion passive.

Au moment où ces lignes étaient écrites, sur un investissement de 1000 \$ par an qui rapporte 5 % sur 15 ans, un RFG de 2 % coûte 3500 \$ en frais sur cette période, alors qu’un RFG de 0,54 % coûte 1010 \$, nous disait le calculateur de la CVMO. Il faudra faire la démonstration qu’une différence de rendement vient justifier cet écart.

Règle générale, on reconnaît que les frais de gestion des fonds communs de placement sont plus élevés que ceux des fonds négociés en Bourse, car, dit-on, ils font dans l’ensemble l’objet d’une gestion plus active. On peut ainsi parler de frais de gestion pouvant osciller entre 1 et 3 %, contre 0,3 à 0,8 % pour les FNB.

Repousser le divorce comporte des risques financiers

L



SANDY LACHAPELLE

eur vie commune est officiellement terminée depuis un an et demi. Depuis, chacun a repris son souffle et redéfini ses priorités. Le cœur va mieux, mais il est encore impossible d’affirmer que la page est véritablement tournée, car le divorce administratif, lui, attend toujours. De nombreuses raisons peuvent expliquer le refus d’un des ex-conjoints de procéder à cette ultime étape, ne serait-ce que parce que c’est un passage qui mobilise déjà beaucoup d’énergie. Pourtant, laisser cette étape juridique en suspens n’est pas sans conséquences. En effet, pendant que les papiers attendent, certaines implications financières et successorales pourraient les rattraper de façon inattendue.

Plusieurs pensent à tort qu’une séparation, même sans jugement officiel, suffit à faire tomber les droits de l’ex-conjoint. Légalement, un couple demeure marié tant que le divorce n’a pas été prononcé par la Cour, ce qui fait en sorte que certaines dispositions légales, fiscales ou successorales continuent de s’appliquer.

Parlons d’abord du testament. À moins que le testament n’ait été révoqué ou mis à jour après la rupture, un ex-conjoint marié sur papier demeure un héritier légal. Cela signifie que, dans plusieurs cas, la succession pourrait lui revenir en tout ou en partie, même si les deux ex ne se sont pas adressés la parole depuis des années. Cela peut avoir un effet domino sur certaines décisions administratives, comme l’accès à des dossiers de retraite ou le calcul de la rente de conjoint survivant.

Les dettes contractées conjointement durant le mariage peuvent continuer d’engager les deux ex-conjoints, même après la séparation de fait, tant que le divorce n’est pas prononcé et qu’aucune entente formelle n’a été conclue à cet effet. Si une marge de crédit conjointe n’est pas fermée, ou si un

Plusieurs pensent à tort qu’une séparation, même sans jugement officiel, suffit à faire tomber les droits de l’ex-conjoint. Légalement, un couple demeure marié tant que le divorce n’a pas été prononcé par la Cour, ce qui fait en sorte que certaines dispositions légales, fiscales ou successorales continuent de s’appliquer.

prêt a été signé de façon solidairement responsable par les deux parties avant la rupture, l’un des ex peut se retrouver responsable de la totalité de la dette si l’autre cesse de rembourser. Le mariage crée une solidarité économique implicite que la simple fin de la vie commune ne suffit pas à dissoudre.

Enfin, tout comme le report de la convention de divorce ou l’obtention d’un jugement, les changements de désignation de bénéficiaires sur les produits financiers sont souvent négligés. Assurances vie, fonds distincts, régimes de retraite : autant d’endroits où un nom peut continuer d’apparaître... longtemps après la fin d’une relation. Si aucune mise à jour n’est effectuée — et si le divorce n’est pas prononcé —, le bénéficiaire initial peut encore avoir droit aux prestations, même si une autre personne partage la vie du défunt depuis plusieurs années ou qu’il est maintenant souhaité que les enfants en soient les héritiers.

Oubli ou période de transition ?

Dans ma pratique, j’ai rencontré plusieurs personnes qui reconnaissent retarder la signature du divorce consciemment, sans pour autant négliger leur situation. Certaines ont besoin de temps. D’autres veulent éviter les procédures ou protéger les enfants d’une démarche formelle trop tôt après la sépara-

tion. Ce sont des raisons humaines, valides et fréquentes. Mais il est essentiel de comprendre que les intentions, aussi sincères soient-elles, ne suffisent pas à neutraliser les règles financières ou successorales qui continuent de s’appliquer en toile de fond.

Il n’est pas nécessaire de tout régler en une journée. Mais il est souhaitable de faire, au minimum, un état des lieux de ses documents légaux et financiers après une séparation. Ce simple exercice peut permettre d’éviter que des décisions prises il y a dix ou quinze ans produisent des effets contraires aux volontés actuelles.

Des gestes simples, mais essentiels

Sans précipiter les démarches judiciaires, il est tout à fait possible d’agir dès maintenant pour se protéger. Dans certains cas, les ex-conjoints conviennent de figer la valeur de leurs actifs à la date de leur séparation, par une simple entente écrite — même temporaire. Cette démarche peut prévenir bien des malentendus plus tard. D’autres choisiront plutôt d’amorcer une demande de divorce, contestée ou non, afin de donner un cadre légal clair à la dissolution du lien.

Je recommande aussi, dans un souci de clarté, d’ouvrir de nouveaux comptes enregistrés (REER, REEE) distincts de ceux accumulés avant la séparation, afin de documenter plus facilement la croissance des actifs après la rupture. Par ailleurs, il est toujours judicieux de mettre à jour ses désignations de

Dès qu’une séparation est entamée, il faut prendre rendez-vous avec un planificateur financier ou un notaire pour faire le point. Il ne s’agit pas de précipiter une bataille juridique, mais de clarifier la suite.

bénéficiaires, notamment dans les contrats d’assurances vie, de fonds distincts. Un testament olographe ou signé devant témoin peut aussi être rédigé en attendant la révision complète de la situation chez le notaire. Ce sont des gestes simples, mais qui peuvent tout changer.

Mieux vaut prévoir que reconstruire

Faire les démarches menant au divorce peut sembler fastidieux ou inutile lorsque la séparation se passe bien. Pourtant, c’est souvent sur les séparations calmes que le piège se referme : on repousse la paperasse, les documents, les signatures. On suppose que l’autre ne contestera rien. Mais les intentions d’aujourd’hui peuvent changer, ou encore devenir juridiquement inaccessibles si une personne décède ou perd sa capacité juridique.

La recommandation, dans ce contexte, est simple : dès qu’une séparation est entamée, il faut prendre rendez-vous avec un planificateur financier ou un notaire pour faire le point. Il ne s’agit pas de précipiter une bataille juridique, mais de clarifier la suite. Repousser la signature du divorce ne fait pas de vous un mauvais planificateur de vie. Mais l’ignorer trop longtemps peut avoir des conséquences concrètes. Et comme souvent en finances personnelles, c’est l’invisible qui finit par coûter le plus cher.

Planificatrice financière, l’autrice est présidente du cabinet indépendant Lachapelle finances intelligentes. Elle a publié *Si c’était facile nous serions tous riches* aux éditions de l’Homme.

Croissance asymétrique

NOBEL

SUITE DE LA PAGE A 1

pour « ses travaux novateurs [...] imprégnés d’humanisme [qui] demeurent une grande source d’inspiration ».

Selon lui, la démocratie libérale fait essentiellement trois promesses. Premièrement, protéger les libertés individuelles, promouvoir la règle de droit et assurer le bon fonctionnement d’une économie de marché dont les avancées profitent à tous. Deuxièmement, offrir des infrastructures et des services publics de qualité, entre autres en matière de santé et d’éducation. Troisièmement, maintenir des institutions démocratiques fortes qui permettent aux citoyens de se rassembler, d’avoir un sentiment d’appartenance et d’avoir prise sur leur destin.

Trois promesses brisées

La démocratie libérale a pourtant montré qu’elle pouvait être à la hauteur en matière de « prospérité partagée », notamment après la Seconde Guerre mondiale, alors que les nouvelles richesses produites par les innovations technologiques se sont traduites par une augmentation du niveau de vie de l’ensemble des travailleurs. Cela a malheureusement commencé à se gâcher lorsque les économies sont entrées dans l’ère « postindustrielle » des technologies numériques, des ordinateurs et des robots.

On aurait espéré que les gains de productivité et de richesse qui ont découlé de ces nouvelles technologies continuent de profiter au plus grand nombre. Mais ils sont essentiellement allés dans les poches des entreprises ou d’un groupe de plus en plus restreint de diplômés universitaires, alors que les autres travailleurs ont vu leurs

revenus stagner et ont été déplacés vers des emplois moins payants.

Au même moment, la situation se dégradait aussi sur les autres fronts, explique Daron Acemoglu. « Les démocraties libérales ont eu du mal à offrir les infrastructures et les services publics de qualité que les gens voulaient. » Ces derniers ont également eu le sentiment grandissant d’être mis de côté.

C’est que la nouvelle élite économique « super éduquée » a non seulement vu ses valeurs et ses intérêts célébrés par les gouvernements et par les médias, mais elle a fait son nid dans les partis de centre gauche qui défendaient, jusque-là, la cause des classes populaires.

« Aujourd’hui, c’est la classe ouvrière qui se tourne vers les partis de droite, en partie parce qu’elle ne se reconnaît plus à gauche », observe Daron Acemoglu.

La menace et la chance de l’IA

L’arrivée de l’intelligence artificielle (IA) menace maintenant d’exacerber la dérive des dernières décennies, prévient l’économiste qui discutera du phénomène, lundi, avec une autre sommité en la matière, mais montréalaise celle-là, le professeur et chercheur Yoshua Bengio, lors d’une conférence organisée en matinée.

« Actuellement, l’IA est développée comme un moyen d’automatiser des tâches cognitives. Comme pour les ordinateurs et la robotisation avant elle, cela vise, ultimement, à remplacer les travailleurs qui accomplissent ces tâches, pas à les aider à améliorer leur travail et leur productivité », déplore Daron Acemoglu.

« Mais il n’y a pas qu’une façon de développer une technologie. Rien n’est prédéterminé », martèle-t-il.

On pourrait, plutôt, choisir de développer l’IA de manière à ce que son extraordinaire puissance de traitement de données vienne augmenter la capacité des travailleurs d’accomplir leurs tâches et de résoudre des problèmes en temps réel. Ces gains de productivité permettraient de leur verser de meilleurs salaires, « parce que leur rôle continuerait d’être crucial ».



Pour cela, il faudrait que les gouvernements, les employeurs et ceux qui développent les nouvelles technologies commencent par prêter attention aux retombées de leurs décisions sur les travailleurs.

Cela permettrait aux gouvernements de se rendre compte qu’ils envoient souvent le mauvais signal. Comme cette manie qu’ils ont de subventionner l’achat « de machines et d’algorithmes », mais de taxer la main-d’œuvre.

Quant aux géants du numérique, leur domination dans le marché mondial est telle qu’il faudra peut-être un jour les fractionner pour reprendre le contrôle sur nos données et pour injecter un peu de concurrence et d’innovation dans ce secteur névralgique de l’économie.

Les gains de productivité et de richesse qui ont découlé de l’arrivée des nouvelles technologies sont essentiellement allés dans les poches des entreprises ou d’un groupe de plus en plus restreint de diplômés universitaires, souligne Daron Acemoglu.

SETH WENIG
ASSOCIATED PRESS

« Mais je sais bien que nos gouvernements ne s’intéressent pas à ces questions actuellement, dit l’économiste. Il faudra plusieurs années. Commencer par avoir ces débats et en faire une aspiration. »

La supériorité de la démocratie sur les autocrates

C’est l’an dernier que Daron Acemoglu et ses deux complices britanniques, Simon Johnson et James Robinson, se sont vus décerner le « prix de la Banque de Suède en sciences économiques en mémoire d’Alfred Nobel », plus communément appelé « prix Nobel d’économie ». Cet honneur leur est revenu pour leurs recherches démontrant que la démocratie libérale offre de bien meilleures fondations à la quête de prospérité économique à long terme que les régimes autocratiques, notamment parce qu’elle est plus favorable à l’innovation technologique.

Cela reste vrai, dit l’économiste, malgré la formidable ascension d’une autocratie comme la Chine ou l’engouement pour des populistes de droite comme Donald Trump aux États-Unis. « L’alternative proposée par la Chine a des forces, mais elle a aussi de nombreux défauts. »

Quant à Donald Trump, ses attaques contre les institutions démocratiques américaines — comme la séparation des pouvoirs, la règle de droit, le processus électoral, la liberté d’expression, les tribunaux et les universités — sont autant de coups portés, selon lui, contre des conditions nécessaires à l’innovation technologique et à la prospérité à long terme des États-Unis.

« Si la démocratie libérale remet de l’ordre dans ses affaires, elle ne devrait pas avoir trop de mal à convaincre les gens de lui refaire confiance », estime Daron Acemoglu. « Elle a déjà vaincu des adversaires bien plus puissants par le passé. Comme le communisme, qui avait une bien meilleure histoire à raconter que l’extrême droite aujourd’hui et qui a longtemps été une force dominante sur la planète. Ou comme le fascisme qui, à ses débuts, était moins risible que ne l’est, en ce moment, l’extrême droite. »

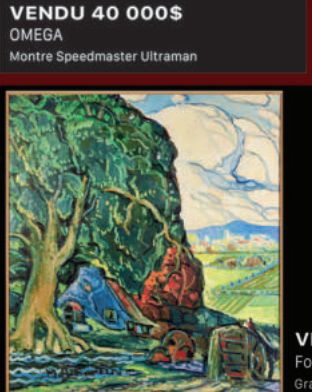
Invitation à la consignation

Vos collections,
notre expertise :
Obtenez le meilleur prix !

Évaluation Gratuite

EGA
ENCHÈRES
CHAMPAGNE
AUCTIONS

438-387-3100
info@enchereschampagne.com
www.enchereschampagne.com

 VENDU 14 000\$ Hermès Sac Hermès Kelly 32 - 1994	 VENDU 14 000\$ Collection Duclos Collection Duclos - Petrus, Haut-Brion, Latour
 VENDU 40 000\$ OMEGA Montre Speedmaster Ultraman	 VENDU 2 400\$ MONTBLANC Plume Fontaine The Prince
 VENDU 80 000\$ Fortin, Marc-Aurèle (1888-1970) Grand Ciel	

Le défi de l’info

Ferez-vous mieux que
les autres participants?

► M’inscrire
gratuitement !



ledevoir.com/infolettres

LEDEVOIR



16^{ème} ÉDITION | 16th EDITION

ZOOM PHOTO
FESTIVAL **SAGUENAY**

Thème du festival **NOUVELLES FRONTIÈRES**

- Expositions

- Tables rondes

- Conférences

- Lectures de portfolios

- Soirées projections

- Formation scolaire

PHOTO FESTIVAL SAGUENAY

FESTIVAL

08.OCT
02.NOV

2025

SEMAINE PROFESSIONNELLE

08.OCT
11.OCT

2025

Photo **LOUIE PALU**
Suivez-nous sur les réseaux : @zoomphotofestival
Plus de détails [ZOOMPHOTOFESTIVAL.CA](https://zoomphotofestival.ca)

LA PULPERIE
MUSEE REGIONAL

Saguenay

Québec

VU

CALQ

LEDEVOIR

Avis public

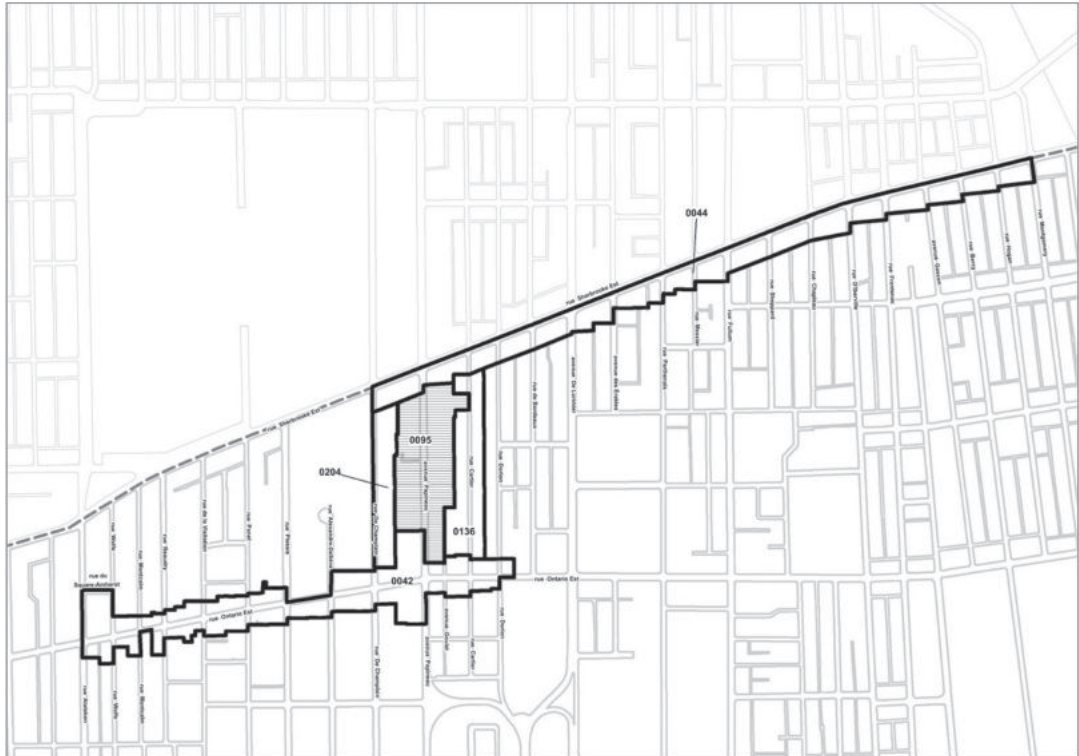


ASSEMBLÉE PUBLIQUE DE CONSULTATION

1) Les personnes intéressées de l'arrondissement de Ville-Marie sont priées de noter que le conseil d'arrondissement de Ville-Marie, à sa séance du 30 septembre 2025, a adopté, en vertu du *Règlement sur les projets particuliers de construction, de modification ou d'occupation d'un immeuble (CA-24-011)*, les premiers projets de résolution dont les descriptions suivent :

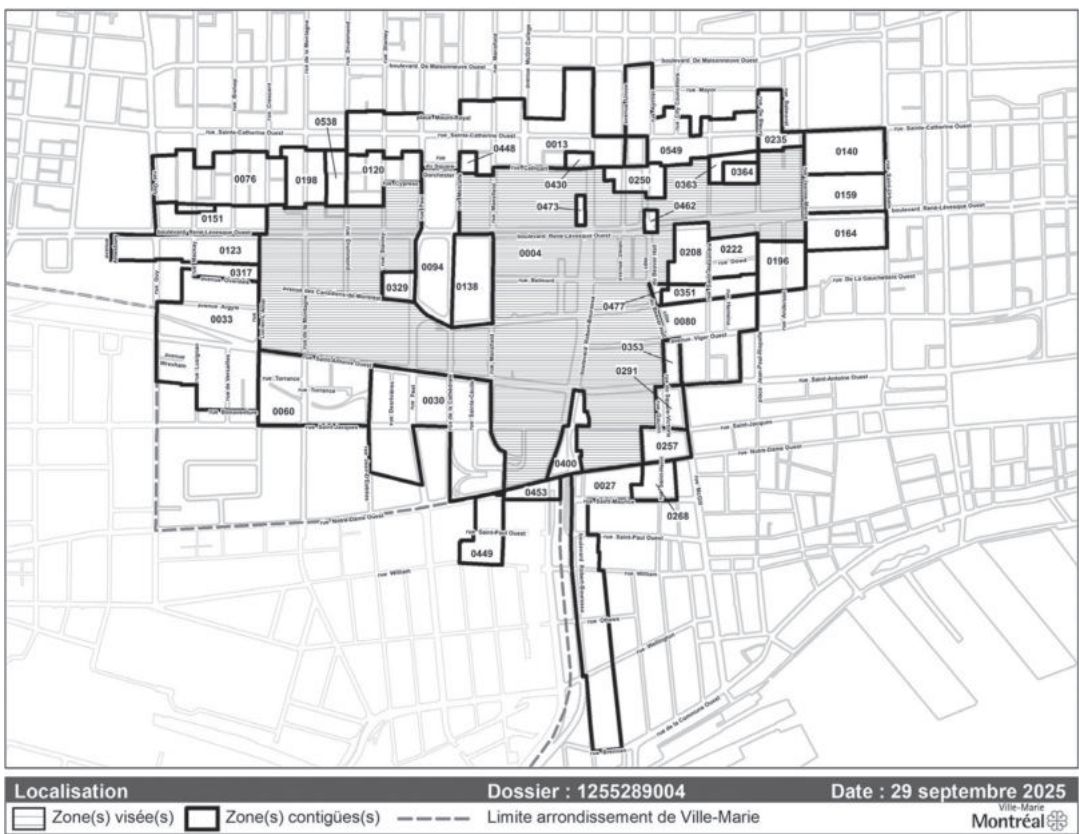
a) Résolution modifiant les modalités de libération de la garantie monétaire associée à la résolution CA11 240590 pour les immeubles situés aux 2095-2181 avenue Papineau, aux 2005-2093 avenue Goulet et au 2100, rue Cartier, en vertu du Règlement d'urbanisme de l'arrondissement de Ville-Marie (01-282) - pp 499 (1254272005);

Ce projet particulier vise la zone ci-après illustrée :



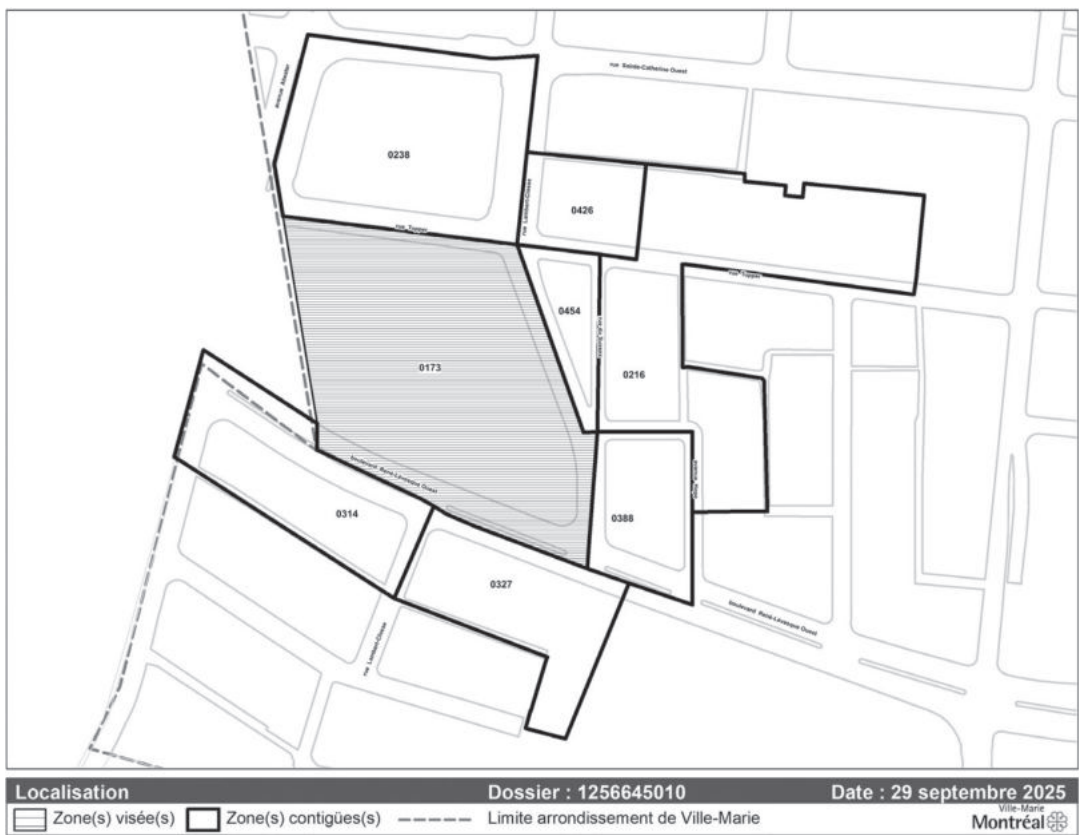
b) Résolution autorisant un plan d'affichage pour l'installation d'enseignes pour l'édifice de la Sun Life, situé au 1155, rue Metcalfe, et ce, en dérogation aux articles 476, 501, 504, 508, 514, 515, 537 et 564.1 du Règlement d'urbanisme de l'arrondissement de Ville-Marie (01-282) - pp 500 (1255289004)

Ce projet particulier vise la zone ci-après illustrée :



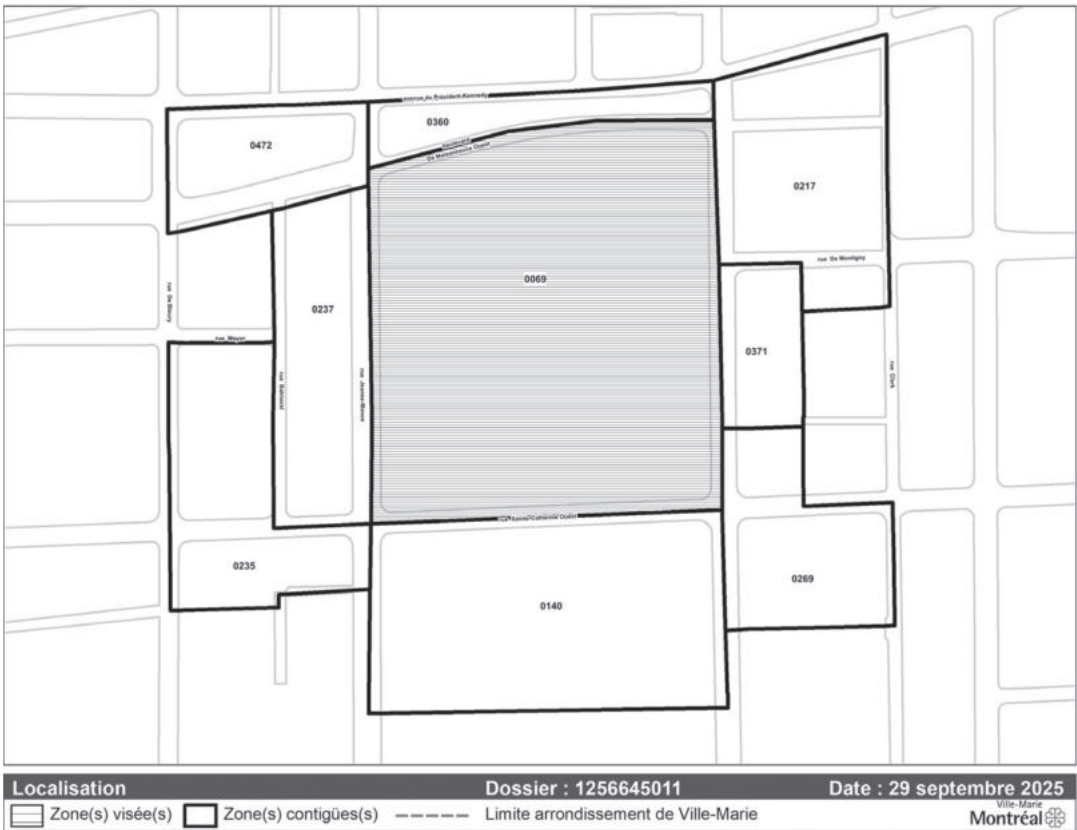
c) Résolution autorisant l'affichage pour le Centre Sanaaq situé au 1200, rue du Sussex, et ce, en dérogation notamment au paragraphe 4^e de l'article 504 et à l'article 515 du Règlement d'urbanisme de l'arrondissement de Ville-Marie (01-282) relativement à la superficie maximale d'une enseigne et la limite d'un seul support d'enseigne au sol - pp 501 (1256645010);

Ce projet particulier vise la zone ci-après illustrée :



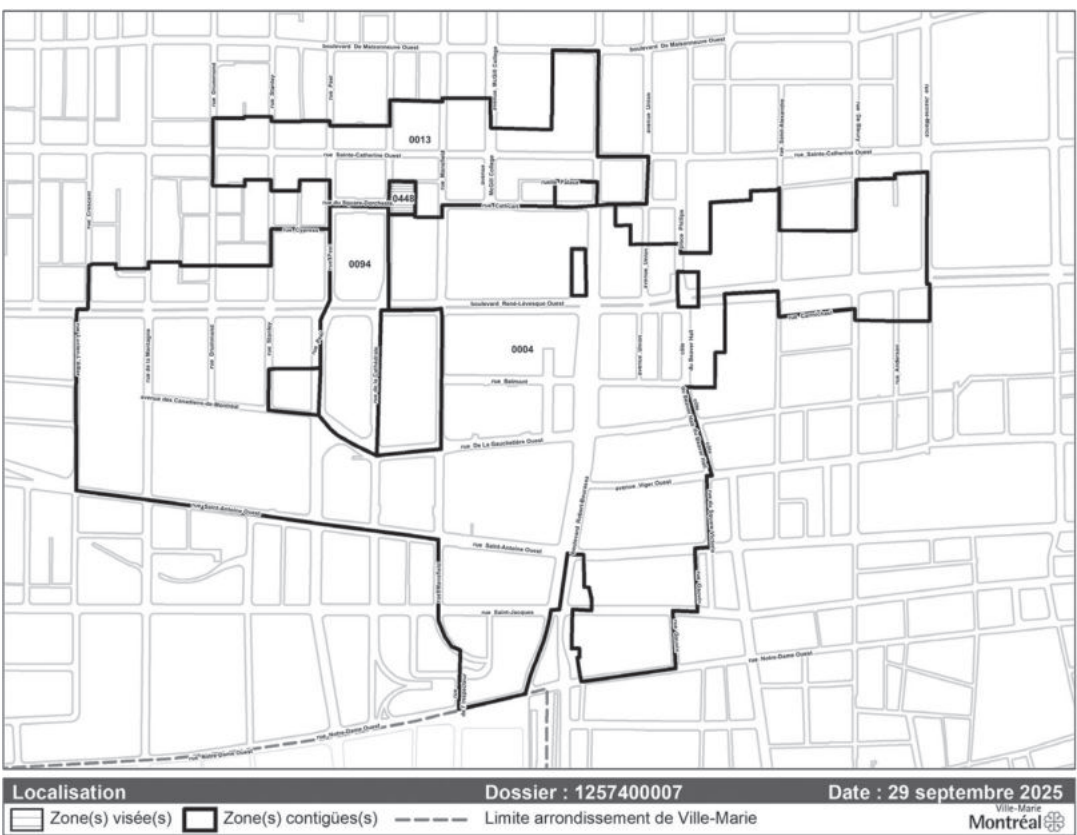
d) Résolution autorisant l'affichage pour la Place des Arts située au 105, rue Sainte-Catherine Ouest, et ce, en dérogation notamment aux articles 476, 499, 501, au paragraphe 4° de l'article 504 aux articles 505, 506, au paragraphe 3° de l'article 508, aux articles 511, 515, 516, 517, 524, 527, au paragraphe 1° de l'article 537 et à l'article 539 du Règlement d'urbanisme de l'arrondissement de Ville-Marie (01-282) ainsi qu'à l'article 22 du Règlement sur les certificats d'autorisation et d'occupation - pp 502 (125664501);

Ce projet particulier vise la zone ci-après illustrée :



e) Résolution autorisant la démolition, la transformation et la construction d'un immeuble situé aux 1225-1249, rue Metcalfe, et ce, en déro-gation notamment aux articles 10, 34, 43, 81, 179 et 392 du Règlement d'urbanisme de l'arrondissement de Ville-Marie (01-282) relativement à la hauteur minimale, la surhauteur, la densité maximale, la marge latérale, un usage spécifique au-delà du 2e niveau et un café-terrasse sur un toit - pp 503 (1257400007).

Ce projet particulier vise la zone et les zones contiguës ci-après illustrées :



2) Conformément à la *Loi sur l'aménagement et l'urbanisme* (RLRQ, chapitre A-19.1), ces projets feront l'objet d'une **assemblée publique de consultation le 10 décembre 2025**, à compter de 17 h 30, au 800, boulevard De Maisonneuve Est, rez-de-chaussée, Montréal.

3) Au cours de cette assemblée, la mairesse d'arrondissement ou tout autre membre désigné du conseil d'arrondissement expliquera les projets ainsi que les conséquences de leur adoption, et le public pourra les commenter.

La documentation afférente à ces projets peut être consultée sur le site Internet de la Ville de Montréal à la page suivante : <https://montreal.ca/articles/assemblees-publiques-dans-ville-marie-5538>.

Toute personne qui désire obtenir des renseignements relativement à ces projets peut également communiquer avec la Division de l'urbanisme de la Direction de l'aménagement urbain et de la mobilité au 514 872-9545 et en mentionnant le numéro de dossier concerné, indiqué précédemment.

4) Les projets a), b), c) et d) ne contiennent pas de dispositions susceptibles d'approbation référendaire. Le projet e) contient des dispositions susceptibles d'approbation référendaire.

5) Le présent avis, ainsi que les résolutions et les sommaires décisionnels qui se rapportent à ces projets, sont également disponibles sur le site Internet de la Ville de Montréal à la page suivante : <https://montreal.ca/ville-marie>, en cliquant sur « Avis publics », et ils peuvent être consultés entre 8 h 30 et 16 h 30 (mais à partir de 10 h 30 le mercredi), aux comptoirs Accueil Ville-Marie situés au rez-de-chaussée du 800, boulevard De Maisonneuve Est, station de métro Berri-UQÀM.

Fait à Montréal, le 4 octobre 2025

La secrétaire d'arrondissement
Anne-Marie Lemieux, avocate

Cet avis peut également être consulté sur le site Internet de l'arrondissement à l'adresse suivante : <https://montreal.ca/ville-marie>

Le défi de l'info

Ferez-vous mieux que les autres participants?



► **M'inscrire gratuitement !**



ledevoir.com/infolettres
LEDEVOIR



La comédienne Macha Limonchik dans une scène de la pièce *Et si je ne suis pas sage ?*
FRÉDÉRIQUE MÉNARD-AUBIN

III CRITIQUE THÉÂTRE

Rire de nos chaînes pour mieux les briser

Catherine Vidal met en scène *Et si je ne suis pas sage ?*, une œuvre serbe insolite et loufoque traitant de l’asservissement des femmes aux normes transmises de génération en génération

SOPHIE POULIOT
COLLABORATRICE
LE DEVOIR

Dans cette pièce au titre si délicieusement subversif (dérivé de celui choisi pour la traduction française du texte publiée l’an dernier chez Koinè : *Et si je ne suis pas sage qu’allons-nous faire ?*), l’autrice serbe Iva Brdar a recours à l’absurde, à la satire, tout comme à l’humour noir pour dénoncer les carcans sociaux dans lesquels sont engoncées les femmes. À chacun (ou presque) des 17 tableaux constituant la trame dramaturgique — dont Tamara Nguyen signe une fort probante adaptation québécoise —, la protagoniste passera de vie à trépas, dans des circonstances où elle aura choisi ou dû désobéir aux injonctions émises par sa mère depuis sa naissance.

Éviter de s’asseoir sur la toilette des autres, ne jamais montrer ses imperfections ou ses faiblesses... À l’outrecuidance de braver les interdits répondront des conséquences funestes. Marcher dehors toute seule la nuit mènera à une agression sexuelle. Sacrifier et préférer des grossièretés (parce qu’utiliser des noms de fleurs en guise de jurons s’était révélé bien inefficace à exorciser la colère suscitée par un épisode particulièrement malvenu de *mansplaining*) entraînera un féminicide. Mais il y a aussi l’obligation sous-jacente d’être toujours gentille et accommodante qui lui causera de fâcheux désagréments, comme devoir enduire le corps tout entier d’un étranger de crème solaire pour lui venir en aide.

Le ton des répliques

Si l’ambiance (parallèlement aux éclairages de Cédric Delorme-Bouchard) se fait de plus en plus sombre, le ton des répliques conserve une fausse candeur qui concourt à l’humour de la proposition, étayé par le judicieux parti pris ludique épousé par la mise en scène de Catherine Vidal. Celui-ci s’exprime notamment à travers les costumes co-

lorés conçus par Oleksandra Lykova, qui évoluent avec l’avancée en âge de l’héroïne. Ces tenues passent d’une courte robe bouffante corail à une longue jupe rose cendré coordonnée à une veste de laine ornée de tresses postiches faisant écho à celles pendues aux perruques des comédiennes en début de représentation.

Car deux actrices se répartissent, plus ou moins en alternance, les rôles de la fille et de la mère (qui ne consiste qu’à émettre un dogme à chaque saynète) sans égard à l’âge des interprètes, ce qui s’avère des plus réjouissants. Non seulement cette approche nourrit l’esprit de liberté transgressive qui anime *Et si je ne suis pas sage ?*, mais cette congruence crée aussi une heureuse aura de sororité. Qui plus est, Macha Limonchik et Tiffany Montambault déploient la même justesse de jeu et partagent une énergie commune amalgamant ingénuité, espièglerie, dissidence larvée ainsi qu’un soupçon d’étrangeté.

Cette espèce de bizarrerie délibérée caractérise également la singulière scénographie élaborée par Geneviève Lizotte. On ne voit sur scène que de la mousse de rembourrage blanche, qui recouvre surfaces et objets, dont quelques suspensions et une échelle à roulettes. Veut-on symboliser ainsi qu’on élève la gent féminine dans la ouate ? Si la mère entend bien protéger sa fille en lui proscrivant ceci et en lui intimant cela, la notion de confort semble tout à fait incompatible avec la chape d’interdits et la pléthore de devoirs qui l’estent l’existence des femmes. La fin du spectacle, dont nous nous garderons bien d’émousser l’effet en la racontant, évoque d’ailleurs l’embrasement libérateur — et jouissif — de l’émancipation.

Et si je ne suis pas sage ?

Texte : Iva Brdar. Adaptation : Tamara Nguyen. Mise en scène : Catherine Vidal. Présenté au théâtre de Quat’Sous jusqu’au 25 octobre.

III CRITIQUE DISQUE

Terne Taylor Swift

The Life of a Showgirl, douzième album de la pop star, tourne à court de refrains accrocheurs et de textes inspirés

PHILIPPE RENAUD
LE DEVOIR

Un an et demi après l’imposant album double *The Tortured Poets Department*, dix mois après la fin de sa tournée *Eras* ayant fracassé des records d’auditoire et de revenus, l’autrice-compositrice-interprète Taylor Swift ne semble pas donner signe d’avoir envie de prendre du repos. Peut-être le devrait-elle, se dit-on en écoutant son douzième album, *The Life of a Showgirl*, qui, loin d’être le retour espéré par ses fans à la pop franche des albums *1989* (2014) et *Reputation* (2017), roule doucement sur la voie soft rock à la recherche de refrains accrocheurs.

D’entrée de jeu, soyons clairs : *The Life of a Showgirl* n’est pas un mauvais album — du moins sur le plan strictement musical. Il s’écoute même agréablement. Or, même après quatre tours de tourne-disque, on ne parvient pas à retenir la moindre mélodie. Toutes les chansons sont à peu près du même tempo, certaines comme *Wood* et *Canceled!*, en fin d’album, tentent de nous inviter à danser. Aucune d’elles n’a la trempe d’un *hit* comme le furent les anciennes collaborations avec ses collaborateurs (à l’écriture et à la réalisation) Max Martin et Shellback, pourtant de réputés fabricants de succès.

Ces chansons distillent l’ennui, et ça, pour la plus importante pop star de notre époque, c’est un problème. Évidemment, nos attentes sont élevées ; c’est Taylor Swift elle-même qui a mis la barre haut en abattant des records dans tous les secteurs de l’industrie de la musique pop. C’est la plus grande ! C’est la meilleure d’entre toutes les pop stars... qui accouche aujourd’hui d’une souris.

The Fate of Ophelia et *Elizabeth Taylor* en ouverture chatouillent l’oreille, ça part plutôt bien. Un air pop en mineur qui coule en s’inspirant de Fleetwood Mac, suivie d’une ballade pop à la rythmique plus robuste, mais il faut attendre *Opalite* pour entendre éclater des bulles pop, malgré son refrain embarrassé par des oh-oh-oh rétro inutiles.

Father Figure la ramène dans la pop mélancolique qui tente de retrouver le sourire au refrain, peu inspiré lui aussi, malheureusement — sur cette chanson, Swift incorpore des éléments du succès du même titre (1987) de George Michael et en toute transparence, elle aurait aussi pu rendre crédit à Frank Black pour la mélodie d’*Actually Romantic*, à Lana Del Rey pour l’interprétation des couplets de *Father Figure*, ainsi qu’aux Jackson 5 pour

***The Life of a Showgirl* n’est pas un mauvais album, du moins sur le plan strictement musical. Il s’écoute même agréablement. Or, même après quatre tours de tourne-disque, on ne parvient pas à retenir la moindre mélodie.**

le son de l’intro de *Wood*. C’est dire combien ces compositions musicales, leurs inspirations, leurs orchestrations (propres et lisses), et même la réalisation, manquent cruellement d’audace et d’idées neuves.

Que dire maintenant des textes des chansons, à part qu’on se demande bien comment certains ont pu comparer sa plume à celle de Joni Mitchell ? Composé pendant la tournée *Eras* en 2023 et 2024, l’album parle du fardeau de l’hyper-célébrité et du labeur qui vient avec le titre (encore !), évidemment de sa relation avec son nouveau fiancé, avec des strophes parfois douteuses, sur *Wood*, alors qu’elle chante à propos de « baguette magique », terminant la chanson avec ces mots : « *His love was the key that opened my thighs* ». On sait tout, maintenant.

Taylor Swift sait écrire avec esprit, déniche régulièrement des images originales et fait la démonstration d’un authentique sens de l’humour. La révélation de *The Life of a Showgirl*, c’est sa rancune : la musicienne écrit sur ses « *haters* » comme le font si souvent les rappeurs en manque d’attention et d’inspiration. Elle revient (encore) sur de vieilles rivalités amplement médiatisées et en raconte une nouvelle sur *Actually Romantic* qui, à en croire les « *swifties* », serait à propos de la musicienne britannique Charli XCX — la mesquinerie qui se dégage de ces rimes est aussi stupéfiante qu’embarrassante.

Et dans le lot, la superbe *Ruin the Friendship*, dans laquelle la musicienne apprend le décès d’une ancienne flamme du secondaire qu’elle regrette encore aujourd’hui de ne pas avoir embrassé. Un rappel, nécessaire sur cet album terne, que Taylor Swift sait en écrire des belles.



The Life of a Showgirl
★ ★ 1/2
Republic

LEDEVOIR EN CLASSE

AUTOMNE 2025

Soutenir l'apprentissage numérique des jeunes, un article à la fois.

Le Devoir en classe offre aux élèves des établissements secondaires et collégiaux l'accès gratuit à tous nos contenus.

Enseignantes et enseignants, inscrivez vos classes avant le 12 octobre 2025.



ledevoir.com/classe



A12 | AVIS DE DÉCÈS



FLORENCE TORMEY
1927-2025

C'est avec tristesse que nous annonçons le décès de Florence Tormey, épouse de feu Marcel Blouin, à l'âge de 98 ans, vendredi le 12 septembre dernier à Baie-St-Paul.

Florence laisse dans le deuil ses trois enfants et ses trois petits-enfants ainsi que leurs partenaires et de nombreux amis.

Un service commémoratif aura lieu le weekend du 15 novembre à Montréal. Les détails seront publiés dans le groupe Facebook à l'adresse <https://www.facebook.com/groups/hommage.florence.tormey>



ANNETTE DUCHESNEAU
1925-2025

Paisiblement à son domicile de Standbridge Station, le 24 août 2025, à l'âge de 100 ans, est décédée Madame Annette Duchesneau, fille de feu Georges Duchesneau et de feu Marie Henault.

Elle laisse dans le deuil ses neveux et ses nièces, ainsi que plusieurs autres parents et amis.

Les arrangements ont été confiés au :
Complexe funéraire BROME-MISSISQUOI
215 rue de la Rivière, Bedford, Qc. J0J-1A0
(450) 248-2911 / complexefuneraire.ca

L'enterrement de l'urne aura lieu au cimetière Saint-Damien de Bedford à une date ultérieure.



LYNE TESSIER
1960-2025

C'est avec tristesse que nous annonçons le décès de Madame Lyne Tessier survenu le 12 septembre 2025 à Montréal.

Elle était la fille de feu Jean-Guy Tessier et de feu Huguette Montpetit.



Madame Tessier laisse dans le deuil son époux Robert Declos, ses beaux-enfants Ariane (Steve) et Antoine (Alexandra), ses petits-fils et sa belle-mère Alice LeBlanc.

Elle laisse également dans le deuil sa sœur Dominique (Christian), ses frères Gaétan et Éric, ses beaux-frères Serge (Carolle) et Patrice, ses neveux et nièces ainsi que plusieurs autres parents et amis.

La famille recevra les condoléances le 12 octobre 2025 de midi à 16h au complexe funéraire Urgel Bourgie / Athos situé au 6700 rue Beaubien à Montréal.
Une cérémonie aura lieu dès 16h à la chapelle du complexe.

Au lieu de fleurs, des dons à la Société canadienne du cancer seraient appréciés.



MONIQUE HÉNAULT LALONDE
1936-2025

C'est avec beaucoup de tristesse que nous vous annonçons le décès de Monique Hénault Lalonde, de Vaudreuil-Dorion, survenu le 25 septembre 2025.

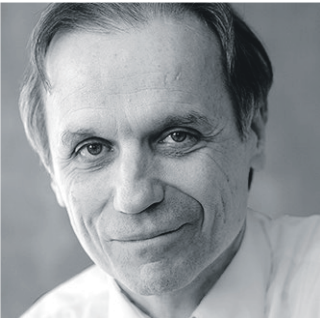
Épouse de Roger Lalonde, décédé en 1968 à l'âge de 34 ans, elle aura survécu au départ de son mari avec courage, détermination et dignité.

Elle était une femme d'exception, une maman dévouée, une grande sportive, une amatrice de culture et un modèle pour ses quatre filles. Elle a eu une longue et belle carrière à l'emploi de l'hôpital Général du Lakeshore.

Elle laisse dans le deuil son conjoint des quinze dernières années, Jean-Guy Mercier, ses quatre filles : Lucie-Claude (feu Robert Dolbec), Carole (Alain Desharnais), Louise et Diane (Sylvain Sauvé), ses neuf petits-enfants : Charles, Renaud, Laurent, Antoine, Ariane, Marie, Justine, Sophie et Joséphine, ainsi que ses trois arrière-petits-enfants : Loucas, Jules et Mélodie. Elle laisse aussi dans le deuil sa sœur adorée Michelle (Pierre Lamarre), ses belles-sœurs Lise et Lorraine, ainsi que de nombreux neveux, nièces et amis. Elle rejoint sa soeur Suzanne ainsi que ses frères Maurice, Gilles, Jacques et Pierre.

Nous tenons à remercier le personnel de la maison de soins palliatifs Libella à Hudson, pour leurs bons soins et leur réconfort.

La famille recevra les condoléances au Complexe funéraire Belvédère, 22205 route Transcanadienne, Sennerville, Québec, H9X 0B2, Dimanche le 26 octobre 2025 à partir de 10h. La célébration de la vie de Monique aura lieu à midi.



MICHEL GÉRIN
1948-2025

Jamais loin de son dictionnaire étymologique, de son atlas géographique, d'un recueil de poèmes ou d'une bonne bande dessinée, Michel était un érudit autodidacte aux multiples centres d'intérêt qui partageait son savoir encyclopédique en toute simplicité. Tisseurs de liens, Andrea et lui ont aimé rassembler leurs proches, générations et horizons confondus, déclinant à toutes les sauces la tradition sacrée de l'apéro. Ses petits enfants s'ennuient déjà de leur papou farceur qui aimait inventer des jeux de mots, leur raconter des histoires, partager son amour des livres et de l'imaginaire. Ses enfants se souviendront d'un père patient, magicien, gentil et bienveillant, au cœur jeune, qui allait à la rencontre des prochaines générations avec curiosité et un respect sincère. Nous héritons de tout cela avec beaucoup de gratitude.

Courageux, il a traversé l'épreuve de sa maladie avec patience, ténacité et son sens de l'humour légendaire. La famille tient à remercier le personnel de la maison l'Étincelle, de l'hôpital de Verdun et du CHSLD Louis-Riel pour leurs soins et bienveillance qui furent si précieux.

Vos témoignages de sympathie peuvent s'exprimer par [un don à Parkinson Québec](#).

La famille organisera ultérieurement une célébration intime de la vie de Michel.
Merci de nous écrire à ceremonie.michelgerin@proton.me pour nous faire part de votre volonté d'y assister.

C'est avec tristesse que nous partageons le décès de Michel Gérin, survenu le 27 septembre 2025, à l'âge de 77 ans. Michel s'est éteint paisiblement, veillé par ses proches et entouré d'amour jusqu'au dernier instant.

Fils de feu Marcel Gérin et feu Marguerite Ducottet, il laisse dans le deuil sa compagne de toujours Andrea Kneeland, ses filles Camille et Gabrielle, ses sœurs adorées Marie-Claude, Christiane, Danielle et Isabelle, ses petits-enfants Manolin, Muriel et Étienne qu'il aimait tant, ses beaux-fils David, Santi et Antoine ainsi que ses nombreux cousins et cousines, neveux et nièces, ses si précieux ami-es, collègues et étudiant-es. Grand humaniste, il a marqué les gens qui l'ont connu par sa générosité, son esprit vif, son sens de l'humour, son attitude rassembleuse, son humilité, sa gentillesse.

Né à Lyon en France en 1948, Michel s'est installé à Montréal en 1970 pour y compléter ses études supérieures en chimie à l'Université McGill. C'est sur ce campus qu'il a rencontré Andrea ainsi que plusieurs grand-es ami-es qui deviendront sa famille au Québec.

Comme chercheur, professeur puis directeur du Département de santé environnementale et santé au travail de l'Université de Montréal, il a dédié sa carrière à prévenir les maladies liées au travail et à l'environnement, en se penchant notamment sur les cancers professionnels, l'exposition aux solvants et à l'amiante. Il s'est impliqué dans plusieurs comités internationaux et a collaboré avec des chercheurs de toute la francophonie, particulièrement en France et au Cameroun. Fédérateur, il a co-piloté la rédaction par une centaine d'experts du premier ouvrage de référence francophone en santé environnementale. Ses collègues et étudiant-es se souviennent d'un homme généreux, désireux de partager son expertise et faire rayonner sa discipline.



PIERRETTE DAVID KEARNEY
1925-2025

C'est avec beaucoup de tristesse que nous vous faisons part du décès de madame Pierrette David Kearney à Montréal le 24 septembre 2025.

Veuve de son cher Owen depuis quelques années, elle laisse aujourd'hui dans le deuil sa très grande amie Ema Mckie, son ami de confiance Gaétan Véronneau, son filleul Nicolas Pfister et son épouse Sylvie Savage, ainsi que parents et autres amis.

Toujours curieuse, toujours affairée, toujours informée, toujours avec caractère, Pierrot aura su vivre ce siècle avec beaucoup de bonheur.

Une cérémonie d'inhumation de ses cendres aura lieu au cimetière Notre-Dame des Neiges à une date ultérieure.

Nous tenons à remercier chaleureusement toute l'équipe du Sunrise de Dollard-des-Ormeaux pour leur dévouement attentionné envers Pierrette ces dernières années.



Registre condoléances: memoria.ca
www.memoria.ca/avis-de-deces/



NICOLE LACELLE
1947-2025

Nicole Juliette Lacelle, fille de feu Marie-Jeanne Savard et de feu Edmond Anasse Lacelle, est décédée à Montréal, le 22 septembre 2025.

Elle laisse dans le deuil son unique sœur, Claudette, quelques cousins et cousines, de même que de nombreuses amies qui l'ont accompagnée tout au long de sa longue maladie. Sa lucidité, sa volonté de vivre et sa bonne humeur nous auront impressionnées jusqu'à la fin.

Militante féministe et engagée depuis son plus jeune âge, Nicole Lacelle laisse aussi en deuil de nombreuses militantes (et militants) avec qui elle a partagé des combats pour la justice sociale. Elle y apportait notamment son génie stratégique, sa plume d'or et sa pédagogie pour la vie démocratique des organisations. Les cendres de cette capitaine aguerrie seront déposées dans la Rivière de l'Outaouais qu'elle aimait tant.

Nous remercions le personnel des services de soins palliatifs à domicile du CSSS du Centre-Ouest-de-l'Île-de-Montréal, dont son infirmière Sophie Morin. Nous tenons aussi à remercier l'extraordinaire personnel de la Maison de soins palliatifs Saint-Raphaël, à Outremont, qui en a pris soin avec cœur.

Pour honorer sa mémoire et soutenir la vocation de cette maison si bienveillante, nous vous suggérons de faire un don à la Maison Saint-Raphaël, par la poste :
Maison St-Raphaël — 6005, Chemin Deacon, Montréal (Québec) H3S 2P4.

Par courriel : donner@maisonstraphael.org
Sur le site internet : <https://maisonstraphael.org>.



ANDRÉ ESCOJIDO
1934-2025

Sociologue, collectionneur, oiseleur

À l'hôpital de l'Enfant-Jésus de Québec, le 12 septembre 2025, est décédé, sereinement et conformément à sa volonté, André Escojido à quelques jours de son 91e anniversaire de naissance. Né en Belgique, fils de feu Joseph Escojido et de feu Eugénie Lévy.

Il laisse dans le deuil sa fille unique Catherine, ses petits-enfants, Fabienne Hétu (Louis Parent) et Xavier Hétu (Pamela Pappalà), ses arrière-petits-enfants, Estelle, Alice, Samuel et Jules, ses neveux David Godenne (Laurence) et Pierre Escojido, sa nièce Valérie Godenne ainsi que de très nombreux amis des deux côtés de l'Atlantique.

Ayant fait du Québec son pays d'adoption à la fin des années 1950, il a étudié en sociologie à l'Université Laval et à la Sorbonne, avant d'entrer dans la fonction publique québécoise au ministère de la Santé et du Bien-être social alors dirigé par René Lévesque, puis au Conseil de la famille et de l'enfance. Après un intermède à la Commission Cliche, il a œuvré au Conseil exécutif où il a notamment porté le dossier de la Charte de la langue française avec son ami, le ministre-poète Gérard Godin.

Jusqu'à la fin, il a partagé avec son entourage ses idées fortes sur la vie politique, économique et culturelle de la société québécoise. Homme de l'ombre, grand commis de l'État, il n'a jamais cherché les projecteurs, mais laissera des souvenirs forts et une marque indélébile à celles et ceux qui l'ont côtoyé professionnellement ou amicalement.

Intellectuel, collectionneur éclectique, auteur de l'ouvrage Vistemoirs, il fut un résident passionné du Vieux-Québec, un amoureux de la Gaspésie qu'il a fréquentée annuellement avec sa compagne de vie, feu Louise Melady, et où continuèrent de vivre ses outils anciens tant aux Jardins de Métis dirigés jusqu'à tout récemment par Alexander Reford qu'au Magasin général de l'Anse à Beaulieu de Rémi Cloutier.

Artiste de l'insolite et passionné d'art populaire, il a créé les Zanzibaronnets, ces oiseaux fous qu'il a faits découvrir à un public charmé.

La famille recevra les condoléances, en présence des cendres, à la Coopérative funéraire des Deux Rives

Centre funéraire du Plateau
693, avenue Nérée-Tremblay, Québec G1N 4R8

le dimanche 12 octobre 2025, de 13 h 30 à 15 h. Un Hommage de Vie lui sera rendu le même jour à 15 h. L'inhumation des cendres se fera ultérieurement au cimetière Ste-Marie-de-Beauce.

Dans le respect de ce qu'il chérissait, votre sympathie peut se traduire par un don aux Jardins de Métis, qui a adopté et met en valeur l'essentiel de sa collection d'outils.

Pour renseignements : Coopérative funéraire des Deux Rives
Téléphone : 418 688-2411 ou 1 888 688-2411
Télécopieur : 418 688-2414

Pour l'envoi de messages de sympathie : www.coopfuneraire2rives.com



LUCIE JOLICOEUR CÔTÉ
1932-2025

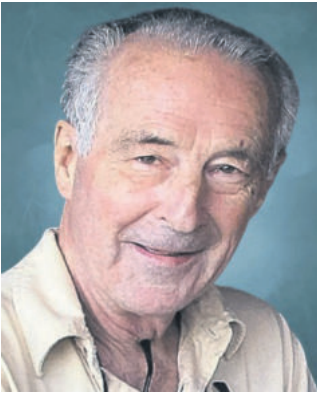
C'est avec une grande tristesse que nous annonçons le décès de Lucie Jolicoeur Côté, épouse de feu Roland Côté, décédé plus tôt cette année.

Mère de feu Marie-Luce (Bill Rivard), Marie-Hélène (Éric Pineau) et Geneviève (feu Claude Léger), elle laisse aussi dans le deuil ses petits-enfants Daphnée, Jeanne (Andrew Graham), Louis et Béatrice (Félix Leclerc), ses petites-filles Léana et Sofiane, ainsi que de nombreux parents et amis.

Femme de caractère et de passion, elle a mené de front une carrière en philanthropie et sa vie d'artiste. Après plusieurs années consacrées au dessin et à la peinture, elle s'est jointe à l'Atelier Circulaire à Montréal en 1991 pour se consacrer à la gravure. Artiste-graveure renommée, ses œuvres reflètent sa profonde sensibilité ainsi qu'une vision du monde originale et intemporelle. Sa vitalité et sa passion pour l'art étaient toujours aussi communicatives lors de sa dernière exposition solo en 2022. Elle demeurera une source d'inspiration auprès de tous ceux qui l'ont connue et aimée.

La famille accueillera parents et amis au Centre funéraire Côte-des-Neiges, 4525 chemin de la Côte-des-Neiges le 8 novembre 2025, de 14h à 16h30. Une cérémonie de la parole sera célébrée à la chapelle à 16h30.

En lieu de fleurs, des dons à la Fondation des maladies du cœur et de l'AVC du Canada seraient appréciés.



GEORGES PELLETIER
1933-2025

À l'Hôtel-Dieu de Lévis, le 26 septembre 2025, à l'âge de 92 ans, est décédé paisiblement et entouré des siens monsieur Georges Pelletier.

Il était l'époux de feu madame Laurence Demers, fils de feu madame Juliette Brunet et de feu monsieur Louis-de-Gonzague Pelletier. Natif de Huntingdon, il demeurerait à Saint-Nicolas.

Le service religieux sera célébré le samedi 11 octobre 2025 à 14 h en l'église Saint-Dominique, 175 Grande Allée O, Québec, QC G1R 2H1. La famille vous accueillera à partir de 13 h.

Il laisse dans le deuil ses deux filles dont il était si fier, Anik (Arold Blanchet) et Julie (Éric Côté), de même que ses petits-fils Frédéric (Dalia Mihai) et Nicolas (Émilie Nemeth). Il laisse également dans le deuil ses beaux-frères et belles-sœurs de la famille Demers : Lise (feu Gilles Béliveau), Micheline (feu Claude Drolet), Carol (Carole Beaulieu), sans oublier Douglas Gar ainsi que plusieurs neveux et nièces.

Il est allé rejoindre sa sœur Thérèse (feu Fernand Lemay), son grand ami André Audet et ses chers cousins et cousines de Ormstown.

Amoureux du fleuve Saint-Laurent, de la nature et des grands espaces, Georges a travaillé comme arpenteur-géomètre dans des régions hostiles du Québec. Sa plus grande fierté demeure toutefois son importante contribution au développement du Parc Forillon en Gaspésie. Saisissant toutes les occasions pour fêter, il laisse en héritage à tous ceux qui l'ont côtoyé son sens de l'humour qu'il aura gardé jusqu'à la toute fin, son sens de la fantaisie, et par-dessus tout, de la famille.



Pour renseignements : ATHOS
Téléphone : 418 529-3371 Télécopieur : 418 686-8813
Courriel : infoamaison@athos.ca



PAULE SAVARD
1940-2025

À l'Hôpital de l'Enfant-Jésus, le 18 septembre 2025, à l'âge de 85 ans, est décédée madame Paule Savard, comédienne et ancienne professeure de théâtre.

Conjointe de monsieur Marc Doré, fille de feu madame Germaine Collin et de feu monsieur Paul Savard, elle demeurerait à Québec.

Elle laisse dans le deuil, outre son conjoint Marc, ses enfants : Louis Bélanger (Marie-Hélène Saint-Germain) et Yves Bélanger; ses petits-enfants : Philippe Bélanger et Juliette Bélanger; ses frères et sœurs Denis Savard, feu Louise Benard (née Savard), feu Paul Savard, feu Rémi Savard, feu Marie Savard; ainsi que de nombreux parents, amis et anciens élèves.

Une commémoration de sa mémoire, suivie d'une période de condoléances, aura lieu le samedi 18 octobre 2025, à 12h45, au Diamant (966 rue St-Jean, Québec, G1R 1R5).

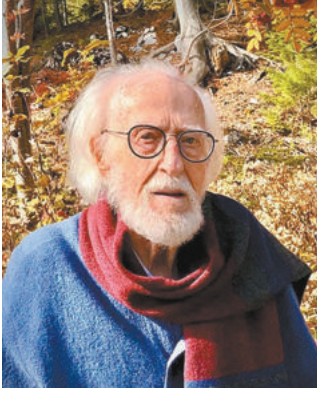
Merci de prévoir un temps de déplacement et de stationnement suffisant.

La famille tient à remercier madame Sara Cossette-Blais de la Société Alzheimer de Québec, de même que la Dre Maryse Turcotte et l'équipe des soins palliatifs de l'Hôpital de l'Enfant-Jésus.

Vos témoignages de sympathie peuvent se traduire par un don à la Société Alzheimer de Québec.



Pour renseignements : Coopérative funéraire des Deux Rives
Téléphone : 418 688-2411 ou 1 888 688-2411 Télécopieur : 418 688-2414
Pour l'envoi de messages de sympathie : www.coopfuneraire2rives.com



ALFRED DUBUC
1929-2025

Le 11 septembre dernier, monsieur Alfred Dubuc c'est éteint paisiblement, en présence de ses enfants, au CHSLD Alfred Desrochers, à Montréal, à l'âge de 96 ans.

Divorcé de feu Michelle Brault, il laisse dans le deuil ses enfants Christian, Sylvie (Paul Goyette), Élise et Ariane, ses petits-enfants Laure et Vincent Dubuc-Cusick, sa nièce Dominique Brault, autres nièces et neveux, et des ami-es.

Historien spécialisé en histoire économique Canada-Québec, retraité en 1996, il a débuté sa carrière de professeur à l'Université de Montréal avant de se joindre à l'Université du Québec à Montréal en 1969.

Né à Chicoutimi, Il fit ses études classiques au Collège Jean-de-Brébeuf suivi d'une licence en droit à l'Université de Montréal, en 1953. Il obtint une licence en sciences politiques et et sociales à Louvain et un doctorat à la 6e section de l'École pratiques des Hautes-Études à Paris.

Homme de principes il a défendu les travailleurs comme arbitre auprès du Tribunal du travail. Membre du Comité des 100, il participa activement à l'élaboration de Manifeste du Mouvement socialiste au Québec.

La famille tient à remercier chaleureusement tout le personnel du CHSLD Alfred Desrochers.

Vous pouvez offrir un don à la Fondation du journal Le Devoir, Alfred croyait en une presse libre et professionnelle et a lu le Devoir jusqu'à ses derniers jours.

Une rencontre à son hommage aura lieu : à Montréal, le vendredi 26 septembre, de 15h à 20h au Centre funéraire Côte-des-Neiges. 4525 chemin de la Côte-des-Neiges.

À Chicoutimi, le jeudi 9 octobre, au Musée de la Pulperie, de 13h à 16 :30h. puis au Cimetière Saint-François-Xavier, à 17h pour l'enterrement des cendres

Les zéros du samedi

LOUIS
HAMELIN



L'équipe de football de niveau secondaire dans laquelle joue mon fiston (catégorie « cadets », 13-14 ans) est dominante cette année. Invaincue en cinq matchs, elle a remporté les deux premiers par un score combiné de 109 à 7. La rencontre suivante lui a offert un peu plus d'opposition, elle tirait même de l'arrière au troisième quart, avant de renverser la vapeur. Pointage final : 42-22. Cette équipe peut compter sur une attaque équilibrée qui produit en moyenne 40,8 points par match et sur une défense de fer qui en accorde un maigre 8,4. À première vue, un tel différentiel pourrait sembler disproportionné, voire injuste. Mais il s'explique... Le football est un sport de contact où le poids et la taille des joueurs ont leur importance. Or, à cet âge, une seule année peut représenter pas mal de centimètres et de kilos de charpente en plus. Selon la succession et le renouvellement des cohortes scolaires, il peut arriver qu'une équipe de cadets soit constituée d'une majorité d'élèves de secondaire 3 et, l'année suivante, d'une majorité de joueurs issus des classes de deuxième année. La disparité des forces alignées sur le terrain est parfois visible à l'œil nu.

Fiston m'a raconté que les joueurs de l'équipe qu'ils ont écrasée 54-0 avaient été démoralisés d'emblée en les voyant débarquer sur le gazon artificiel. Ils ont paru se dégonfler devant ces gars plus grands et plus gros, c'était physique. Est-ce injuste pour autant ? Les deux années précédentes, alors qu'il évoluait dans la catégorie « benjamins », Fiston a connu la situation inverse : c'était nous, les petits de secondaire 1 qui se faisaient brasser par les gros secondaire 2 de Magog et d'ailleurs. Il sait comment se sentent les gars d'en face. Et son « *football dad* » de père se souvient très bien de comment il se sentait quand la brigade défensive de son demi de coin préféré se faisait enfoncer à répétition et rentrer cinq touchés entre les épaulettes. Oui, nous avons mangé notre pain noir. Et gagné le droit de gagner. Mais, proteste aussitôt l'avocat du diable, ou de l'ange, en moi : quand on mène 30-0 à la mi-temps, ne pourrait-on pas « lever le pied », comme le veut la règle non écrite bien connue du football professionnel, soit ne pas humilier l'adversaire... en lançant, par exemple, une bombe de 50 verges alors qu'on est déjà assis sur une avance en forme de moelleux coussin ? Faut-il vraiment qu'un match se rende à 55-7 ? À bien y penser, cette règle non écrite a déjà été allègrement piétinée par le tandem Brady-Belichick et leur dynastie des Patriots, sans oublier les Forty-Niners de Joe « Cool » Montana qui, au Superbowl de 1990, ont massacré les Broncos 55-10 en inscrivant 14 points au quatrième quart alors qu'ils menaient déjà par plus de quatre touchés... Et puis, lever le pied n'est peut-être pas si simple pour des jeunes gens à qui l'on apprend, entre autres choses, à donner tout ce qu'ils ont, le meilleur d'eux-mêmes à chaque présence sur le terrain. Samedi dernier, dans un coin de la Montérégie, au troisième quart, mon équipe favorite menait 30-0 contre les représentants d'une école secondaire de la région. C'est alors que les choses se sont gâtées... mais pas pour l'équipe de Fiston. Non. Pour le football scolaire et le sport en général.

L'équipe locale abandonne alors la partie, littéralement : le troisième quart n'est pas terminé qu'elle concède la victoire aux visiteurs.

Poursuivis par une meute de parents enragés, les arbitres se réfugient dans la cabine de l'annonceur. Les parents, à grands coups de poing, menacent maintenant de défoncer les murs de ce cagibi. C'est sans doute à ce moment que quelqu'un a appelé la police.

Quand, après avoir retraité en rangs serrés vers leur vestiaire, ses coéquipiers et lui en sont ressortis, voici ce que mon fils de 14 ans a vu : quatre policiers les attendaient pour les escorter vers leur autobus, pendant que des collègues à eux, plus loin, enfournaient dans leur auto-patrouille, menottes aux poignets, l'entraîneur d'une équipe de football composée d'adolescents, auteur de menaces d'une pédagogie plus que douteuse à l'endroit du quart-arrière victorieux.

Ce jour-là, je n'avais pas la voiture et n'ai pas pu assister au match. Les événements suivants m'ont été racontés : Parmi un bruyant groupe de parents de l'équipe locale frustrée, une femme qui embouche un porte-voix pour railler un joueur visiteur blessé et demeuré étendu au sol ; un membre de l'équipe menée au score qui adresse des gros mots en f à l'arbitre, et qui continue de lui gueuler dessus alors que le zèbre lance un, puis deux, puis trois mouchoirs, pour une pénalité cumulative de 45 verges ; et voici qu'un des entraîneurs s'en mêle, mais, loin de donner l'exemple à ses troupes, il pète un plomb et perd complètement les pédales ; ensuite, ça dégénère : cris, menaces, chaos... L'équipe locale abandonne alors la partie, littéralement : le troisième quart n'est pas terminé qu'elle concède la victoire aux visiteurs. Poursuivis par une meute de parents enragés, les arbitres se réfugient dans la cabine de l'annonceur. Les parents, à grands coups de poing, menacent maintenant de défoncer les murs de ce cagibi. C'est sans doute à ce moment que quelqu'un a appelé la police. Quand, après avoir retraité en rangs serrés vers leur vestiaire, ses coéquipiers et lui en sont ressortis, voici ce que mon fils de 14 ans a vu : quatre policiers les attendaient pour les escorter vers leur autobus, pendant que des collègues à eux, plus loin, enfournaient dans leur auto-patrouille, menottes aux poignets, l'entraîneur d'une équipe de football composée d'adolescents, auteur de menaces d'une pédagogie plus que douteuse à l'endroit du quart-arrière victorieux. Au même moment, sur le bien-nommé « Black course » de Bethpage, à Long Island, les golfeurs de l'équipe d'Europe qui disputaient la Coupe Ryder aux Américains enchaînaient coups de départ, d'approche et de putter sous une pluie d'insultes. « *Fuck you !* » chantonnait une « animatrice de foule » alors que s'élançait l'Irlandais Rory McIlroy, et que la femme de ce dernier recevait une cannette de bière sur la tête. La grande classe. « *You suck !* » vociférait la foule, un simple échantillon de ces débordements que *Le Journal de Montréal* a qualifiés de « dégoûtants, xénophobes, grossiers », « haineux, grivois, disgracieux et irrespectueux ». Moi qui croyais qu'un silence relatif était encore de mise autour des tertres, des allées et des verts de ce sport un peu zen sur les bords, on voit bien que je n'y connais rien et, surtout, que ça fait un moment que je n'ai pas mis les pieds aux États-Unis. À Long Island, on pourrait toujours être tenté d'attribuer le phénomène à la vulgarité décomplexée de l'esprit ultrapartisan d'un certain Golfeur suprême, mais sur le terrain de football d'une école secondaire de la Rive-Sud ? Il en va des cultures d'équipe comme des équipes elles-mêmes : certaines ne font pas le poids...

Romancier, écrivain indépendant et chroniqueur sportif atypique, l'auteur a publié une douzaine de livres.

plaisirs.

JOURNÉE MONDIALE DE L'ARCHITECTURE

Hambourg, entre architecture et nature

À lire en page C 1

SÉRIE VACANCES SOUS LE SOLEIL

La magie de Marrakech, au Maroc

À lire en page C 3

Une nouvelle ère d'innovation

Destination Canada stimule le tourisme local à l'aide de l'IA de Google



Le tourisme constitue un moteur important de l'économie canadienne. La nouvelle plateforme de Destination Canada, propulsée par l'IA de Google, offre des données opportunes qui aident les entreprises et les gouvernements à prendre des décisions plus judicieuses, à augmenter leurs revenus et à soutenir la croissance des communautés locales.

En savoir plus : g.co/innovationcanadienne



PERSPECTIVES

AGRICULTURE

Les paysans solidaires



Dans le Bas-Saint-Laurent, dans la région de Rimouski, un petit réseau informel d’agriculture écologique, anticapitaliste et régionaliste prend forme. Des liens étroits unissent ces paysans solidaires, qui oscillent entre une volonté de s’extraire du système et celle de le réinventer. Ces dernières semaines, nous sommes allés à leur rencontre.

ALEXIS RIOPEL
PÔLE ENVIRONNEMENT
À RIMOUSKI ET À SAINT-VALÉRIEN
LE DEVOIR

Le kiosque libre-service est fort discret, sur le bord de la route 132, dans le secteur Rivière-Hâtée de Rimouski, non loin du Bic. Deux réfrigérateurs, un congélateur, quelques présentoirs. Ce qu’on y retrouve, cependant, a de quoi faire saliver : filet mignon de porc, tomates des champs, œufs frais, pogos de tempeh, paniers de poires. Servez-vous, additionnez les prix à la calculette, et mettez l’argent dans un pot. Le système repose sur la confiance.

Ce kiosque établi en 2022 est l’un des foyers d’une nouvelle constellation de paysans et de transformateurs, dans cette région du Bas-Saint-Laurent, qui bricolent un modèle

agroalimentaire à mi-chemin entre la tradition et la modernité, plus écologique et plus résilient. Un réseau foncièrement dépendant de la solidarité qui unit ses membres et ses mangeurs.

« L’idée, c’est de créer un réseau d’entraide — plus exactement, un réseau axé sur une lutte commune pour créer des systèmes autonomes, extraits des voies du capitalisme », énonce Gabriel Leblanc, un néopaysan de 35 ans en coton ouaté noir et à la barbe touffue, qui cultive des légumes derrière le kiosque, à la ferme La Dérive, un organisme à but non lucratif qu’il a cofondé en 2017.

Une demi-douzaine de producteurs alimente le pavillon. D’autres paysans gravitent autour d’eux. Tout ce beau monde s’entraide durant les foins, durant les sucres, sur les chantiers. Des mentors, ferrés de mécanique ou de science animale, prodiguent des conseils. La plupart des exploitations — tenues par des jeunes qui ne viennent pas de familles d’agriculteurs — existaient à peine il y a cinq ans, ou pas du tout.

Le mouvement est subversif : il se distancie des producteurs biologiques qui vendent à fort prix. Dans ses rangs, rompre avec les pesticides n’est qu’une évidence. « Ce sont les autres qui devraient écrire qu’ils mettent du glyphosate ! » revendique Charles Wouters, de la ferme agroforestière Aux jaseurs des cèdres. Le localisme est par ailleurs primordial. Pour se tailler une place au kiosque libre-service, un produit doit être composé à 90 % d’ingrédients recueillis à moins de 50 kilomètres.

Tempeh et tamari

Au fond d’un rang de Saint-Valérien, à 10 kilomètres dans les terres, se trouve un autre point focal du petit réseau : La fermenterie du père Canuel. Le patriarche dont il est question — Pierre-Olivier Canuel, la mi-trentaine — est père de six enfants. Autour de sa maison, directement adjacente à son atelier de tempeh, de petits vélos d’enfant traînent partout. « Bienvenue en Canuëlie ! » lance Noémie Darisse, une habituée des lieux, qui y développe un tamari aux prunes, sorte de sauce soya bas-laurentienne. « Ici, tout le monde a un pied dans le projet des autres », dit-elle.

Dans l’atelier, une odeur de liliacées caramélisées assaille les narines. On y prépare de l’ail noir en chauffant à basse température les bulbes pendant des semaines. En résulte une pâte couleur charbon, fortement umami. Le produit prend la direction de Perle blanche, une petite entreprise des Basques. Dans une autre pièce, une machine écosse les légumineuses : les écales sont envoyées chez Eugénia, un producteur de compost de vers de terre, au Bic, qui essaie ces

jours-ci d’en nourrir ses lombrics...

Le produit phare de la fermenterie, c’est toutefois le tempeh, un aliment végétarien et protéiné inventé en Indonésie. Il s’agit d’une galette de légumineuses dans laquelle on laisse un champignon déployer ses filaments pendant 72 heures. Jusqu’à présent, en 2025, plus de trois tonnes sont sorties de l’atelier, se retrouvant à divers points de vente de la région, dont le kiosque libre-service, et même au menu d’une garderie, ainsi qu’à Québec et à Montréal.

Habituellement, le tempeh est cuisiné avec du soya, mais ici, on utilise des légumineuses qui poussent bien au Bas-Saint-Laurent : pois jaune, pois fourrager et lentille noire. « Du tempeh de haricots noirs, c’est bon en tabarnak, mais il n’y a pas de haricots noirs icitte, fait-que j’en fais pas ! » résume Pierre-Olivier, qui passe en coup de vent à la fermenterie, au milieu d’une journée consacrée à préparer son bois de chauffage.

Le réseau de paysans solidaires s’est mis en place « de façon organique », selon l’ex-musicien punk. « Moi, vu que je fais de la transfo, je me suis dit : qu’est-ce qui est cultivé autour, pis qu’est-ce que je peux faire avec ça ? C’est ça, le rôle du transformateur. » Il espère accroître sa production de tempeh ces prochains mois, mais ne voudrait pas se mettre à exporter des cornichons — un autre produit de la fermenterie — ailleurs au Québec. « C’est pas logique », assène ce localiste radical.

Quant à Noémie Darisse, elle trouve dans la paysannerie un antidote au rythme trop rapide de la vie moderne. Avant la pandémie, celle-ci travaillait dans le milieu culturel. Mais après un arrêt de travail, « c’était devenu assez clair que je n’étais plus en mesure de faire ça, que ça n’avait plus de sens pour moi », raconte-t-elle. La chômeuse trouve du boulot chez un producteur d’ail, puis se frotte à la fermenterie. Elle se sent tout de suite libérée.

VOIR PAGE B 3 : SOLIDAIRES

UN DOSSIER À LIRE EN PAGES B 2 ET B 3



OPINION

CHRONIQUE

MICHEL DAVID

L’émminence grise
B 3

CHRONIQUE

LÉA STRÉLISKI

Sois fort et tais-toi
B 5

CHRONIQUE

KONRAD YAKABUSKI

L’ultimatum de
Danielle Smith | B 13

CHRONIQUE

JEAN-FRANÇOIS LISÉE

Aggiornamento
environnemental | B 14

AGRICULTURE

L'écologisme à l'ancienne

Des cochons au cassis, des paysans solidaires tentent de s'extraire de l'agriculture industrielle

ALEXIS RIOPEL
PÔLE ENVIRONNEMENT
À SAINT-VALÉRIEN
LE DEVOIR

Charles-Antoine Guimond-Leblanc, 34 ans, a étudié en éthique, puis en comptabilité. Aujourd'hui, il élève des porcs. Ses 23 petits cochons broutent dans la ferme de ses amis, plus loin dans son rang, à Saint-Valérien, tout près de Rimouski. Il flatte Cendrillon, l'une des plus grosses truies. Celle-ci échappera probablement à la boucherie cet automne, devenant plutôt une génitrice.

À la ferme du Vieux Verrat, les cochons ont accès à une petite parcelle de pâturage. Chaque semaine, la clôture se déplace. Les porcs dévorent les grains et ne se gênent pas pour retourner le sol, à la recherche des racines. « Mes cochons font deux *jobs* : ils labourent le sol et ils mettent de la crotte au champ », explique l'éleveur, un

cynique qui trouve un relatif apaisement dans l'anarchisme et la paysannerie.

Pour Charles-Antoine — qui se décrit comme « un esti de gros porc qui aime bien manger » —, tuer un animal n'est pas un geste anodin. Il n'avale donc que la viande des bêtes qu'il élève. Et il tient à ce que ses animaux mènent une vie bonne et utile, d'où l'idée de les faire labourer le champ abandonné pour le remettre en culture, ce qui épargne un peu de diesel au tracteur.

Charles-Antoine appartient à un petit ensemble de paysans des alentours de Rimouski, bien accoté à gauche, dont la forme n'est pas fixe, mais qui relève plutôt de la nébuleuse, dans le sens lumineux du terme. La force du réseau, explique-t-il, c'est la complémentarité de ses membres. « On a plein de compétence dans plein d'affaires. On s'entraide tout le temps. Et on a les mêmes valeurs. C'est vraiment *cool*. »

Les cochons du Vieux Verrat habitent gratuitement à la ferme agrofores-

tière Aux jaseurs des cèdres. Tout le monde y trouve son compte. Dans le champ où labouraient les porcs en 2023, de l'orge et des pois sont désormais pétants de santé. « C'est vraiment gagnant pour nous ! » s'exclame Marie-Hélène Lagueux-Tremblay, copropriétaire de la ferme d'accueil.

À la recherche d'une agriculture saine et écologique, les paysans solidaires renouent avec des pratiques d'une grande simplicité, souvent proches de la paysannerie traditionnelle. Pour eux, c'est la seule manière de répondre aux crises environnementales qui s'aggravent. « La planète brûle », lâche Charles-Antoine.

Des punks « un peu fâchés »

Fin septembre. Depuis la maison des Jaseurs des cèdres — Marie-Hélène Lagueux-Tremblay, Charles Wouters et leurs quatre enfants, âgés de 3 à 10 ans —, perchée sur une colline, la vue est splendide, mélange de couleurs brûlantes et de chlorophylle.

Charles Wouters tire de toutes ses forces sur le manche d'un pressoir à pommes. Un tel effort pour du jus de pomme ? Pour du cidre, plutôt ! « Les gars, leurs plus gros chantiers, c'est toujours pour faire de l'alcool », dit en riant Marie-Hélène, sonoureuse, qui cultive des champignons et des fruits, en plus de faire du grain pour nourrir ses canards, ses poules et ses oies.

Le couple est arrivé ici en 2016, un bébé dans les bras. Il a bâti un petit chalet sans eau courante ni raccordement au réseau électrique, où la famille a vécu pendant six ans. « Les gens trouvaient ça effrayant... » dit Marie-Hélène, qui y voyait plutôt une existence en cohérence avec ses valeurs. Avec le bois bûché sur la terre, Charles a ensuite construit une maison et une grange.

La femme de 34 ans, enfoncée dans un chandail tricoté, nous emmène dans la cédrière où elle soigne le shiitaké. Là, sous le couvert humide de la forêt, des centaines de billots d'érable rouge



Mettre en pratique le biorégionalisme

Dans les alentours de Rimouski, des producteurs élaborent un système alimentaire en phase avec le territoire

ALEXIS RIOPEL
PÔLE ENVIRONNEMENT
À RIMOUSKI ET À SAINT-VALÉRIEN
LE DEVOIR

Mélodie Anderson et ses collègues maraîchers n'ont pas chômé l'été dernier. Ils ont dû non seulement cultiver les légumes de La Dérive vendus au kiosque libre-service et au marché public de Rimouski, mais aussi remplir une mission spéciale : nourrir les 175 invités du campus populaire Terre et liberté, un événement de trois jours sur la décroissance qui a eu lieu en juillet dans la ferme et qui a rassemblé des participants venus de partout au Québec.

Deux mois plus tard, la maraîchère de 26 ans fait visiter les lieux. Les discussions et les repas se déroulaient en plein air, à deux pas des champs, ou bien sous un grand abri surnommé le « cerceuil du capitalisme ». Tourbillonnant aux pieds de Mélodie, le chien Varech veut qu'on lui lance le ballon. Ce matin, trois fermiers sont à l'œuvre : ils transplantent les dernières pousses de la saison. Du chou à l'okra, en passant par les laitues et les poivrons, une ribambelle de légumes émerge du sol.

Décroître, et puis quoi ensuite ? Les gens de La Dérive ont une réponse : élaborer une économie en phase avec



le territoire local et ses spécificités. Un concept nommé « biorégionalisme ». « On croit à une forme d'organisation décentralisée, où il y aurait une espèce de fédération des régions qui arrivent finalement à changer les choses, ensemble », explique Mélodie, originaire des Laurentides, qui s'est accroché les pieds à Rimouski, séduite par l'aventure paysanne de ce coin du Bas-Saint-Laurent.

Dans une biorégion, on recherche une certaine autonomie alimentaire, mais pas question de faire pousser des bananes en serre. Il s'agit plutôt de comprendre ce que le territoire peut offrir de meilleur, et d'en profiter. Le petit réseau solidaire de Rimouski s'efforce de mettre ce principe en application de manière très concrète. En outre, il adhère à l'idée d'organiser la production agroalimentaire pour tendre vers l'autonomie avec moins d'efforts.

La nébuleuse de paysans développe une « planification agroécologique régionale », souligne Gabriel Leblanc, cofondateur de La Dérive. Selon cette vision, l'apport de chaque agriculteur doit être complémentaire à ce qu'offrent les autres. Rien ne sert que tout le monde fasse de la carotte. Penser l'agroécologie ainsi, c'est « une lutte contre l'individualisme », croit le jeune homme, qui a joué un rôle de premier plan dans l'organisation du campus Terre et liberté.

Noémi Bureau-Civil, une partisane de la décroissance qui est dans le conseil d'administration de La Dérive, figure aussi parmi les instigateurs de l'événement. À titre de chercheuse indépendante, elle étudie le potentiel biorégional du Bic et de Saint-Valérien, où elle habite. Ce qu'elle voit avec La Dérive, le Père Canuel, les Jaseurs des cèdres et les autres petits producteurs du coin, c'est le début d'un véritable modèle alternatif, où prévaut une « forte solidarité ». « Ils font du troc, ça les rend beaucoup plus robustes », dit celle qui estime que ce petit réseau a vraiment quelque chose d'unique au Québec.

Nourrir tout le monde

Démarrer un projet agricole atypique se heurte souvent à un sacré défi, celui de l'accès à la terre. À cet égard, La Dérive a eu de la chance. La ferme, où travaillaient cette saison une quinzaine de personnes

(dont des bénévoles), est établie à Sageterre, une « fiducie d'utilité sociale agroécologique » fondée par le philosophe et écrivain Jean Bédard et sa conjointe, Marie-Hélène Langlais, qui voulaient rendre la terre accessible à petit prix à ceux qui la cultivent dans le respect de l'environnement.

La Dérive exploite une quinzaine d'hectares, dont un hectare pour le maraîchage. Plus près de la route 132, moutons et chèvres broutent paisiblement : leur rôle consiste surtout à faire du fumier, pour remplacer les engrais de synthèse venus d'outre-mer. Dans la grange, Mélodie assemblait un peu plus tôt ce matin des paniers de légumes pour le Répit du passant, un organisme rimouskois qui héberge et nourrit des personnes démunies.

La Dérive se démène pour trouver des subventions et des dons financiers pour contribuer à des missions communautaires. D'autres fermes, comme celle du Vieux Verrat, embarquent parfois dans le bateau. « Il faut organiser des productions territoriales pour nourrir les gens d'une manière non



et de bouleau blanc sont disposés. On les inocule de mycélium, on les laisse reposer deux ans, puis on en récolte les fruits. La ferme produit 100 kilogrammes de champignons frais par année.

Notre guide saute dans sa voiturette électrique, puis descend la côte jusqu’au verger, où environ 700 arbres et arbustes ont été plantés entre 2018 et 2022 : pommiers, poiriers, pruniers, cerisiers, noisetiers, cassis, sureaux et groseilles. Non loin de là, un caveau à patates en pierres des champs est en construction. Le but : conserver les aliments plus longtemps, sans électricité.

Ces aliments, les Jaseurs des cèdres les vendent pour la plupart au kiosque libre-service de Rivière-Hâtée, à Rimouski, lieu de ralliement d’une petite communauté. Marie-Hélène est une amie de longue date de Pierre-Olivier, de La fermenterie du père Canuel, qu’elle avait rencontré au cégep de Sainte-Foy. Originaire de Québec, et son conjoint de Belgique, elle retrouve dans le réseau solidaire une camaraderie essentielle. « Nous sommes des punks un peu fâchés qui partagent les mêmes frustrations », explique-t-elle, pourtant radieuse.

Prendre part au réseau d’entraide, « ça me garde de bonne humeur », ajoute Charles Wouters, 41 ans. « Je ne suis pas un grand optimiste en ce qui concerne l’avenir de la société. Sans le réseau, je serais écoanxieux, j’aurais de la misère à trouver ma



place. Beaucoup d’agriculteurs se suicident parce qu’ils se sentent seuls. Et là, je ne me sens pas seul. »

Si l’agriculture écologique de petite échelle peut fonctionner, c’est beaucoup grâce à la solidarité, rappelle Marie-Hélène. Le « travail invisible » de la famille, des voisins, des amis, des camarades paysans est essentiel. « À notre première inoculation des shiitakés, on n’a jamais eu autant d’aide », se rappelle-t-elle.

Cette vie, le couple l’a choisie de plein gré, même si elle n’est pas facile.

Ils travaillent chacun à temps partiel à l’extérieur de la ferme. « On va toujours rester pauvres », anticipe Charles. Son combat, c’est que les petits agriculteurs obtiennent plus d’aide de l’État. « Nourrir une région, on peut le faire. Mais on perd des combattants. Il faut plus de soutien. » Un programme assurant une retraite aux paysans serait bienvenu, estime le couple.

Rêver à une autre échelle

Le « vieux verrat », Charles-Antoine Guimond-Leblanc, a aussi choisi ce métier par conviction. Pour en vivre, il lui faudrait une soixantaine de cochons. D’ici là, le barbu travaille aussi comme attaché administratif à l’université. Mais à la fin de l’été, l’éleveur a reçu un bon coup de main : plus de 50 000 \$ issus d’une campagne de sociofinancement, ce qui lui servira notamment à creuser un puits pour abreuver ses cochons plus facilement.

Charles-Antoine ne croit plus à la « grande révolution ». Ses rêves se concentrent maintenant sur une réalité à plus petite échelle, comme acheter un moulin à farine avec ses amis agriculteurs. Il possède une érablière de 1500 entailles, qu’il espère agrandir un jour. Sa terre et son entreprise, il entend les donner à la collectivité, à long terme. « Je veux sacrifier ma vie à payer cette hypothèque-là, puis la céder pour créer un organisme à but non lucratif », promet-il.

L’émminence grise

MICHEL DAVID



Dans la mémoire collective, le nom de Martin Coiteux demeure étroitement associé aux politiques d’austérité du gouvernement Couillard. Personne ne le soupçonne de s’être réconcilié avec le « modèle québécois », dont il était l’un des plus sévères critiques, bien avant de se lancer en politique.

Même le réseau des centres de la petite enfance (CPE) ne trouvait pas grâce à ses yeux. Il niait catégoriquement qu’il ait favorisé une plus grande participation des femmes au marché du travail. Une théorie qu’il comparait au miracle de la multiplication des pains.

À l’entendre, les « néo-jovialistes » qui s’entêtaient à défendre le modèle hérité de la Révolution tranquille menaient le Québec tout droit à une catastrophe semblable à celle qu’avait vécue la Grèce, quand elle s’était retrouvée en défaut de paiement de sa dette. Il doit certainement applaudir le « traitement choc » que le premier ministre Legault veut administrer à l’État.

Si les compressions budgétaires qu’il a ordonnées durant son passage au Conseil du trésor en ont traumatisé plusieurs, au point qu’un journal syndical interne l’avait présenté comme « l’homme qui veut détruire le Québec », il faut reconnaître que M. Coiteux s’est ensuite signalé par son excellent travail, que ce soit à la Sécurité publique ou aux Affaires municipales, s’imposant comme l’homme fort du gouvernement libéral.

Dès son entrée dans la course à la chefferie du Parti libéral du Québec (PLQ), Pablo Rodriguez lui a confié la direction d’un groupe de travail chargé d’élaborer son programme économique. Plus généralement, M. Coiteux pourrait certainement l’aider à structurer sa pensée, qui semble un peu floue sur à peu près tous les sujets. Qui sait, M. Rodriguez a peut-être trouvé celui qui sera son ministre des Finances, si lui-même devient premier ministre ?

● ● ● ● ●

Sa nomination à la présidence de la commission politique du PLQ qui, comme son nom l’indique, a le mandat de définir les orientations politiques du parti, en fera une sorte d’émminence grise, dont l’influence ira assurément en grandissant.

Même si André Pratte assure avoir quitté son poste pour des raisons indépendantes de la politique, il était à prévoir que l’arrivée de M. Rodriguez entraînerait son départ de la commission politique. Il a été perçu pendant un moment comme un sauveur, mais son étoile avait déjà commencé à pâlir.

La plus importante recommandation faite par le comité de relance que M. Pratte avait coprésidé avec la députée de Bourassa-Sauvé, Madwa-Nika Cadet, était la rédaction d’une constitution québécoise, qui lui tenait visiblement à cœur, mais aucun des aspirants à la chefferie ne voulait en entendre parler.

Bon nombre de libéraux, particulièrement au sein de la communauté anglophone, ont toujours éprouvé la plus grande méfiance face à un tel projet, perçu comme un facteur de division au sein de la société québécoise et dont le parfum leur semble désagréablement souverainiste. À leurs yeux, une seule constitution suffit et c’est celle du Canada.

M. Coiteux est sans doute de cet avis. Il n’était pas seulement un pourfendeur de l’État-providence, mais aussi un fervent défenseur de l’unité canadienne. Avant son entrée en politique, il agissait comme directeur de recherche de L’idée fédérale, un *think tank* fédéraliste dont le conseil d’administration était présidé par... André Pratte.

● ● ● ● ●

M. Coiteux serait tout désigné pour développer l’argumentaire du camp du Non, que dirigerait vraisemblablement M. Rodriguez s’il devait y avoir un troisième référendum. Au début de l’année prochaine, le PQ doit rendre public son « livre bleu » sur les tenants et aboutissants de l’indépendance. M. Coiteux ne demanderait sans doute pas mieux que de lui donner la réplique.

On pourra aussi compter sur lui pour prémunir le PLQ contre toute tentation de flirt avec la laïcité dans l’espoir de se rapprocher de l’électorat francophone. Dans une entrevue accordée à *L’Actualité* en août 2015, il avait confié que le désir de revoir le modèle québécois n’avait pas été la première motivation de son entrée en politique.

Il avait plutôt été « piqué au vif » par la Charte des valeurs présentée par le gouvernement Marois. « Cette crispation autour de l’identité québécoise m’a profondément dérangé », expliquait-il. On peut facilement imaginer à quel point il doit être crispé par la surenchère à laquelle le PQ et la CAQ se livrent ces temps-ci.

La question est de savoir si toutes les qualités qu’on peut lui trouver pèsent plus lourd dans la balance que le risque de s’associer à un homme dont le passage en politique a laissé d’aussi mauvais souvenirs à une grande partie de la population.

Même celle qui, en l’absence de M. Rodriguez, agit présentement comme cheffe parlementaire du PLQ à l’Assemblée nationale, Marwah Rizqy, aurait souhaité que son parti présente des excuses pour ces années de souffrance. Elle semble heureusement avoir compris qu’il vaut mieux ne pas remuer le passé.

Au début de l’année prochaine, le PQ doit rendre public son « livre bleu » sur les tenants et aboutissants de l’indépendance. M. Coiteux ne demanderait sans doute pas mieux que de lui donner la réplique.

classiste, c’est-à-dire sans exclure les personnes qui sont pauvres ni celles qui sont riches », dit Gabriel. « On veut juste que tout le monde soit nourri », souligne le titulaire d’une maîtrise en sciences de l’environnement, qui travaille durant la saison hivernale pour un organisme de gestion de données scientifiques.

Pizza hyperlocale

Quelques jours plus tard, dans une érablière de Saint-Valérien, deux groupes de musique — Laveuse Sécheuse et MOPE — achèvent leurs tests de son. La scène est logée dans la cabane à bouilloire, qui n’a que trois murs. Charles-Antoine Guimond-Leblanc, éleveur de porcs et faiseur de sirop, s’apprête à recevoir une centaine d’invités pour un *party* assez spécial, où on servira de la pizza aux ingrédients ultralocaux. « Ça fait deux semaines qu’on travaille comme des fous pour préparer ça ! » lance-t-il, courant d’un côté à l’autre.

Peu à peu, amis de proche ou de loin déboulent dans la forêt bas-lauréntienne. Maraîchers, éleveurs, transformateurs : tout l’escadron solidaire de Rimouski, du Bic et de Saint-Valérien répond présent. Le producteur de tempeh Pierre-Olivier Canuel (un ami d’enfance de Charles-Antoine) et ses six enfants arrivent dans un tourbillon. Le maraîcher Gabriel Leblanc, qui est d’ailleurs le cousin de l’hôte, se pointe le nez et ouvre une bière.

Ce sont les délices de ces producteurs qu’on mangera ce soir dans l’érablière, comme les shiitakés des Jaseurs des cèdres, ou encore les tomates de La Dérive. Une sorte de festin du village des Gaulois, mais avec du porc effiloché plutôt que du sanglier. Une célébration d’une biorégion dont le potentiel est encore à peine exploité. « Il y a vraiment quelque chose de spécial qui se passe dans la région ici... » remarque la sericultrice Noémie Darisse, tout près du feu.

1
Marie-Hélène
Lagueux-
Tremblay cueille
un shiitaké

2 et 3
Quelques-uns
des cochons
de la ferme
du Vieux Verrat

4
Marie-Hélène
Lagueux-
Tremblay, pom-
me à main

5 et en B 1
Charles Wouters
fait son cidre.

6 et 7
Animaux et lé-
gumes de la fer-
me La Dérive

En B 1
Gabriel Leblanc
et Mélodie
Anderson, deux
maraîchers de la
ferme La Dérive.

PHOTOS CHRISTIAN
LAMONTAGNE
LE DEVOIR
ET ALEXIS RIOPEL
LE DEVOIR

Une offre alléchante

SOLIDAIRES

SUITE DE LA PAGE B 1

En parallèle, Noémie démarre son propre projet agricole, en 2023. Elle squatte chez Alain, un pilote d’avion qui possède une serre inutilisée au Bic, et qui se plaît à la lui prêter en échange de légumes. La sericultrice y cultive des plants de légumes, qu’elle vend au printemps aux agriculteurs et aux jardiniers amateurs. « Ce marché est fou ! s’exclame-t-elle. Et il n’y a pas beaucoup d’options pour des légumes adaptés au Bas-Saint-Laurent. C’est ça, mon offre. » Elle fait aussi pousser des piments pour concocter une sauce piquante avec le père Canuel.

Une confiance bidirectionnelle

Retour à Rivière-Hâtée. À deux pas du kiosque libre-service, un nouveau pavillon est en construction. Celui-ci est financé grâce à un dividende correspondant à 5 % des ventes. Les

utilisateurs espèrent que ce nouveau point de vente — un petit bâtiment qui peut se targuer d’avoir des murs — permettra d’allonger la saison, qui se limite jusqu’à présent de juin à octobre. Les entrepreneurs anticapitalistes veulent aussi augmenter leurs ventes. Le nouveau kiosque sera inauguré très bientôt, le 11 octobre.

Le modèle libre-service, fondé sur l’honnêteté, sera reconduit. L’an dernier, quelqu’un avait volé 300 \$ dans la caisse, raconte Gabriel Leblanc. Pas la fin du monde, mais de quoi remettre en question la recette. La Dérive a rapporté le vol sur Facebook. « On a invité les gens qui avaient besoin d’argent à nous écrire pour qu’on leur donne des légumes, ou bien à aller voler dans les grandes chaînes... » affirme Gabriel dans un esprit séditeux.

Et surprise : les dons ont afflué. Bien vite, tout l’argent perdu était retrouvé. « T’sais, dit-il, ça démontre que le lien de confiance est des deux bords : on fait confiance aux gens, et ils ont confiance en nous. »



III ALIMENTATION

Des fraises fraîches toute l'année... au Nunavut

Une communauté inuite a entrepris de cultiver fruits et légumes en serre pour contrer le prix élevé des aliments frais

NORIMITSU ONISHI
À GJOA HAVEN, AU NUNAVUT
THE NEW YORK TIMES

Comme beaucoup d'autres habitants de Gjoa Haven, un hameau de l'Arctique canadien isolé sur une grande île plate balayée par les vents, Betty Kogvik ne s'était jamais intéressée aux plantes.

Pendant ses longs hivers, Gjoa Haven est plongé des semaines durant dans l'obscurité totale. Les arbustes reprennent vie lorsque la glace et la neige fondent, mais restent au ras du sol de la toundra pendant les courts étés. Les arbres les plus proches, de petites et maigres épinettes, se trouvent à des centaines de kilomètres au sud.

Aujourd'hui, cependant, Betty Kogvik cultive des fraises, des carottes, des brocolis, des poivrons, des micro-pousses, des tomates et une myriade d'autres fruits et légumes, tout au long de l'année.

« Avant, je ne connaissais rien aux plantes, explique-t-elle. Maintenant, j'ai le pouce vert. »

M^{me} Kogvik travaille dans une serre à la fine pointe qui produit des fruits et légumes frais cultivés localement pour la première fois dans l'histoire de la région. À l'intérieur de conteneurs isolés sans vue sur l'extérieur, des plantes poussent sous des lampes artificielles, protégées par un chauf-

fage constant pendant une grande partie de l'année.

Les chercheurs espèrent que cette serre finira par remplacer les denrées périssables acheminées à grands frais depuis les villes du Sud, et permettra aux Inuits d'avoir une alimentation plus saine.

Les Inuits nomades ont longtemps survécu en tirant leurs nutriments de la viande et du poisson crus pour compenser l'absence de fruits, de légumes et de soleil. Au fil des siècles, le manque de vitamines aurait causé la mort de nombreux explorateurs européens de l'Arctique, notamment les membres de l'expédition Franklin, qui ont péri près de Gjoa Haven dans leur quête infructueuse du légendaire passage du Nord-Ouest.

Aujourd'hui, de nombreux Inuits de Gjoa Haven et d'autres régions du vaste Arctique canadien sont pris entre l'alimentation traditionnelle et l'alimentation occidentale. Contraints par le gouvernement canadien de s'installer dans des hameaux tels que Gjoa Haven dans les années 1960, les Inuits mènent aujourd'hui une vie essentiellement sédentaire et dépendent des supermarchés locaux, et souffrent d'une obésité croissante et des niveaux d'insécurité alimentaire parmi les plus élevés du Canada. À Gjoa Haven, une communauté d'environ 1500 personnes, le coût et la qualité des produits frais dans les deux

Cette fraise est vraiment impressionnante. [Les fraises qui poussent ici] sont un peu plus sucrées et savoureuses que celles vendues en magasin, qui ont un goût de vieux.

BETTY KOGVIK



Cet article a été traduit par la rédaction du Devoir, à l'aide d'un outil d'intelligence artificielle, après avoir d'abord été publié en anglais dans le New York Times.

supermarchés locaux ont longtemps été une source de mécontentement.

Il y a plusieurs années, les aînés du hameau ont donc fait part aux chercheurs de l'Arctic Research Foundation, une organisation privée canadienne, de leur intérêt pour une serre. La fondation, qui avait retrouvé l'un des navires coulés de Franklin en 2016 grâce à l'aide des habitants de Gjoa Haven, cherchait un moyen de poursuivre sa collaboration avec la communauté.

En 2019, des conteneurs maritimes ont été placés à un endroit choisi par les aînés, sur une colline à la périphérie du village. Des éoliennes, des panneaux solaires et un générateur diesel de secours alimentent en électricité les conteneurs qui ont été transformés en serre et baptisés « Naurvik », ou « le lieu de culture » en langue inuite.

Apprivoiser les plantes

Pour de nombreux Inuits qui n'avaient aucune expérience des plantes, travailler dans la serre était au début très stressant. Betty Kogvik dit avoir paniqué lorsque les chercheurs de la fondation ont quitté Gjoa Haven après avoir mis en place l'installation en 2019. « Je leur ai dit : “Dans les prochains jours, vous allez m'entendre crier et hurler parce que toutes les plantes vont mourir.” Mais deux semaines plus tard, je les ai récoltées. »

Aujourd'hui, M^{me} Kogvik forme de nouveaux employés comme Kyle Aglukkaq, 35 ans. Celui-ci se souvient qu'enfant, il était fasciné par un épisode sur la vie des plantes dans la série télévisée *Le bus magique*. Mais comme il n'y avait pas de plantes autour de lui, il dit qu'il ne savait pas comment s'en occuper, pensant qu'elles étaient toutes extrêmement fragiles.

« Mais en réalité, il n'est pas nécessaire d'être très délicat avec elles. On peut même les malmener ! » plaisante-t-il.

En ce samedi après-midi, les deux employés s'occupaient d'une variété de légumes et de fruits poussant dans la terre ou dans l'eau sur des étagères à l'intérieur des deux conteneurs.



2



3



6



7

« Cette fraise est vraiment impressionnante », dit Betty Kogvik en manipulant un fruit rouge vif de taille moyenne suspendu à une tige. « Elles sont un peu plus sucrées et savoureuses que celles vendues en magasin, qui ont un goût de vieux. »

Plus tard dans l'après-midi, elle a emballé divers légumes verts dans des sacs à sandwich et les a apportés au centre communautaire du hameau. Les produits de la serre sont aussi régulièrement donnés aux personnes âgées du hameau et aux membres de son équipe de recherche et de sauvetage.

Pour l'instant, la serre ne produit que de petites quantités et sert également de centre de recherche, financé en partie par l'Agence spatiale canadienne. Jusqu'à présent, la construction et l'exploitation de la serre ont coûté environ 5 millions de dollars depuis 2019, dit Tom Henheffer, directeur général de l'Arctic Research Foundation.

Mais la serre devrait passer à une production à grande échelle au cours des trois prochaines années, poursuit-il. La fondation estime que la serre, associée à une installation de transformation et d'exportation d'autres produits locaux, comme l'omble chevalier, peut devenir économiquement viable à Gjoa Haven et dans d'autres communautés inuites.

La fondation espère également pouvoir bénéficier d'un programme fédéral qui accorde des subventions aux détaillants qui expédient des denrées périssables saines depuis le sud du Canada.

« Au lieu de donner de l'argent aux épiciers du Sud, vous le verseriez aux personnes de la communauté qui cultivent des aliments », explique M. Henheffer.

Des légumes à prix d'or

À l'épicerie Co-op, l'un des deux supermarchés de Gjoa Haven, Hailey Okpik, 28 ans, fait ses courses avec sa fille de 6 mois sur son dos. Elle remplit environ six sacs de courses avec divers produits, notamment du lait, des fruits, des légumes et des plats préparés, soit l'équivalent d'une semaine pour

sa famille de six personnes. La facture s'élève à 914 dollars.

« Les prix sont les mêmes dans les deux supermarchés », dit M^{me} Okpik, ajoutant toutefois qu'elle préfère la coopérative, qui appartient à la communauté.

Si la plupart des marchandises arrivent à Gjoa Haven par bateau une fois par an, les produits frais et autres denrées périssables sont acheminés par avion depuis le nord du Manitoba une fois par semaine.

En hiver, lorsque les températures descendent jusqu'à -40 °C, les produits frais peuvent se détériorer en quelques minutes pendant le court trajet entre l'aéroport et le supermarché, explique Moussa Ndiaye, un immigrant sénégalais qui travaille comme gérant de la coopérative depuis trois ans. « En hiver, les bananes gèlent très rapidement, et parfois, les pastèques arrivent complètement gelées, explique-t-il. Nous devons les jeter immédiatement. »

Le coût du transport et la petite taille des commerces de détail dans les communautés arctiques font grimper les prix à la caisse, explique Duane Wilson, vice-président de Arctic Co-ops, un groupe qui chapeaute les coopératives locales de l'Arctique, basé à Winnipeg. Les détracteurs des supermarchés affirment qu'ils pratiquent des prix excessifs.

Quelle que soit la cause de ces prix élevés, le résultat est que près de 60 % des habitants du Nunavut n'ont pas les moyens d'acheter suffisamment de nourriture en quantité et en qualité suffisantes. Le Nunavut affiche le taux d'insécurité alimentaire le plus élevé du Canada, soit plus du double de la moyenne des dix provinces, selon le gouvernement canadien.

« Tout peut pousser ici »

Gjoa Haven, comme beaucoup d'autres communautés autochtones, a abandonné son mode de vie nomade traditionnel il y a seulement quelques générations.

Tony Akoak, 67 ans, qui représente le hameau à l'Assemblée législative du Nunavut, a déclaré avoir grandi en

mangeant les animaux et les poissons que son père chassait et pêchait. Mais il n'a jamais appris à chasser ou à pêcher, des compétences qui ont progressivement disparu chez les jeunes Inuits.

« Ils vont simplement au magasin et achètent de la malbouffe », a déclaré M. Akoak.

Néanmoins, M. Akoak était optimiste quant au fait que, avec l'aide du gouvernement canadien, la serre pourrait finalement s'agrandir et fournir des produits frais à de nombreux habitants du hameau. Conscient de l'évolution de la vie à Gjoa Haven au cours de sa propre existence, M. Akoak s'est dit étonné que des fruits et légumes puissent désormais être cultivés toute l'année.

« Tout peut pousser ici, dit-il, si on s'en occupe correctement. »

1 Une partie du paysage de la toundra entourant Gjoa Haven, un hameau inuit de l'Arctique canadien

2 Des enfants visitent la serre de Gjoa Haven, au Nunavut.

3 Des plantes sont cultivées sous des lampes artificielles à l'intérieur de conteneurs isolés, sans vue sur l'extérieur.

4 Betty Kogvik cultive des fraises, des carottes, des brocolis, des poivrons, des micropousses, des tomates et une myriade d'autres fruits et légumes, tout au long de l'année.

5 Betty Kogvik au travail dans la serre

6 Des panneaux solaires fournissent l'énergie nécessaire à la serre.

7 Hailey Okpik magasine chez Co-op avec sa fille de 6 mois.

PHOTOS RENAUD PHILIPPE THE NEW YORK TIMES

Sois fort et tais-toi

LÉA STRÉLISKI



Je crois qu'on assiste à deux masculinités qui s'affrontent. Et comme on est pogné avec le patriarcat, on est bien obligé d'être témoin de cette bataille et d'attendre que ça passe en tentant d'éviter les claques. Il y a une forme de masculinité, ça lui tente pas de se battre. Et l'autre ressent le besoin d'asseoir tous les jours de sa vie sa dominance. Parce que, dans le fond, elle a peur.

Il y a la masculinité qui sait désormais quoi faire avec ses peurs, sa vulnérabilité et sa tristesse. Et l'autre qui n'a qu'un seul gros bouton pour gérer tout ça : la force. J'ai rien inventé, mon sujet de philo au bac (le plus gros examen qui conclut tes années de primaire, de secondaire et de cégep dans le système d'éducation français) était : « Est-ce qu'un pouvoir qui use de violence est un pouvoir fort ? ». J'avais quatre heures pour répondre. Ça fait 30 ans que j'y pense et que je réponds dans ma tête.

Jane Goodall nous a quittés au moment où ce monde manque urgemment de ce qu'elle représentait et, pour vrai, je me sens seule. Il y a des jours où j'observe les niveaux de toxicité dans l'air, dans les mers et en ligne et j'ai du mal à me débarrasser de celle qui crée des tempêtes dans ma tête. Nos leaders sont si déprimants, corrompus, et le miroir de ce que notre espèce a de plus primaire, de ce que l'on a de plus beau, semble se dire : « À quoi bon ? » À quoi bon faire son jardin s'il se fait asphalté ? À quoi bon aider les plus faibles si la loi de la jungle reprend toujours son dû ? À quoi bon construire si détruire est si facile ? La brute écrase la sensibilité, même dans notre langue l'Assemblée insiste pour que le masculin l'emporte. Alors, à quoi bon ?

J'évolue dans un milieu essentiellement masculin et je l'ai vu, depuis les 10-12 années que j'y suis, changer en mieux. Se transformer à une vitesse assez fulgurante qui est la force de notre province. Je suis chaque fois étonnée des petites révolutions qui savent germer au Québec. Nous avançons socialement plus vite que la moyenne.

Mais Jane Goodall ne nous aurait pas laissés perdre espoir. Elle qui croyait en ce gros cerveau humain qui a réussi à nous envoyer sur la Lune, et en la résilience de la nature. Ne pas tomber dans l'apathie n'est pas simple. Chaque matin est un combat où chacun se demande un peu ce qu'il peut faire, à son échelle, pour ne pas sombrer dans ce qu'il porte de plus moche. Pour ne pas bêtement réagir, mais plutôt construire. Pour mettre les quelques heures éveillées qui nous sont allouées chaque jour dans quelque chose d'un peu mieux que la veille.

J'évolue dans un milieu essentiellement masculin et je l'ai vu, depuis les 10-12 années que j'y suis, changer en mieux. Se transformer à une vitesse assez fulgurante qui est la force de notre province. Je suis chaque fois étonnée des petites révolutions qui savent germer au Québec. Nous avançons socialement plus vite que la moyenne. Une fois que l'omerta est levée, le progrès s'installe à un pas impressionnant. On fout la religion dehors à coups de Révolution tranquille, le mouvement #MoiAussi met le feu aux poudres et en lumière les salauds, puis les nouvelles cultures s'installent. Mais encore la loi du silence doit-elle se briser.

C'est bien pour ça qu'il ne faut pas se taire. J'ai vu Obama cette semaine dire que l'arc de l'univers moral tend toujours vers la justice. Mais il n'y tend pas par réflexe. Il faut l'y amener. Ce sont nos efforts et notre volonté qui le font basculer dans ce sens. Tout comme la démocratie ne survit pas seule, elle est le fruit d'un désir qui doit être collectif. Quand j'observe le milieu de l'humour, aussi macho soit-il, je suis pleine d'espoir et je me sens moins seule. Parce que je suis une femme épaulée par des hommes.

Les hommes sains sont mes animaux préférés. Je les côtoie tous les jours, les barbus gentils. Je les croise, les papas forts et sensibles. Je la vois et la fréquente, cette nouvelle virilité saine, et n'allez pas penser qu'elle est fragile parce qu'elle sait moucher des petits nez et pleurer devant le *Roi lion* en pensant à son père. N'allez pas penser que les hommes qui ont des émotions se tricotent des châles entre eux et s'échangent des tampons. Je les vois crier devant la télé à cause d'un arbitre poche et enseigner à leur fils que « oui, un gars, ça pleure ». Ils tombent dans les bras de leur ami de six pieds qui vient de perdre sa mère et je les vois aussi pigner les nerfs contre le collègue qui est juste tellement lourd avec la serveuse. J'évolue maintenant dans un milieu macho, où je sais que j'ai des alliés.

Dans le combat des masculinités, il y a ceux qui font semblant d'être forts et d'adhérer à ce vieux mensonge primate qui enferme les hommes : sois fort et tais-toi. Mais y en a un paquet que ça n'intéresse plus comme ligne de conduite. Ceux qui ne savent pas ou n'ont pas le courage de débarquer du modèle sont ceux qui font le plus de bruit et de théâtre ces temps-ci, adulés par des femmes que la soumission rassure. Ils ont besoin de convoquer des généraux bardés de médailles pour leur dire de ne pas oublier de faire leurs muscles. Ils font la chasse aux wokes, aux trans et aux homosexuels. Dans le fond, ils veulent se battre et dominer tous ceux qui ont compris comment se libérer de ce vieux carcan qui les étouffe.

Jane Goodall comprenait tout des primates. Je vous l'avais dit, on avait bien besoin d'elle.

Léa Stréliski est humoriste, autrice, mère de l'année autoproclamée.

ÉLECTIONS MUNICIPALES

LE LOGEMENT AU CŒUR DE LA COURSE

Dans les 100 premiers jours

Signe de son importance dans la course à la mairie de Montréal, la question du logement était au centre du débat entre Luc Rabouin et Soraya Martinez Ferrada organisé par la Chambre de commerce du Montréal métropolitain jeudi. Mais ce dossier a aussi retenti tout au long de la semaine. À la tête d'Ensemble Montréal, M^{me} Martinez Ferrada a détaillé sa stratégie de financement pour « répondre à la crise du logement ». Celle-ci prend la forme de mesures qui mélangent partenariat avec des organismes et promoteurs privés et des incitatifs afin de réduire les coûts et d'accélérer le processus. « Nous ne pouvons plus attendre », a affirmé l'aspirante mairesse, en promettant de rencontrer les acteurs du milieu « dans les 100 premiers jours » d'une administration portant son nom. Du côté de Projet Montréal, M. Rabouin a annoncé vendredi son intention, s'il est élu, de « protéger les maisons de chambres partout à Montréal, en interdisant leur conversion et en rachetant les bâtiments pour les mettre à l'abri de la spéculation ».

TRANSFORMER L'AVENUE DU PARC ?

Ce n'est pas normal qu'une rue qui a l'air d'une piste de course traverse nos quartiers

LUC RABOUIIN



Plus sécuritaire, plus mobile et, dans les mots de Projet Montréal, plus « moderne » : Luc Rabouin s'est engagé à « faire passer l'avenue du Parc au XXI^e siècle » en réaménageant l'importante artère de la métropole. L'avenue, qui traverse notamment Milton-Parc, Parc-Extension et le Mile-End, « ne répond plus aux besoins d'une ville moderne », a souligné Projet Montréal. M. Rabouin assure qu'il respectera la réalité de chaque secteur tout en améliorant la sécurité et la place du transport collectif sur toute la ligne. Son principal parti rival dans la course à Montréal, Ensemble Montréal, a qualifié d'« aveu d'échec par l'administration de Projet Montréal » cette promesse de réaménagement. « Ça fait six ans que Luc Rabouin est à la tête du Plateau [en tant que maire d'arrondissement] et il n'a jamais sécurisé ce secteur », a critiqué Jean Beaudoin, candidat du parti d'opposition à la mairie du Plateau-Mont-Royal.

Commerces et centre-ville

Afin de « préserver la vitalité » des quartiers de Montréal, Transition Montréal propose de « freiner la gentrification en retirant du marché spéculatif un maximum de locaux commerciaux ». « Dans chaque quartier, il y a des histoires de réussite uniques et inspirantes. Mais chaque fois qu'un commerce ferme, c'est comme si on perdait un morceau de l'âme de Montréal », a souligné le chef du parti, Craig Sauvé. Projet Montréal promet pour sa part une transformation de la rue Sainte-Catherine Ouest pour rendre cette artère commerciale « animée à longueur d'année ». Un agrandissement du Palais des congrès, le budget des brigades de propreté qui se verrait doublé et la création d'une zone d'innovation en créativité numérique figurent parmi les promesses d'une potentielle administration Rabouin afin de redorer l'image du centre-ville, le « cœur économique et culturel » de la métropole. Selon Luc Rabouin, sa plateforme pour le secteur « s'aligne » avec les demandes du centre-ville.

VERS UN CONSEIL DES AIN S   MONTRÉAL ?

17 %

Une administration d'Ensemble Montréal serait accompagnée à l'hôtel de ville par la création d'un « Conseil des aînés », a annoncé la cheffe du parti, Soraya Martinez Ferrada. « Ce conseil consultatif aura pour rôle de veiller à ce que nos aînés soient justement représentés dans l'élaboration des politiques municipales », précise sa formation politique, en notant qu'il « aurait des pouvoirs de recommandation auprès de la Ville ». Quelque 17 % de la population montréalaise a 65 ans ou plus, rappelle Ensemble Montréal. « Il est absolument fondamental de donner la parole à nos aînés. Ce sont eux qui ont bâti cette ville et ils méritent d'être écoutés, non seulement quant aux enjeux qui les concernent, mais également sur la ville qu'ils veulent laisser aux prochaines générations », a déclaré M^{me} Martinez Ferrada en critiquant « l'administration Plante-Rabouin », qui, selon elle, « n'a jamais écouté nos aînés comme il se doit ».

Par Léo Mercier-Ross et Sébastien Tanguay



Une pancarte électorale de Jean-François Meilleur, candidat de Repensons Lévis FRANCIS VACHON LE DEVOIR

Lévis contre l'apathie électorale

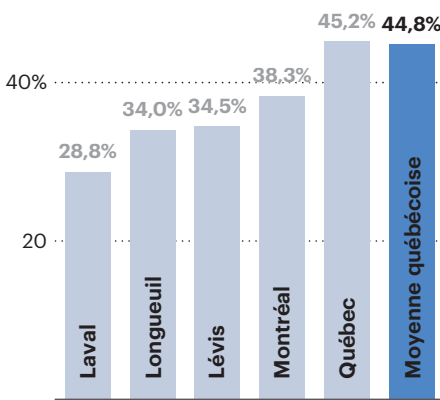
Son visage n'apparaît sur aucune pancarte et pourtant, c'est l'ennemi à vaincre dans chaque ville du Québec le 2 novembre prochain. L'indifférence électorale a rallié la majorité de l'électorat québécois au scrutin municipal de 2021, où à peine 44 % de la population en âge de voter a exercé son droit démocratique. Partout, villes et partis cherchent à inverser cette tendance « préoccupante » aux yeux d'élections Québec. Zoom sur Lévis.

SÉBASTIEN TANGUAY   QUÉBEC LE DEVOIR

Si vous demandez à Serge Bonin, le chef de Repensons Lévis, de désigner son principal adversaire aux élections, il n'identifiera pas Steven Blaney, l'ancien ministre conservateur en quête de la mairie, ni Isabelle Demers, la dauphine du maire sortant Gilles Lehouillier. Son plus grand rival ne figure pas sur les bulletins de vote, il décourage plutôt la population de venir les cocher, dit-il. « La faible participation électorale, c'est un enjeu majeur », croit le conseiller sortant de Saint-Étienne. « Et nous mettons les bouchées doubles pour renverser la vapeur. » Au chapitre de l'enthousiasme électoral, Lévis part de loin. En 2017, 10 conseillers sur 15 ont remporté leur siège par acclamation, sans même devoir batailler pour l'obtenir. Quatre ans plus tard, à peine 34,5 % de la population de la ville se rendait aux urnes. C'était quatre points de pourcentage de moins que la moyenne québécoise, elle-même en baisse de six points par rapport à 2017. « Chez les 18 à 25 ans, c'était même 9 % », d ploire encore Serge Bonin.

Pendant la campagne électorale actuelle, Repensons Lévis veut donc défier l'apathie et intéresser les gens — surtout les plus jeunes — aux affaires de leur ville. Une ville et des partis mobilisés Dès le début de l'été, bien en dehors de la période de remboursement des dépenses électorales, le parti a fourni du matériel à son équipe pour commencer le porte-à-porte, le tout dans l'espoir de susciter, plusieurs mois   l'avance, de l'intérêt pour la campagne en cours. « Nous partons parfois de très, très loin », explique le responsable des communications de Repensons Lévis, Alex Bernier. « Plusieurs personnes croient que l'élection arrive seulement dans un an. Elles savent qu'une élection provinciale arrive, mais elles ne sont pas nécessairement informées qu'il y a un vote à venir dans leur ville. » Le parti diffuse aussi toutes ses annonces en ligne et incite le public à les partager. « Nous voulons multiplier

Aux élections municipales, l'indifférence l'emporte largement Taux de participation aux élections municipales de 2021



les occasions de parler aux gens, dont les jeunes. Il faut que la conversation politique soit la plus présente possible à l'esprit de la population. » La pandémie et la présence d'un maire à l'air indétrônable depuis 2013 ont certainement contribué au manque d'appétit politique de la population l visienne en 2021. Cette fois, par contre, le royaume est à prendre : Gilles Lehouillier quitte la mairie et, pour la première fois en 20 ans, trois partis s'affrontent pour conquérir l'Hôtel de Ville. « On sent un vent de changement à Lévis, et je m'attends à un taux de participation plus élevé », constate Steven Blaney, capitaine du parti Prospérité Lévis. « Dans les prochaines semaines, nous multiplierons les rencontres sur le terrain, chaque jour, pour rappeler l'importance du vote », assure quant à elle Isabelle Demers, la cheffe de Lévis Force 10. La Ville ne reste pas les bras croisés non plus. Un sondage réalisé en décembre 2024 auprès d'un peu plus de 1000 personnes, qui a indiqué qu'un surprenant 86 % de la population avait l'intention d'exercer son droit de vote aux élections municipales, oriente l'action du bureau de la présidente d'élection. « Deux raisons principales ressortaient chez ceux et celles qui songeaient   boudier les urnes : la difficulté de se transporter et le manque de connaissances sur le processus électoral », explique la responsable des communications du bureau, Ariane Asselin. Le transport collectif sera donc gratuit le 2 novembre prochain pour encourager les gens à se rendre aux urnes, une première à Lévis. La Ville mène aussi une campagne publicitaire pour démystifier les rouages des élections municipales. Lévis déploiera également des bulletins de vote avec photos dans le cadre d'un projet pilote mené par élections

Québec, poursuit M^{me} Asselin, « dans le but de rendre le choix plus clair et plus facile pour la population ».

Un vote haut comme trois pommes

Dans certains bureaux de vote, les enfants auront aussi droit à de petites boîtes de scrutin pour apprendre comment voter. « Un jeune qui exerce son droit de vote la première fois qu'il a l'occasion de le faire va avoir tendance à maintenir cette habitude-là dans le temps », explique Julie St-Arnaud Drolet, porte-parole d'élections Québec. « C'est pourquoi nous voulons les prendre avant même qu'ils aient l'âge de voter. »

La faible participation électorale de 2021 s'avérait une « déception » aux yeux du Directeur général des élections du Québec. Les coups de sonde menés à la suite du scrutin évoquaient quatre raisons principales pour comprendre la baisse de participation. « Les gens ont la perception que leur vote ne changerait rien », énumère Julie St-Arnaud Drolet. « Ils citent aussi le manque de temps, le manque d'intérêt pour la politique municipale et le manque de connaissance sur les enjeux municipaux. »

Pourtant, un faible taux de participation ne constitue pas une fatalité : la récente partielle québécoise dans Arthabaska-L' rable, où 60 % de l'électorat a voté, l'a prouvé. « Parfois, les enjeux électoraux font en sorte que même quand les conditions ne sont vraiment pas favorables, les gens vont sortir pour exercer leur droit de vote », conclut la porte-parole d'élections Québec. « Et plus les gens vont voter, plus les élus vont s'intéresser, finalement, à leurs opinions, à leurs besoins, à leurs intérêts et vont être en mesure de les comprendre et de les considérer dans leurs décisions politiques. »

L'intelligence artificielle s'invite à Québec

Leadership Québec, le parti de l'ancien ministre Sam Hamad, a utilisé l'intelligence artificielle pour créer une ritournelle partisane et pour écrire certaines publications sur les réseaux sociaux. Un adversaire soupçonne maintenant la formation d'avoir mis l'IA à contribution pour pondre sa plateforme électorale. C'est Claude Villeneuve, chef de Québec d'abord, qui a soulevé ce doute, mercredi, quand il a vu plusieurs éléments de sa propre plateforme se retrouver dans les engagements de son rival. « C'est presque au mot près dans certains cas », a-t-il constaté. « Sa plateforme parle de "centres stratégiques", a constaté Claude Villeneuve. Cette formulation, ce n'est pas un cerveau humain qui a réfléchi à  a. Personne n'appelle ça comme  a, à'a l'air d'avoir été écrit par une machine. » Leadership Québec nie l'allégation avec véhémence et accuse Claude Villeneuve de colporter « n'importe quoi depuis le début de la campagne ». « C'est du niaiserie, réplique le parti. La réponse est catégorique : NON. »



Ci-haut, des nuages de fumée s’élevaient à la suite d’une frappe israélienne dans la ville de Gaza, le 2 octobre. Dans le texte, Heba Bashir installant une prothèse. Sur l’autre photo, ses deux filles.
OMAR AL-QATTAA AGENCE FRANCE-PRESSE, HEBA BASHIR ET K.NATEEL DE HUMANITÉ ET INCLUSION

Depuis deux ans, la bande de Gaza est ravagée par la riposte israélienne à l’attentat du Hamas. Au cœur de cette guerre se trouvent des civils dont la vie a été entièrement bouleversée. Plongée dans le quotidien d’Heba Bashir.



« Je m’appelle Heba Bashir »

J’ai 34 ans. Je suis mariée et mère de deux filles : Sham, 8 ans, et Alia, 2 ans et demi. Je vis dans l’est de la ville de Deir el-Balah, dans la zone centrale de la bande de Gaza. C’est une zone dangereuse, située très près de la frontière et des forces israéliennes.



.....

Il y a trois mois, on nous a demandé d’évacuer une nouvelle fois notre quartier, mais cette fois, j’ai refusé. Je ne peux plus supporter un nouveau déplacement. Quand nous sommes déplacés, nous devons tout apporter. Et il n’y a plus de moyen de transport ici. Je ne suis pas capable de faire ça une nouvelle fois, avec deux enfants. Alors, j’ai pris la décision courageuse de rester à la maison. À tout moment, nous pouvons être tués par des tirs d’artillerie, des frappes aériennes aléatoires ou un drone. Mais je préfère être tuée chez moi plutôt qu’être déplacée de nouveau.

.....

Depuis le début de la guerre, j’ai déjà été déplacée deux fois. La première fois que j’ai été déplacée, quand je suis revenue chez moi, j’ai retrouvé ma maison partiellement détruite. J’ai une vidéo qui montre très clairement comment était ma maison avant et comment elle est maintenant. C’est là que nous continuons d’habiter.

.....

Chaque jour, je me lève vers 7 heures. Et je me dis que je ne veux pas aller travailler parce que je n’ai pas l’énergie pour affronter ce qui se trouve à l’extérieur. Mais je me convaincs en me disant : « Heba, tu n’as pas d’autre option. Si tu perds ton travail, tu ne pourras plus nourrir tes filles. » C’est aussi simple que ça. Je ne pourrai

plus acheter les produits essentiels, d’autant plus que les prix sont rendus très élevés au marché. Chaque jour, je lutte pour aller travailler.

.....

En mon absence, mes filles restent avec leur père, confinées dans une seule pièce, du côté ouest de notre maison. Nous avons choisi ce côté parce que les frappes tombent parfois à l’est. Cette pièce est devenue à la fois leur terrain de jeu et leur abri. Les filles essaient de jouer, mais leurs jeux sont constamment interrompus par les échos des explosions.

.....

Je travaille depuis neuf ans dans le domaine des prothèses et des orthèses. Je soutiens les personnes en situation de handicap, pour améliorer leur qualité de vie. Avant octobre 2023, je me rendais chaque jour dans la ville de Gaza [à une vingtaine de kilomètres de Deir el-Balah] pour travailler. Mais au début de la guerre, j’ai dû interrompre mes activités pendant dix mois en raison de l’opération militaire israélienne. La zone centrale a été séparée de la ville de Gaza, donc je ne pouvais plus me rendre à mon travail. Mon mari, qui était comptable pour une firme privée, a lui aussi perdu son emploi. Nous n’avons plus de revenu.

.....

En octobre 2024, j’ai trouvé un poste de spécialiste des prothèses et des orthèses chez Humanité et Inclusion. Tous les matins, je dois marcher environ un kilomètre pour rejoindre le véhicule de l’organisation humanitaire. Là où j’habite, c’est une zone rouge, considérée comme très dangereuse, et donc le véhicule ne peut pas venir jusque chez moi. Je dois donc traverser la route seule pour rejoindre le point de rassemblement. Pendant ce trajet d’une dizaine de minutes, il y a des drones ou des avions qui volent au-dessus de ma tête. Parfois, ils ciblent des gens. Chaque matin, j’imagine que ça pourrait être moi, la cible.

Le trajet en voiture qui nous mène à l’atelier d’Humanité et Inclusion dure environ une demi-heure. Le chemin est très encombré : beaucoup de personnes déplacées, provenant du nord de Gaza, ont installé leurs tentes sur la route parce qu’elles n’ont aucune autre place. Dans le sud, les villes de Rafah et de Khan Younés ont été complètement détruites. Donc, il y a énormément de gens ici, dans la zone centrale, notamment autour de Deir el-Balah.

.....

Les amputés à Gaza souffrent tous énormément. Certains sont les seuls survivants de leur famille.



.....

Beaucoup ont besoin de prothèses particulières, que nous ne pouvons pas leur fournir. D’autres se sont adaptés avec ce que nous avons. En mai dernier, en raison d’un ordre d’évacuation, nous avons été contraints de quitter le centre de réadaptation d’Humanité et Inclusion de Khan Younés. Nos services ont été relocalisés dans la zone centrale. Plusieurs tentes ont été installées dans la localité de Zawaida [à l’est de Deir el-Balah]. Depuis le 1er juillet, c’est là que nous recevons les amputés.

.....

À l’arrivée des patients, nous pratiquons un examen clinique pour déterminer s’ils peuvent recevoir une prothèse temporaire. Si c’est le cas, nous entamons le processus de fabrication de la prothèse avec la prise d’empreinte. Nous commençons aussi à renforcer les muscles et à préparer le moignon. Si la prothèse s’adapte bien, nous poursuivons la rééducation en apprenant au patient, par exemple, à maîtriser son genou artificiel. Les patients sont également suivis par une psychologue.

.....

Beaucoup de mes patients portent en eux des histoires bouleversantes. L’une de mes bénéficiaires était une fillette de 10 ans, Malak, qui avait fui avec sa famille la zone de Jabaliya [dans le nord de Gaza] pour trouver refuge dans une école, qui a été bombardée. Toute sa famille a été tuée : son père, sa mère et ses trois frères. À l’hôpital, Malak a été opérée pour se faire retirer des éclats d’obus de l’abdomen et amputer la jambe droite. Elle est venue au centre d’Humanité et Inclusion avec son oncle — avec qui elle vit maintenant — pour avoir une prothèse. J’étais très heureuse de l’aider. J’ai même des photos d’elle marchant avec sa prothèse.

.....

Après le travail, je rentre chez moi vers 16 h. Puisqu’il fait très chaud en ce moment, j’arrive à la maison vraiment épuisée. Mes filles m’attendent avec impatience. Elles ont faim et elles veulent que je prépare le repas immédiatement. Mais il n’y a ni carburant ni gaz depuis un an et demi. Nous devons donc ramasser du bois — ou même du tissu — pour faire un feu et cuire la nourriture dessus. Ça prend parfois une heure et demie pour que le repas soit prêt.

.....

Au marché, les prix des aliments sont exorbitants. Il n’y a plus de viande ni d’œufs. Nous mangeons des falafels, des nouilles, des légumineuses, du riz et parfois du fromage.

Aujourd’hui, j’ai vu des fruits au marché. J’ai acheté une pomme et je l’ai divisée en deux. Une moitié pour Sham, l’autre pour Alia. Mon mari et moi, nous avons préféré la laisser à nos filles. L’eau que nous buvons n’est pas propre, pas du tout. Des personnes souffrent de douleurs aux reins à cause de sa forte teneur en sel. L’eau est transportée par les vendeurs de citerne en citerne. Ce passage répété d’un réservoir à l’autre affecte sa qualité et sa propreté.

.....

Toutes les fins de semaine, je vais avec mes filles chez ma mère, âgée de 72 ans, qui a eu un accident vasculaire cérébral en avril 2024. Elle est alitée et presque complètement paralysée. Elle a besoin de quelqu’un la nuit pour l’aider à se retourner. Avec mes frères, nous avons convenu de dormir chez elle tous les soirs. Nous avons de la difficulté à trouver tout le nécessaire à son bien-être, ce qui porte atteinte à sa dignité. Dans les deux derniers mois, il n’y avait pratiquement plus de couches au marché. Aujourd’hui, j’en ai vu. Le vendeur demandait 100 \$US pour un paquet de 15 couches. Ça dépasse ma capacité financière. Je peux uniquement acheter trois couches à la fois.



Je vis un stress énorme. Je songe sans cesse à quitter Gaza pour le bien-être de ma mère et pour protéger mes filles, qui sont encore très jeunes. Je suis préoccupée surtout pour Sham, 8 ans, qui a perdu des années scolaires cruciales. Elle commençait son primaire lorsque la guerre a éclaté. Quand je rentre à la maison le soir, j’essaie de lui donner des leçons. Mais elle ne sait ni lire ni écrire correctement. Je suis très inquiète pour son avenir et son éducation.

.....

Je prends la parole aujourd’hui pour faire entendre ma voix, pour faire entendre ma souffrance. La situation à Gaza est très difficile. Au-delà des mots et de ce qui peut être décrit. J’espère pouvoir trouver une issue, n’importe quelle issue pour échapper à cet enfer.



Les propos de Heba Bashir ont été recueillis par Magdaline Boutros. Ils ont été édités à des fins de concision et de compréhension.

L'ENGAGEMENT SOCIAL, C'EST AUSSI UN SPORT D'ÉQUIPE.



ENSEMBLE, FAISONS DE L'ITINÉRANCE UN PARCOURS RARE, COURT ET SANS RETOUR.

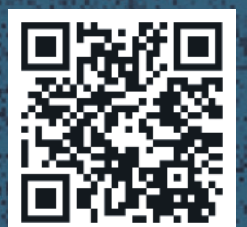
Le Défi corporatif Bateau Dragon réunit chaque année des entreprises engagées qui paient, donnent et s'impliquent pour soutenir les personnes en situation d'itinérance. Ensemble, elles assurent la pérennité des services de la Maison du Père et font avancer toute une communauté. Merci à WSP au Canada, grand gagnant de l'édition 2025, ainsi qu'à toutes les entreprises impliquées !



FONDATION
MAISON DU PÈRE

DONNEZ.

514 845-0168, poste 316
maisondupere.org



Parc
Jean-Drapeau



Desjardins



Loto
Québec

CIM+

metro

Conjuguer profits et responsabilité sociale, un défi pour les entreprises

Avec les barrières tarifaires et la pénurie de main-d’œuvre, les PME ont-elles les moyens d’implanter des programmes RSE ?

CATHERINE COUTURIER
COLLABORATION SPÉCIALE

Décrite en 1953 par l’économiste américain Howard R. Bowen, la responsabilité sociale des entreprises (RSE) n’a véritablement pris son envol que depuis le début du XXI^e siècle, encouragée par la mise en place de lois et de régulations un peu partout dans le monde.

Si les visées des programmes de RSE étaient à l’origine souvent d’abord environnementales (réduction des répercussions environnementales de l’entreprise), on observe un élargissement du spectre : enjeux sociaux, bien-être des salariés, équité, diversité et inclusion (EDI). Soixante ans plus tard, qu’est-ce qui empêche les petites et moyennes entreprises (PME) de s’y mettre ?

Le b.a.-ba de la RSE

« Il n’y a pas *un* programme de RSE. Toutes sortes de choses peuvent être mises en place de façon plus ou moins structurée, selon le secteur d’activité et la volonté », résume Ivan Tchotourian, professeur en droit des affaires à l’Université Laval. Certains organismes soutiennent des causes qui leur tiennent à cœur, ou créent des fondations. La régulation oblige également les entreprises à répondre à des contraintes environnementales ou sociales.

« Il y a une troisième façon de le voir, et c’est ce qu’on appelle la responsabilité sociale de type stratégique, où l’on essaie de bâtir des situations mutuellement bénéfiques », explique Luciano Barin Cruz, professeur au Département de management de HEC Montréal. L’implantation de programmes de RSE permet alors de faire des gains du point de vue environnemental ou social, tout en étant avantageuse économiquement. « Un exemple classique serait la mise en place d’un programme d’efficacité énergétique, qui réduit aussi les coûts de l’énergie », suggère-t-il. « Certains vont encore plus loin et changent le modèle d’affaires pour placer l’intérêt des parties prenantes devant celui des actionnaires », ajoute M. Tchotourian.



L’absence de connaissance, de législation claire et de volonté sont des barrières qui retiennent les PME d’implanter des programmes RSE, selon un rapport de l’Institut du Québec, du Credo et du Pôle IDEOS de HEC Montréal. ISTOCK

La fiscalité, entre frein et incitatif

Les défis pour implanter et maintenir ces programmes demeurent malgré tout. « Quand on défavorise la fiscalité des petites entreprises, on leur met des bâtons dans les roues pour faire des choix par rapport à leur avenir, à des investissements dans de nouvelles technologies, à l’augmentation des salaires des employés », affirme François Vincent, vice-président, Québec, de la Fédération canadienne de l’entreprise indépendante, qui dénonce dans son dernier rapport la piètre figure de la province sur le plan de la charge fiscale. « Si on veut aider les PME à contribuer à l’augmentation du salaire des Québécoises et des Québécois, à être résilients, et même à avoir une marge de manœuvre

pour des politiques RSE, ce n’est pas avec la fiscalité la plus lourde et avec la paperasserie la plus compliquée qu’on va le faire », avance-t-il.

« Mais il ne faut pas perdre de vue que 60 % des PME québécoises ne paient pas d’impôts. Certaines sont à perte, d’autres profitent de crédits remboursables », nuance Michaël Robert-Angers, chercheur à la Chaire en fiscalité et en finances publiques de l’Université de Sherbrooke. « La vraie difficulté, c’est de dégager des profits, notamment dans le contexte de guerre tarifaire », rappelle le titulaire de la Chaire, Luc Godbout, professeur au Département de fiscalité de l’Université de Sherbrooke.

Au-delà d’une baisse d’impôt, certains instruments fiscaux pourraient donner un coup de

pouce aux PME pour implanter des mesures de RSE. « Certaines structures fiscales pourraient inciter à prendre des actions sociales, environnementales, pour accélérer la transition vers la responsabilité sociale ou des pratiques durables », croit M. Barin Cruz. Des abattements fiscaux pourraient par exemple inciter les entrepreneurs à choisir une mesure qui réduit les gaz à effet de serre (plus chère à mettre en place) plutôt que simplement les compenser.

« Il existe déjà plusieurs outils fiscaux en place qui permettent de favoriser ça, et qui incitent à orienter les choix », remarque M. Robert-Angers. Dans son inventaire des mesures écofiscales au Québec 2024, la Chaire concluait par ailleurs que ces nombreuses mesures écofiscales disponibles restaient « relativement peu utilisées ».

Volonté et vision

La charge fiscale n’est toutefois pas la seule barrière à l’implantation et au maintien de programmes de RSE — ni la plus grande, selon Ivan Tchotourian : « L’élément fiscal apparaît peut-être, mais c’est en bas de la liste. » Le rapport *La responsabilité sociale des entreprises au Québec*, publié en 2021 par l’Institut du Québec, Credo et le Pôle IDEOS de HEC Montréal, évoque l’absence de connaissance et d’information sur le sujet, les normes ou législations absentes ou contradictoires, ou le manque de volonté.

« Certaines entreprises doutent de la création de valeur — est-ce que ça va être rentable ? Pourtant, il a été démontré qu’un programme de RSE, ça rapporte. »

Les entrepreneurs nommaient par ailleurs le manque de ressources comme principal frein. « Les coûts d’implémentation de technologies (pour réduire les émissions de CO₂, par exemple) sont très élevés, ce qui peut retarder le processus », observe Luciano Barin Cruz. À ce titre, le soutien sous forme de subventions serait une bonne piste. « J’ai l’impression que les entreprises attendent un soutien direct et pas nécessairement des programmes fiscaux », estime M. Tchotourian.

Si les petites et moyennes entreprises ont moins de marge de manœuvre que les grandes pour faire ces investissements, elles peinent aussi à avoir une vision à long terme en la matière. « Certaines entreprises doutent de la création de valeur — est-ce que ça va être rentable ? note Ivan Tchotourian. Pourtant, il a été démontré qu’un programme de RSE, ça rapporte. Mais les bénéfices ne sont pas visibles à court terme. »

Dans un monde où les jeunes salariés sont de plus en plus exigeants, les programmes de RSE pourraient se révéler un atout pour le recrutement. « Ça va devenir inévitable. Pour attirer les jeunes, ça prend un message différent », conclut-il.

Faire le pas pour rendre les loisirs inclusifs

Des obstacles empêchent des personnes en situation de handicap d’accéder à certaines activités dans l’espace public

OPHÉLIE DÉNOMMÉE-MARCHAND
COLLABORATION SPÉCIALE

Plus d’un Québécois sur cinq vit avec un handicap, selon les statistiques de l’Office des personnes handicapées du Québec. Parmi ces gens, 85 % participent à des activités physiques, et près de 70 % ont participé à une activité de plein air dans les 12 derniers mois, selon l’Association québécoise pour le loisir des personnes handicapées (AQLPH). Ce chiffre tombe à 44 % pour les activités culturelles.

Afin de rendre bien visibles les obstacles auxquels ces personnes se heurtent dans l’accessibilité aux loisirs, l’AQLPH a réalisé un docu-reportage mettant en lumière des initiatives concrètes que prennent des organismes sportifs ou culturels afin de rendre leur espace et leur offre accessibles. Le documentaire suit de bout en bout la comédienne et ambassadrice Charlie Rousseau, elle-même en situation de handicap, que l’on voit s’adonner à plusieurs loisirs dans des entreprises québécoises (gym, musée, théâtre) en compagnie d’autres personnes ayant une incapacité.

Plusieurs embûches

Geneviève Bergeron, directrice de l’AQLPH, explique que l’intention derrière le film est de permettre aux organisations de faire un pas de plus pour rendre leurs espaces accessibles à tout le monde, en montrant que de petits gestes peu coûteux peuvent grandement améliorer les choses. « Les personnes handicapées se heurtent à beaucoup d’obstacles, et ça ne s’arrête pas à la mobilité. L’accès à la communication est un frein pour 48 % [d’entre elles], [notamment en

ce qui concerne] l’accessibilité visuelle : la clarté, le contraste, les polices de caractères, les sites Web trop complexes ou mal conçus », relate M^{me} Bergeron, qui cite les données de Statistique Canada. « De plus en plus, l’inclusion est plus naturelle et plus grande qu’avant. Toutefois, même si on fait beaucoup d’efforts pour être visibles, les gens ne pensent pas nécessairement à aller voir nos outils. »

Charlie Rousseau, qui milite pour la représentation des personnes en situation de handicap, se désole que ces dernières fassent face à beaucoup d’obstacles pour participer aux activités dans l’espace public. « Les gens veulent faire leur part, mais ne savent pas nécessairement comment. L’information est disponible et il faut aller la chercher, il n’y a pas d’excuses. On pense souvent à tort que faciliter l’accessibilité coûte cher. »

Elle rappelle que toute personne est susceptible de devenir handicapée un jour, que ce soit à cause d’un accident, d’une maladie ou du vieillissement. « Même les gens qui ne sont pas handicapés sont d’accord avec nos demandes, quoique les gens soient moins interpellés quand ils ne sont pas handicapés eux-mêmes », note M^{me} Rousseau.

« Google Maps indique parfois de manière erronée qu’un espace est accessible ; ça a fait en sorte qu’une fois, moi et mon ami on s’est présentés à un restaurant pour rien, car il y avait une marche infranchissable avec un fauteuil roulant », se désole-t-elle. Ces indicateurs d’accessibilité pouvant être ajoutés sur Google Maps sans vérification, ils sont peu fiables.

Petits gestes, grande différence

Des mesures adaptées peuvent être mises en place selon le lieu d’accès et le type de handi-



L’Association québécoise pour le loisir des personnes handicapées a lancé un docu-reportage pour sensibiliser les organisations offrant des activités de loisirs à rendre leurs espaces accessibles à tous. ISTOCK

cap. Il existe par exemple des rampes amovibles à faible coût permettant de franchir les marches. Encore faut-il les entretenir.

« Des fois, les rampes d’accessibilité ne sont pas déneigées ou déglacées », fait remarquer Charlie Rousseau, déçue de cet oubli trop fréquent, même de la part de grosses organisations. Elle raconte avoir rencontré cette difficulté, notamment à Igloofest, qui s’affichait pourtant comme accessible. « Même s’ils mettent des rampes sur les câbles, celles-ci n’étaient pas déglacées et donc infranchissables. »

Si l’accessibilité des personnes en situation de handicap exige de prendre en compte plusieurs paramètres, l’AQLPH est là pour aider les organisations qui le souhaitent à sauter le pas. « L’organisme offre des formations, de la sensibilisation, on peut aussi offrir de l’accompagnement personnalisé par exemple avec les compagnies de plein air. On a [aussi] plein d’outils et de guides dans différents domaines en camp de jour », partage la directrice de l’organisme.

« La Maison Théâtre, à Montréal, a augmenté sa luminosité de 30 % et ça fait toute la différence pour les personnes neurodivergentes. Elle a aussi mis en place des espaces de retour au calme, » souligne Geneviève Bergeron, qui indique que les personnes neurodivergentes et avec des difficultés de la vue ont émis

des commentaires très positifs concernant ces changements.

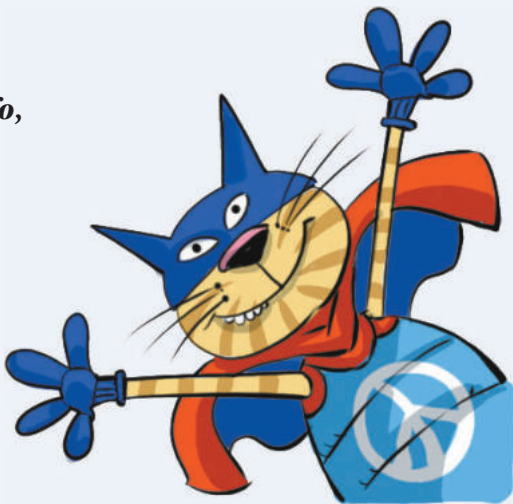
La conjoncture économique n’étant pas la meilleure, « [la possibilité] d’accompagnement gratuit pour les personnes handicapées, ça fait toute la différence », indique Charlie Rousseau. Mais les chiffres sont encore trop bas ; les cinémas, stations de ski ne font souvent pas partie du programme [alors que] ce sont des activités assez communes. »

« Pour le moment, on n’a pas de signaux que nos programmes sont coupés par le gouvernement, mais on n’a pas de signaux qu’ils seront prolongés non plus, et c’est 90 % de notre financement. Dans l’air du temps, c’est difficile économiquement et le climat politique nous inquiète pour l’avenir. On appelle à la vigilance », conclut la directrice de l’AQLPH, Geneviève Bergeron.

« L’information est disponible et il faut aller la chercher, il n’y a pas d’excuses. On pense souvent à tort que faciliter l’accessibilité coûte cher. »

L'actu résumée
pour les 8-12 ans

Chaque samedi, *Le Devoir* publie des contenus des *As de l'info*. Les *As de l'info*, c'est un média d'information francophone destiné aux 8 à 12 ans. Tu veux en savoir plus? Tu aimes comprendre l'actualité? Rends-toi à [lesasdelinfo.com](https://www.lesasdelinfo.com). Il y a aussi une section pour les enseignants!



Le ministre responsable des Relations avec les Premières Nations et les Inuit répond aux As !

Le 30 septembre, c'était la Journée nationale de la vérité et de la réconciliation. Dans cette vidéo, Ian Lafrenière a répondu aux questions des As, dont celle-ci : pourquoi le 30 septembre n'est pas un jour férié au Québec comme ailleurs au Canada ? À regarder sur les plateformes numériques du *Devoir*.

Boîte à outils pour discuter avec ceux qui nient les changements climatiques

Il y a quelques jours, Donald Trump a dit que les changements climatiques sont une arnaque. C'est FAUX. Depuis des années, beaucoup de scientifiques ont prouvé que le climat se dérègle à toute vitesse ! Comment discuter avec une personne qui ne croit pas ce qui a été démontré par plein d'experts ? On t'a préparé une boîte à outils pour t'aider à en parler... Sans te chicaner ! À lire sur les plateformes numériques du *Devoir*.

Qui est Bad Bunny ?

On a appris cette semaine que c'est Bad Bunny qui sera en vedette lors du spectacle du Super Bowl en février 2026. Je te présente cette star du rap latino. *Vamos !* (Ça veut dire « Allons-y ! », en espagnol.)

LES AS DE L'INFO

Lapin latin

« Bad Bunny » (« méchant lapin », en français), c'est le nom de scène de l'artiste Benito Antonio Martínez Ocasio. Il a 31 ans et vient de Porto Rico. C'est une île des Caraïbes qui fait partie du territoire des États-Unis et où l'on parle espagnol. Il est rappeur, chanteur et même acteur ! Il a enregistré sept albums et joué dans cinq films.

Une étoile mondiale

Bad Bunny est l'un des artistes les plus écoutés au monde : ses chansons ont été écoutées 12 milliards de fois sur Spotify en 2024 ! Sa musique est un mélange de reggaeton, de rap et de rythmes traditionnels latins. Les paroles de ses chansons sont majoritairement en espagnol et rendent hommage à sa terre natale.



Bad Bunny et le drapeau de Porto Rico EVAN AGOSTINI ASSOCIATED PRESS/MONTAGE LES AS DE L'INFO

La politique au rythme de Bad Bunny

Bad Bunny est un artiste très engagé. Son dernier album dénonce plusieurs

injustices qui se déroulent à Porto Rico, comme les conséquences négatives du tourisme sur l'environnement et la population.

Lors des dernières élections présidentielles, il a donné son soutien à l'adversaire de Donald Trump : Kamala Harris. Il critique aussi les lois américaines sur l'immigration. Il a même décidé de ne pas s'arrêter aux États-Unis pendant sa tournée mondiale, pour protester contre les arrestations de migrants.

Un Super Bowl « pour sa culture »

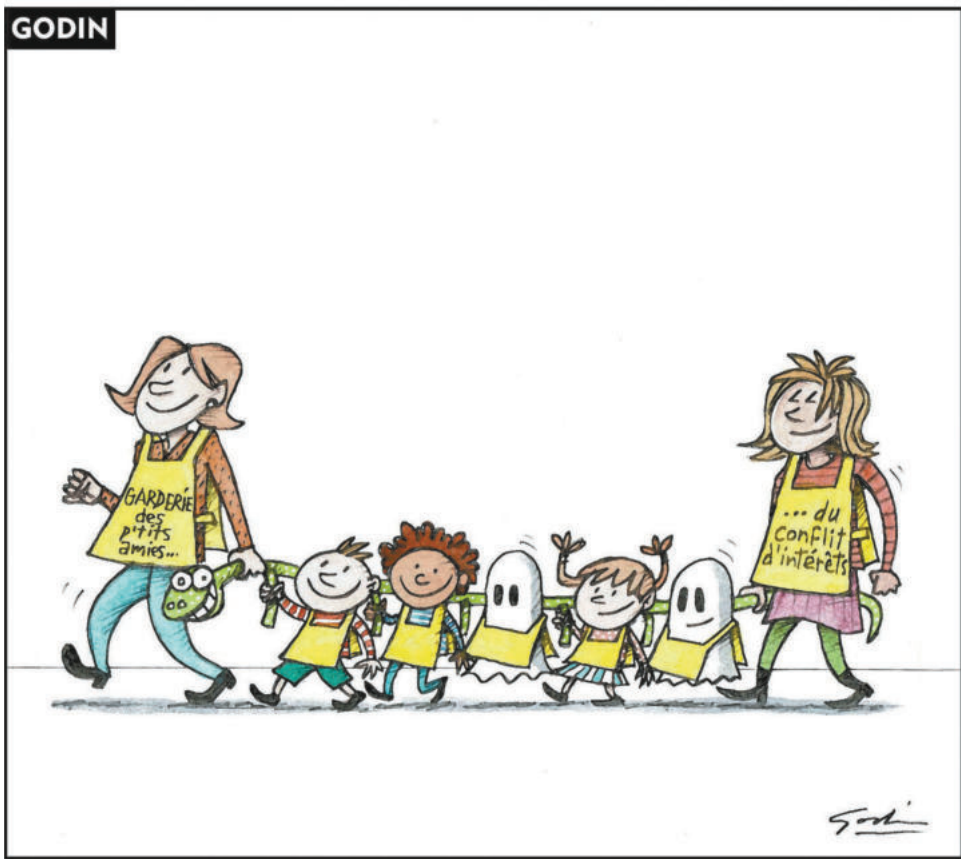
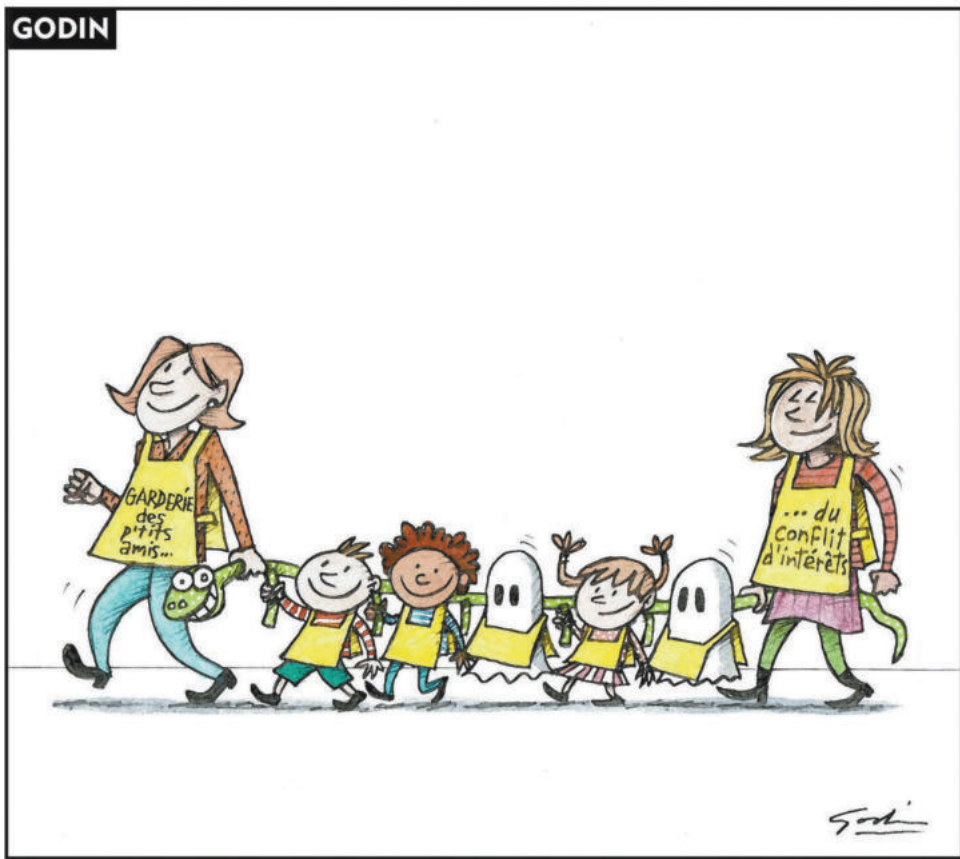
On s'attend donc à ce que son spectacle de la mi-temps passe un message politique et qu'il nous fasse voyager à Porto Rico ! « Ce spectacle, c'est pour ceux qui sont venus avant moi, pour mon peuple, pour ma culture, pour notre histoire », a déclaré Bad Bunny.

Le Super Bowl aura lieu le 8 février 2026 à Santa Clara, en Californie, aux États-Unis. On ne sait pas encore quelles équipes s'affronteront.

Bad Bunny est un artiste très engagé. Il a même décidé de ne pas s'arrêter aux États-Unis pendant sa tournée mondiale, pour protester contre les arrestations de migrants.

Par Camille Lopez

Les 5 erreurs de Godin Sauras-tu les trouver dans la caricature de droite ?



De petits fantômes qui vont à la garderie ? Ce n'est pourtant pas déjà l'Halloween ! En fait, ils représentent des « places fantômes ». C'est quand des parents payent pour réserver une place en garderie, alors que leur enfant est encore trop jeune pour y aller. C'est une pratique interdite, car c'est injuste pour les familles qui ont besoin de la place là, maintenant ! PSITT ! LA RÉPONSE DU JEU SERA PUBLIÉE EN PAGE A 2 LUNDI.

Bientôt terminé, le courrier à la maison

Est-ce qu'il t'arrive de recevoir des cartes postales ou des magazines à la maison ? Si c'est le cas, tu devras t'habituer à devoir marcher un peu pour les récupérer. Le gouvernement du Canada a annoncé la fin de la livraison du courrier à chaque adresse.

LES AS DE L'INFO

À la place, les Canadiens devront récupérer leur courrier dans des boîtes postales communautaires. Ce sont des boîtes aux lettres communes, souvent situées au coin de la rue. La boîte comprend plein de compartiments, et on peut débarrer le sien avec une clef. En ce moment, 77 % des Canadiens utilisent une boîte aux lettres communautaire, contre 23 % qui reçoivent le courrier à la maison. Transférer tout ce monde vers les boîtes communes pourrait prendre jusqu'à neuf ans.

Pourquoi ?

C'est surtout une question d'argent. Postes Canada perd 10 millions de dollars par jour. C'est beaucoup ! Arrêter de distribuer le courrier à chaque porte permettrait de faire des économies.

C'est aussi parce qu'avec la technologie, les Canadiens reçoivent beaucoup moins de courrier qu'avant. Les courriels, les textos et les appels ont remplacé les lettres, et on peut payer ses factures sur l'ordinateur... les temps ont changé !

Autre nouveauté : le courrier ne sera plus distribué tous les jours, comme c'est le cas en ce moment. Il arrivera quand il y en aura assez pour justifier un déplacement. Il se peut donc que recevoir une carte de fête par la poste prenne plus de temps à l'avenir.

Les facteurs en grève !

Cette décision ne fait pas du tout l'affaire des employés de Postes Canada. Pour protester, les facteurs de TOUT

le pays ont déclenché une grève. Ce qui signifie : rien dans ta boîte aux lettres pour une durée indéterminée !

Des organismes craignent aussi les conséquences de l'arrêt du courrier à la maison pour les personnes âgées ou handicapées, qui ont plus de difficultés à sortir. En plus, la visite du facteur tous les jours les rassurent beaucoup.

Pour protester, les facteurs de TOUT le pays ont déclenché une grève. Ce qui signifie : rien dans ta boîte aux lettres pour une durée indéterminée !

Par Marie Bernier

Une initiative des Coops de l'information soutenue par le gouvernement du Canada.

Canada **LES COOPS DE L'INFORMATION**



Joyce Echaquan, femme atikamek de 37 ans, s’est éteinte à l’hôpital de Joliette, en 2020, sous une pluie d’insultes déversées par le personnel soignant. Dans la foulée de ce drame, la communauté atikamek de Manawan a élaboré le Principe de Joyce, auquel le gouvernement du Québec refuse toujours de souscrire. L’autrice voit dans ce positionnement, comme dans d’autres, une « ignorance active », telle que théorisée par Charles Mills, qui n’est pas étrangère aux dynamiques coloniales passées et actuelles entre Autochtones et allochtones.

ILLUSTRATION TIFFET

Rendre hommage à Joyce Echaquan avec Charles Mills

Une fois par mois, *Le Devoir* lance à des passionnés de philosophie le défi de décrypter une question d’actualité à partir des idées d’un penseur marquant.

Naima Hamrouni

L’autrice est professeure de philosophie à l’UQTR. Ce texte a été rédigé avec la collaboration de Karine Millaire, professeure de droit à l’Université de Montréal.

L

à fin de semaine dernière se tenait à Trois-Rivières un grand colloque hommage à Joyce Echaquan, cette femme atikamek de 37 ans qui s’est éteinte à l’hôpital de Joliette, il y a maintenant cinq ans, sous une pluie d’insultes déversées par le personnel soignant. Celle qui avait pourtant été admise d’urgence au centre hospitalier pour des douleurs aiguës n’a pas été prise au sérieux par les professionnels de la santé.

Après l’avoir supposée toxicomane (malgré un dossier attestant du contraire) et jugée très « théâtrale » (malgré la maladie cardiaque chronique figurant à son dossier), ils l’ont placée sous contention physique et chimique, en isolement sans surveillance, alors que les personnes chargées de ses soins l’accablaient d’injures déshumanisantes.

Parce que Joyce a trouvé la force de diffuser les images de ce qu’elle subissait en direct sur sa page Facebook, le monde entier a pu entendre, en temps réel, une employée lui jeter au visage : « C’est mieux mort, ça. »

Et, de fait, là où elle était venue chercher soins et réconfort, elle a trouvé la mort. Ses vidéos ont suscité une onde de choc, révélant à la fois la persistance des attitudes coloniales violentes et la loi du silence qui règne toujours sur les étages des hôpitaux du Québec.

Le rapport d’enquête de la coroner a évalué que « le racisme systémique », les « préjugés » et les « manœuvres possiblement délétères » subies par la patiente ont contribué à entraîner sa mort. Le gouvernement s’obstine pourtant à nier l’existence du racisme systémique au Québec.

Pour couronner le tout, ce même gouvernement refuse de souscrire au Principe de Joyce, qui a été mis en place par le Bureau fondé par le Conseil des Atikamekw de Manawan dans la foulée de ce drame. Ce principe ne vise pourtant rien de plus que la garantie, pour les Autochtones, d’un accès équitable aux services sociaux et aux soins de santé, conformément à la Déclaration des Nations unies sur les droits des peuples autochtones de 2007 — déclaration que le Québec refuse aussi d’appuyer.

Comment comprendre pareil entêtement ? Ces quelques lignes suggèrent que la pensée de Charles Mills (1951-2021), un philosophe politique d’origine jamaïcaine qui a enseigné toute sa vie aux États-Unis, donne des clés de compréhension utiles à la discussion.

Ne pas savoir

Depuis la parution de la traduction française du livre *Le contrat racial*, la plupart des recensions qui ont circulé au Québec et en France ont mis l’accent sur la critique que Mills adresse aux théories idéalisées du contrat social. Les recherches du philosophe sur les épistémologies de l’ignorance représentent une dimension de son œuvre moins discutée dans l’espace public, mais tout aussi fondamentale.

S’inscrivant dans une longue lignée de phénoménologues postcoloniaux, comme Lewis Gordon (qui développe l’idée de mauvaise foi blanche), et de philosophes du féminisme noir, comme Patricia Hill Collins (qui formule une épistémologie du point de vue situé), Mills forge, dans *Le contrat racial*, le concept d’ignorance blanche active, qu’il approfondit dans d’autres textes.

Telle qu’on la conçoit communément, l’ignorance désigne une forme anodine ou accidentelle de manque de connaissances, que l’on pourrait combler par de nouveaux apprentissages. En contraste, la notion d’ignorance blanche active désigne une forme d’ignorance délibérée, qui est fabriquée volontairement et activement entretenue par les institutions, les représentations, les pratiques sociales, les normes culturelles et les discours dominants.

Dans l’économie plus générale du contrat racial, l’épistémologie de l’ignorance désigne, selon Mills, « une entente afin de mal interpréter le monde ». Autrement dit, le pacte de domination coloniale ne se limite pas à la dépossession territoriale et au génocide des peuples autochtones à des fins extractivistes : il inclut aussi un accord tacite entre dominants pour réécrire l’histoire, aseptisant le récit, substituant aux faits gênants la version officielle des vainqueurs et leur réservant le beau rôle.

Effacement

Cette fabrication de l’ignorance prend donc deux dimensions : d’un côté, il s’agit d’effacer des discours, des représentations et des savoirs qui façonnent nos imaginaires collectifs les éléments les plus sombres de l’histoire nationale, pour leur substituer un narratif qui exalte les prouesses de la

nation, en détachant ces exploits du contexte plus large d’exploitation qui les a rendus possibles.

On est fiers d’Hydro-Québec, mais on évite de rappeler que la construction des barrages électriques dans le Nord a entraîné des déplacements forcés massifs et que les débordements des rivières ont anéanti des villages des Cris et eu un effet délétère majeur sur la santé et le mode de vie de plusieurs Premières Nations, dont les Atikameks.

D’un autre côté, cette épistémologie de l’ignorance inclut la fabrication, par les productions culturelles, éducatives, littéraires et scientifiques, d’une représentation négative des peuples non blancs, qui efface leurs savoirs et qui cultive l’ignorance de leurs vécus réels. Aussi les peuples autochtones seront-ils, comme Joyce l’a été, dépeints comme alcooliques, toxicomanes et irresponsables, ce qui vient justifier le profilage racial et l’incarcération de masse, les stérilisations forcées, les retraits d’enfants et leurs placements massifs dans les centres jeunesse.

Dans l’un des passages mordants de son livre, Mills écrit que l’épistémologie de l’ignorance qui accompagne le contrat racial et le rend possible produira ce « résultat ironique où les Blancs seront en général incapables de comprendre le monde qu’ils ont eux-mêmes créé ». Et c’est là que ça devient intéressant.

Alors qu’il était interrogé sur la question du racisme systémique dans les mêlées de presse qui ont suivi le dépôt du rapport de la coroner Géhane Kamel, le premier ministre François Legault a d’abord feint de confondre « systémique » et « systématique ». Or, nous rappelle-t-il, « les Québécois ne sont pas tous des racistes ! » Lorsqu’il ne joue pas les innocents (dans les deux sens du terme), il situe le racisme systémique dans un passé lointain et fini, qui remonte à l’époque où le Canada (pas le Québec, précise-t-il toujours) a déployé sa Loi coloniale, ouvertement assimilationniste et raciste.

À d’autres occasions, le gouvernement a condamné les attitudes spécifiques de deux employées qui avaient été captées par la caméra de Joyce en disant qu’elles relevaient de comportements individuels racistes. Suivant cette lecture, le problème doit être compris en termes interactionnels et individuels plutôt que systémiques : Joyce a eu le malheur d’être prise en charge par des individus racistes, mais elle n’évoluait pas dans une société toujours marquée par le legs du racisme colonial et genré.

Ignorance active

La notion d’ignorance active jette un éclairage révélateur sur la déconcertation générale du gouvernement dès qu’il se trouve face à des concepts, comme celui de racisme systémique, qui permettraient pourtant de mieux expliquer le fonctionnement complexe de notre société. Qui permettraient de mieux saisir pourquoi une femme autochtone admise à l’hôpital pour soigner une cardiomyopathie a été privée de soins, injuriée ad nauseam et placée dans des conditions carcérales qui ont aggravé sa situation et entraîné sa mort — sans que personne n’intervienne.

D’abord, on ignore en ne comprenant pas, ou en feignant de ne pas

comprendre, le mot « systémique ». Ensuite, on ignore en donnant une autre version de l’histoire, où les coupables du racisme systémique sont les autres : les Anglais (comment diable le Québec pourrait-il être colonisateur quand il a lui-même été colonisé par l’empire anglo-saxon ?). On ignore encore en réécrivant le problème comme étant d’ordre individuel, puis, enfin, en rejetant catégoriquement l’innovation conceptuelle « racisme systémique », forgée par les personnes qui en font l’expérience quotidiennement.

Alors que le diagnostic du problème est posé en termes individuels, une solution plus confortable pour la majorité est proposée : les fautives seront congédiées (elles ont été rapidement réhabilitées), puis une formation de 90 minutes sur les réalités autochtones sera développée et offerte à l’ensemble des intervenants du réseau. Cela devrait suffire à détricoter les vilaines idées racistes qui polluent encore les esprits.

Or, identifier le problème comme étant d’ordre individuel et ponctuel nous interdit de voir l’effet de système qui a permis que s’installe et perdure un tel climat de tolérance vis-à-vis de ces violences abjectes ciblant de manière récurrente les femmes et les mères autochtones.

Il faut dire qu’il est plus commode de trouver les « pommes pourries » dans le panier, de les en retirer une à une puis de les balancer au compost, que de comprendre ce qui, depuis l’arbre dans lequel les pommes ont poussé jusque dans le panier au sein duquel elles ont été placées, a pu concourir à leur pourriture.

Ignorance

Depuis toute jeune, j’étudie la philosophie. Comme certains, je me suis intéressée à cette discipline parce que j’étais habitée par un profond sentiment de décalage par rapport au monde. Ce qui était tenu pour acquis comme étant le cours normal des choses m’apparaissait souvent comme anormal et injuste, et je sentais qu’il pouvait, qu’il devait, en être autrement.

En nous invitant à porter attention aux fonctionnements invisibles du monde social et à la mécanique subtile de la reproduction des injustices, la philosophie sociale et politique place des concepts et des mots sur des phénomènes sociaux complexes, en plus de nous offrir des clés de compréhension. La notion d’ignorance active est l’une de ces clés.

Cette discipline nous permet aussi de mieux comprendre les résistances obstinées auxquelles se heurtent ces innovations conceptuelles. À force de répéter, en rechignant, que « le racisme systémique, c’est l’affaire des autres », nous ne voyons pas seulement notre compréhension des enjeux s’en trouver altérée, comme citoyens. C’est aussi notre sensibilité, à titre d’êtres humains vulnérables vis-à-vis de la souffrance d’autrui, d’une famille, d’un peuple, qui s’émousse chaque fois davantage.

Les journées de commémoration en l’honneur de Joyce Echaquan et de sa vie représentent autant d’occasions de s’intéresser à l’histoire des Premiers Peuples avec qui nous (co)habitons sur ce territoire, et de les écouter sans résister pour mieux désapprendre notre ignorance.

Pour proposer un texte ou pour faire des commentaires et des suggestions, écrivez à Dave Noël à dnoel@ledevoir.com.

III GESTION DE L’OFFRE

Entre sémantique et réels risques

Ce n’était qu’une question de temps. Les récriminations américaines à l’endroit du système canadien de gestion de l’offre sont notoires de longue date. L’intransigeance de l’actuel président intempérant, Donald Trump, encore plus. Le gouvernement de Mark Carney a beau tenter de se faire rassurant, les échos faisant état de possibles concessions ne sont pas moins préoccupants pour autant. Car dans ce dossier, le passé est garant d’un avenir semé d’inquiétudes.

MARIE VASTEL



Alors que le gouvernement canadien mène présentement des consultations avec diverses industries en vue de la révision statutaire de l’accord de libre-échange Canada—États-Unis—Mexique (ACEUM), le *Globe and Mail* rapportait cette semaine qu’Ottawa envisagerait d’élargir l’accès de produits laitiers américains au marché canadien.

Le ministre fédéral responsable du dossier, Dominic LeBlanc, a rapidement martelé qu’il était hors de question de « permettre une brèche » à la gestion de l’offre. Et que le quota d’accès au marché canadien, qui permet d’exporter une quantité fixe d’œufs, de volaille ou de produits laitiers américains sans être frappé de droits de douane importants, « ne sera pas augmenté ». Une promesse électorale libérale, entérinée par l’adoption d’un projet de loi du Bloc québécois en ce sens.

Le choix des mots est toutefois important. La gestion de l’offre prévoit en outre que les exportations américaines doivent passer par un distributeur ou un transformateur canadien. Washington réclame un accès plus direct aux consommateurs, par une exportation sans intermédiaires auprès des détaillants. Or, rien n’empêche Ottawa de modifier cette attribution technique des contingents tarifaires, perturbant possiblement l’intégrité de l’écosystème de la gestion de l’offre même sans en toucher les grands piliers. Ce qui inquiète grandement l’industrie laitière.

Et pour cause, lorsqu’un député bloquiste a sommé le ministre LeBlanc de préciser, au-delà de ses assurances générales, qu’il ne modifierait pas non plus ces allocations tarifaires, ce dernier a lui-même indiqué qu’il s’agissait là de « deux questions ».

Les préoccupations de l’industrie n’ont rien d’étonnant. À chaque entente commerciale, les gouvernements du conservateur Stephen Harper ou du libéral Justin Trudeau se sont targués d’avoir réussi à « protéger » la gestion de l’offre. À chaque occasion, toutefois, de nouvelles parts de marché ont en réalité été cédées.

Quant au nouveau premier ministre Carney, qui s’était présenté comme un fin négociateur, ses reculs successifs inspirent de plus en plus difficilement confiance. Si son gouvernement a reculé sur l’imposition de contre-tarifs aux États-Unis ou d’une taxe sur les services numériques, qu’il a cédé aux lubies de Donald Trump sur l’entrée de fentanyl à notre frontière, qu’il a obtempéré aux semonces du président en promettant une hausse attendue mais vertigineuse des dépenses militaires — sans obtenir un quelconque gain en échange —, sur quelle autre base faudrait-il alors espérer qu’il lui tiendra tête dans le dossier de la gestion de l’offre ? Ce différend persistant que Donald Trump avait qualifié, lors de la première renégociation du libre-échange trilatéral, de *deal breaker*...

Les préoccupations de l’industrie n’ont rien d’étonnant. À chaque entente commerciale, les gouvernements du conservateur Stephen Harper ou du libéral Justin Trudeau se sont targués d’avoir réussi à « protéger » la gestion de l’offre. À chaque occasion, toutefois, de nouvelles parts de marché ont en réalité été cédées.

L’irrationnel et imprévisible président ne s’est certainement pas assagi depuis. Au contraire, les plus beaux efforts de diplomatie et de flatterie de Mark Carney ne l’ont en rien convaincu de renoncer aux tarifs douaniers imposés à l’industrie automobile et aux produits hors ACEUM. Encore moins de ne pas rehausser ses tarifs tout aussi injustifiés sur l’acier, l’aluminium et maintenant le bois d’œuvre. Pire, l’intimidateur américain brandit même de nouveau cette chimère d’un 51^e État.

Dans cette stratégie canadienne de l’apaisement, Donald Trump ne voit que le succès de ses prises d’otages économiques. Toute négociation s’avère certes quasi impossible avec un tel interlocuteur imprévisible, qui ne respecte même pas ses propres ententes commerciales précédentes. Encore faut-il ne pas le conforter de surcroît dans son absurdité.

Il serait grand temps pour Mark Carney de soutirer, comme il l’avait suggéré en vain cet été, un début de règlement à la guerre tarifaire sectorielle. Et de troquer les capitulations pour retrouver une pointe de marge de manœuvre tant dans ces tractations de tarifs douaniers que dans la renégociation de l’ACEUM qui se prépare. En ce sens, sa visite éclair à la Maison-Blanche la semaine prochaine laissera peu de place à la déception.

La confidentialité étant l’apanage de tels délicats pourparlers commerciaux, le gouvernement canadien s’en remet à la confiance et à la patience de tout un chacun. Cette indulgence commence cependant à se voir considérablement effritée par les premiers pas de négociateur international de Mark Carney.

LIBRE OPINION

Nietzsche, Parizeau et la tentation du ressentiment

Luc Tousignant
L’auteur habite à Blainville.

Le philosophe Friedrich Nietzsche, dans *La généalogie de la morale*, oppose deux types de valeurs : celles des maîtres et celles des esclaves. Les valeurs morales, disait-il, ne sont pas transcendantes, mais psychologiques. Dans l’histoire, on retrouve ainsi deux morales entremêlées : celle des forts, tournée vers la création et l’affirmation de la vie, et celle des faibles, nourrie de ressentiment. Or, selon Nietzsche, la morale des faibles a fini par triompher, imposant une vision du monde où la haine de soi et le nihilisme

dominent. Cette morale de l’envie et du ressentiment mène à la négation de soi, et, ajoutait-il, elle est encore aujourd’hui la nôtre.

C’est au cégep de Rosemont, dans un cours de philosophie IV donné par Jacques Sénécald, que cette idée m’a marquée. Nous étions en 1988, et ce professeur traçait alors un parallèle audacieux : il voyait en Jacques Parizeau l’incarnation moderne de la « morale des maîtres ». Non pas dans un sens autoritaire, mais dans la posture d’un chef d’État capable de garder la tête haute, de refuser de se laisser happer par la morale des esclaves : celle du ressentiment, du défaitisme,

des attaques mesquines. Sénécald nous mettait toutefois en garde : le maître doit se méfier de la haine tenace des faibles, qui cherchent toujours à ramener vers le bas ce qui s’élève vers le haut.

Cette leçon philosophique m’accompagne depuis. Elle m’a servi de repère chaque fois qu’il fallait résister aux discours défaitistes, aux moqueries ou au mépris des adversaires du projet d’indépendance.

Tenir la tête haute en 2026

Nous sommes à un an des prochaines élections québécoises. Le Parti québécois demeure en tête, solide, avec un engagement limpide : faire

du Québec un pays d’ici 2030. La prochaine année sera rude. Comme en 1994-1995, les attaques pleuvront. Les tenants du statu quo fédéral déploieront leur arme favorite : la peur. On tentera de discréditer le projet souverainiste, de caricaturer ses partisans, de détourner le débat des enjeux de fond.

Or, au-delà de la question nationale, il y a la société que nous voulons bâtir ensemble. Les défis sont immenses : protéger notre langue et bien intégrer de nouveaux arrivants, assurer le pouvoir d’achat et l’accès au logement, répondre à l’itinérance et au vieillissement de la population, garantir des soins de santé accessibles et relever le défi climatique. Autant de dossiers cruciaux qui exigent de dépasser la mêlée des invectives pour regarder loin, consulter largement, écouter les voix sincères qui aspirent à un Québec plus juste et plus libre.

Les maîtres et la tâche de demain

Pour réussir, il nous faudra, comme le rappelle Paul St-Pierre

Plamondon, demeurer concentrés.

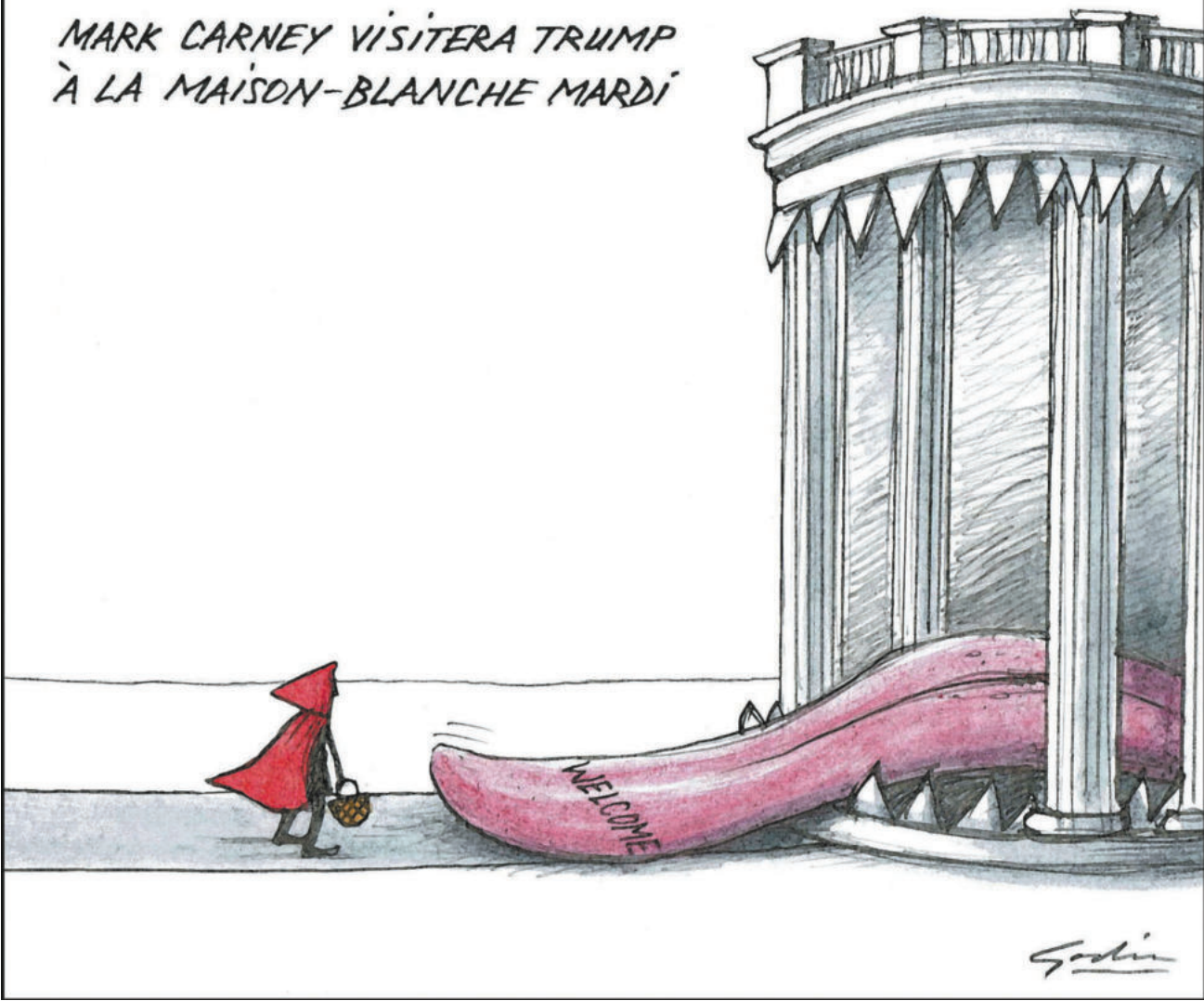
Non pas concentrés au sens défensif, mais dans la hauteur : rester au-dessus de la cacophonie du ressentiment, du mépris et de l’arrogance. Cela signifie s’entourer de « maîtres » au sens nietzschéen du terme : des citoyens de qualité, créateurs, libres d’esprit, capables de s’élever au-dessus des attaques mesquines.

C’est avec eux que nous pourrions non seulement former un nouveau gouvernement, mais surtout raviver la fierté, reconstruire la confiance, et rappeler que nous sommes un peuple intelligent, critique et mûr pour décider par nous-mêmes de notre destin.

Car au fond, ce que Nietzsche nous apprend, c’est que le choix est toujours entre céder au ressentiment ou affirmer la vie. Pour le Québec, ce choix se traduira bientôt dans une question simple : voulons-nous rester esclaves du statu quo, ou assumer la dignité d’un peuple maître de lui-même ?

GODIN

MARK CARNEY VISITERA TRUMP À LA MAISON-BLANCHE MARDI



LETTRES

Postes Canada : l’accessibilité n’est pas négociable

Lettre ouverte au ministre Joël Lightbound. Monsieur le Ministre,

Vous avez parlé de « crise existentielle » pour Postes Canada. Permettez-moi de vous rappeler qu’une crise bien plus réelle menace aujourd’hui : celle de l’accessibilité pour des centaines de milliers de Canadiens en situation de handicap.

Avec vos annonces, c’est bel et bien la fin d’une époque : celle de la livraison universelle à domicile, symbole d’un service postal qui unissait les communautés depuis plus de 150 ans. Mais si Postes Canada ferme un chapitre de son histoire, ce n’est pas une raison pour tourner la page sur les droits fondamentaux des citoyens vulnérables.

En imposant massivement les boîtes postales communautaires, vous condamnez celles et ceux qui ne peuvent s’y rendre — personnes âgées, personnes à mobilité réduite, personnes vivant dans des régions rurales ou nordiques. Pour elles, votre réforme n’est pas une modernisation : c’est une mise à l’écart. C’est leur dire : « Débrouillez-vous. » Faut-il rappeler qu’un trottoir glacé, c’est parfois la frontière entre l’autonomie et l’enfermement ? Qu’un trajet de 200 mètres peut devenir une expédition dangereuse ?

Vous évoquez un « programme d’adaptation ». Où est-il ? Qui y aura droit ? Combien de temps faudra-t-il attendre ? Les personnes handicapées devront-elles remplir des formulaires humiliants pour prouver qu’elles n’ont

pas les mêmes jambes que vous ?

Monsieur le Ministre, vous avez hérité d’une institution plus vieille que le pays. Mais en refusant de garantir l’accessibilité universelle, vous risquez d’en faire un symbole de discrimination d’État.

La fin d’une époque ne doit pas devenir la fin de la dignité. Les Canadiens vulnérables ne sont pas une variable d’adaptation budgétaire.

Dominique Salgado
Québec, le 1^{er} octobre 2025

Brassens, Descartes et la nouvelle laïcité

J’écoutais récemment une chanson de Georges Brassens. C’était *La légende de la Nonne*. Brassens en a composé la très belle musique sur un texte de Victor Hugo, dont il a supprimé quelques couplets. Cette nième écoute de l’une de mes chansons préférées de Brassens m’a inspiré une de ces pensées dont les grands philosophes n’ont pas le monopole.

J’ai toujours aimé Brassens, et pas seulement son œuvre, même si je ne l’ai jamais rencontré. Quand j’ai appris son décès, il y a plusieurs années, j’étais seul en auto et je n’ai pas pu retenir mes larmes. Maintenant, je ne peux pas dire que je l’aimais, car en réalité, je l’aime toujours. Et j’ajouterais cette pensée qui est peut-être un peu philosophique : je l’aime, donc il existe. Et beaucoup d’autres personnes l’aiment aussi. Par conséquent, son existence n’a pas du tout pris fin. Elle est même plutôt vaste, profonde et durable.

Le philosophe René Descartes a fait beaucoup de millage avec son « Je pense, donc je suis », qui a été interprété comme le premier fondement de cette raison pour laquelle l’Occident prétendra détenir

le monopole. En réalité, avec son double « Je », cette formule lapidaire a surtout été le germe de la conception individualiste de l’existence humaine que l’Occident finira par adopter, en opposition avec toutes les autres cultures.

Quant à mon *Eum amo, ergo est* — c’est mieux en latin —, il concerne beaucoup moins nos ego que les liens entre les êtres humains, car la caractéristique essentielle de notre espèce n’est pas de penser à partir d’un cerveau individuel, mais en tant que participants à des réseaux d’interprogrammation qui permettent la fabrication et l’utilisation de tous nos langages.

En incluant dans ces réseaux la grammaire de nos croyances, de nos émotions et des valeurs qui les structurent, au même titre que celle de nos langues et de nos cosmologies, la formule « Je l’aime, donc il existe » a aussi le mérite de confronter les certitudes des athées radicaux, adeptes de la nouvelle laïcité et allergiques à toute manifestation perçue comme étant de la religion.

Les plus engagés d’entre eux sont convaincus que leur raison leur a permis d’extirper de leur cerveau toute trace de croyance. Dans la même veine antireligieuse, ils sont persuadés que la mort de leur corps est la fin absolue de leur existence — ce qui est aussi une croyance. Cette conception de la vie et de la mort fusionne à la perfection l’individualisme et le matérialisme. Elle est aussi porteuse d’un sentiment de complète irresponsabilité en regard des générations qui nous suivront.

Quant à moi, je me contente de penser que la mort de mon corps ne sera pas la fin absolue de mon existence.

Denis Blondin
Québec, le 30 septembre 2025

Directrice de l'information **Malorie Beauchemin**

Adjoints **Baptiste Barbe**, **Fanny Bédard**, **Christian Duperron**, **Louis Gagné**,
Émilie Larivée-Tourangeau, **Dominique Reny**, **Louise-Maude Rioux Soucy**,
Claudine St-Germain, **Olivier Sylvestre**

Directrice artistique **Claire Dazat**

Directeur de la production **Christian Goulet**

III RECHERCHE

La science comme partie intégrante de l'économie

Il faut éviter que la recherche universitaire et industrielle reste dans l'angle mort du Québec

Pauline Marois, Dominique Anglade, Raymond Bachand, Pierre Fitzgibbon, Clément Gignac et Nicolas Marceau
Les auteurs cosignent ce texte à titre d'anciens ministres québécois de l'Économie. Ils sont respectivement chancelière de l'UQAM et ancienne première ministre du Québec ; professeure associée à HEC Montréal ; conseiller stratégique chez Norton Rose Fulbright Canada ; conseiller spécial chez Osler ; économiste et sénateur indépendant ; professeur titulaire au Département des sciences économiques de l'UQAM.

Le contexte nord-américain a abruptement changé sur le plan économique et des relations commerciales avec la venue du nouveau gouvernement américain. Le gouvernement du Québec doit composer avec cette nouvelle réalité qui exerce une pression sur notre économie. En fait, les gouvernements du Canada et du Québec ont exprimé l'importance de redessiner l'économie pour répondre aux nouveaux défis mondiaux. Nous croyons fermement que la recherche scientifique et la science doivent en être partie intégrante.

Il nous faut un engagement fort envers la science, contraire à ce qui se passe au sud de nos frontières, où l'écosystème de la recherche scientifique est mis à mal avec des coupes radicales dans les budgets de recherches et d'universités, dans le personnel scientifique ou dans les données, notamment sur le climat. Une atmosphère morose s'est installée dans les établissements et les laboratoires aux États-Unis.

On connaît l'importance de la recherche et développement (R&D) dans le développement économique et social d'un pays ou d'une région. Les laboratoires et les centres de recherche dans nos universités et nos collèges sont en effet de véritables PME de production de savoirs validés et d'accélération de l'innovation, des lieux sans pareil de formation de notre future main-d'œuvre hautement qualifiée.

Le Québec s'est donné une capacité de recherche en milieu universitaire qui

s'avère payante aujourd'hui avec la qualité de ses publications scientifiques qui ont beaucoup d'impact. De plus, le Québec compte des pionniers notamment en apprentissage profond, une branche de l'intelligence artificielle, en édition génomique avec le système CRISPR-Cas9 ou en identification de facteurs génétiques prédisposant à telle ou telle maladie.

Au-delà de ces faits d'armes, l'histoire nous apprend que la science améliore notre quotidien, que ce soit dans l'éducation de nos enfants, nos soins de santé, notre travail, nos loisirs, nos déplacements, nos tâches domestiques, nos communications, nos plateformes d'information, etc. La recherche universitaire est en effet à l'origine de découvertes qui améliorent ou sauvent des vies, qu'on pense à celles de gènes de prédisposition qui conduisent à des tests diagnostiques pour prévenir un cancer ou une maladie cardiovasculaire.

Les découvertes scientifiques peuvent aussi conduire à de nouveaux produits et procédés, et par là même ouvrir de nouveaux marchés. Qu'on pense à l'ARNm et à la création du marché des vaccins ARNm ou à l'apprentissage profond qui a mené à la création d'outils de prise de décision dans le nouveau marché en croissance du *deep learning*. L'industrie laitière mesure aujourd'hui l'apport considérable de la science avec la mise au point des bactéries CRISPR-Cas9 pour combattre les virus qui affectaient grandement la production de yogourts et de fromages.

Par ailleurs, notre recherche industrielle n'est pas en reste, propulsée par des milliers d'entreprises faisant partie de regroupements sectoriels de recherche industrielle, dans des domaines aussi stratégiques que l'aluminium, l'aérospatiale, la bioéconomie, la biopharmaceutique, l'énergie électrique, les matériaux avancés, les technologies de l'information, des communications et du numérique, les technologies de la santé et la transformation métallique. Bon an, mal an, ces regroupements génèrent des centaines de brevets et de licences et implan-

tent ou commercialisent autant de solutions, procédés ou technologies. Les retombées de cette recherche contribuent à la croissance économique et aux diverses facettes de notre vie quotidienne, sans qu'on s'en rende toujours compte.

Nécessaire à la compréhension de notre monde et utile pour générer des innovations et créer de la richesse, la science jouit de surcroît de la confiance de nos concitoyens et concitoyennes. Il est rare de les entendre dire qu'on investit trop en recherche !

En fait, pourquoi n'investissons-nous pas davantage en R&D, car c'est sur ce plan que le bât blesse ? Selon les plus récentes données de l'Institut de la statistique du Québec, nos dépenses en R&D en pourcentage du PIB sont depuis quelques années en diminution constante, pour s'établir à 2,29 %, contrairement aux pays de l'OCDE, où elles croissent, s'élevant à 2,73 %.

Il faut bien sûr poursuivre le financement de la recherche universitaire, mais aussi stimuler les dépenses en R&D en entreprise, qui ne représentent que 1,34 % du PIB au Québec, contre 2,01 % en moyenne des pays de l'OCDE, au sein de laquelle se retrouvent nos principaux partenaires commerciaux. Quand on sait que la R&D est un avantage concurrentiel pour une économie, les écarts dans son financement qui s'accroissent entre le Québec et les pays de l'OCDE sont pour le moins inquiétants.

La Stratégie québécoise de recherche et d'investissement en innovation du gouvernement du Québec va certes dans la bonne direction, mais il faut appuyer sur l'accélérateur et faire bouger l'aiguille de l'investissement en R&D. Il faut éviter que la recherche universitaire et industrielle soit dans l'angle mort de la vision de l'économie pour le Québec : elle doit au contraire faire partie des priorités gouvernementales. Si le Québec est bien pourvu en matières premières, il l'est aussi en matière grise et en expertises scientifiques. Il ne tient qu'à nous de mettre les efforts nécessaires et d'en tirer les bénéfices pour le bien commun.

III MULTILATÉRALISME

Les voix des plus petits sont celles qui appellent l'essentiel

La Syrie, le Ghana et la Finlande ont servi une leçon de courage et de justice devant les Nations unies

Joanne Liu

L'autrice est pédiatre, professeure et ex-présidente internationale de Médecins sans frontières.

La 80^e Assemblée générale des Nations unies, sur le thème « Mieux ensemble — 80 ans et plus pour la paix, le développement et les droits humains » vient de se terminer. Une semaine où les chefs d'État se sont succédé à la tribune, enfant discours et déclarations de principes. Par la suite, les sessions ordinaires annuelles se dérouleront jusqu'en décembre et certaines aboutiront à l'adoption de résolutions. Certains discours ont davantage marqué les esprits : 11 pays de plus ont reconnu l'État de Palestine, le président Zelensky a prévenu que nous entrons dans « la course aux armements la plus destructrice de l'histoire » et notre premier ministre, Mark Carney, a promis des millions pour l'aide, le climat et Haïti, tout en citant Leonard Cohen pour saupoudrer un peu d'optimisme sur l'assemblée.

Une kermesse mondiale, donc, parfois plus proche du spectacle que du changement.

J'ai assisté à ces assemblées pendant dix ans. Cette année, j'ai passé mon tour et j'ai suivi en différé, comme une bonne *groupe* du multilatéralisme. Et trois voix m'ont saisi. Pas celles des plus puissants. Mais celles qui rappellent l'essentiel.

La Syrie : parler après le silence. Le président de transition, Ahmad al-Charaa, a brisé près de 60 ans d'absence sur la scène diplomatique internationale. Rien que sa présence était un symbole. « La Syrie reprend la place qui lui revient parmi les nations du monde », a-t-il dit. Son discours n'avait rien de lissé. Il a promis des enquêtes sur les crimes, réclamé la levée de sanctions qui punissent les civils et parlé de reconstruction. Après des années à être réduite au silence, la Syrie a enfin parlé pour elle-même. Elle tourne une page de son « histoire de la dictature et de l'isolement à la souveraineté et au renouveau ».

Le Ghana : l'avenir est africain. Le président du Ghana, John Mahama, a ramené l'Afrique au centre. Il a parlé de l'esclavage, « plus grand crime contre l'humanité », et de réparations. Mais surtout, il a rappelé une évidence : en 2050, un quart de la population mondiale sera africaine. Et déjà, 54 États membres de l'Organisation des Nations unies (ONU) viennent du continent. Son appel était clair : un siège africain permanent au Conseil de sécurité et la fin des vetos paralysants. Il a aussi cité la poète Warsan Shire : « Personne ne met ses enfants dans un bateau à moins que l'eau ne soit plus sûre que la terre. » Un rappel cru de la réalité derrière les statistiques sur la mobilité humaine.

La Finlande : la clarté des principes. Le président finlandais, Alexander Stubb, a offert une leçon de politique étrangère en trois mots : valeurs, intérêts, pouvoir. La Finlande, a-t-il dit, n'a que les deux premiers. Et il a affirmé haut et fort que les petites nations comptent. Puis il a énoncé ce que beaucoup n'osent pas dire : « La Russie n'a aucun droit de poursuivre son agression contre l'Ukraine. Israël n'a aucun droit de violer le droit international en Palestine. Les États n'ont aucun droit d'utiliser les territoires soudanais ou congolais pour mener des guerres par procuration... La guerre est toujours un échec de l'humanité. C'est un échec collectif de nos valeurs fondamentales. » Enfin, il a proposé de limiter le veto et de suspendre le vote des États qui violent la Charte. Un discours d'une rare franchise et d'une grande clarté morale.

Pourquoi ces voix comptent-elles autant ? Ces trois interventions avaient en commun le courage. Elles parlaient de justice sans détour. Elles défendaient les oubliés. Elles osaient imaginer un monde différent. Elles venaient de la marge, des *underdogs* du système international. Mais ce sont elles qui ont le plus rappelé l'essentiel : dans un monde saturé de cynisme, la dignité, le courage politique et l'espoir restent possibles.

L'ultimatum de Danielle Smith

KONRAD YAKABUSKI



Le *Wall Street Journal*, cette bible du capitalisme américain, s'est étonné cette semaine du virage spectaculaire de Mark Carney depuis son accession au sommet du gouvernement canadien. Selon un article publié jeudi dans le prestigieux journal d'affaires, celui qui s'était forgé une réputation de « guerrier contre les changements climatiques » lorsqu'il dirigeait la Banque d'Angleterre serait devenu, en tant que premier ministre canadien, un « ardent défenseur des énergies fossiles » qui « fait tout son possible » pour encourager la production de pétrole et de gaz naturel dans son pays.

Qui l'eût cru ? Après avoir aboli la taxe fédérale sur le carbone pour les consommateurs et suspendu l'application des quotas de ventes de véhicules électriques dès 2026, en plus de mettre en doute l'atteinte des cibles en matière de réduction de gaz à effet de serre pour 2030 adoptée par le gouvernement de Justin Trudeau, M. Carney se penche maintenant sur la possibilité d'exempter des lois environnementales certains grands projets considérés comme étant dans l'intérêt national afin d'accélérer leur réalisation. « La lutte contre le changement climatique est une obligation morale, mais c'est aussi un impératif commercial. Il s'agit d'un enjeu de compétitivité, et nous mettons maintenant l'accent sur la compétitivité de nos entreprises », a expliqué M. Carney, lors de l'annonce de la suspension des cibles de véhicules électriques afin de soulager des fabricants d'automobiles qui « ont déjà assez de défis à relever en ce moment ».

Les reculs à répétition de M. Carney en matière d'environnement risquent tôt ou tard de galvaniser un mouvement environnemental canadien, qui a perdu de sa superbe depuis le retour de Donald Trump à la Maison-Blanche. Pour l'instant, les sondages donnent raison aux efforts de M. Carney de débloquer les grands projets d'infrastructure énergétique. Selon une enquête de la firme Angus Reid publiée le 23 septembre dernier, 56 % des Canadiens croient que le premier ministre devrait accélérer des projets de développement de pétrole et de gaz. Les résidents de la Saskatchewan (73 %) et de l'Alberta (69 %) sont plus favorables à cette idée que ceux de la Colombie-Britannique (54 %) ou du Québec (42 %). Néanmoins, un consensus national se dégage à cet égard, et la première ministre albertaine, Danielle Smith, entend en profiter pour essayer de mettre M. Carney au pied du mur.

« Ceci est un test pour savoir si le Canada fonctionne en tant que pays », a déclaré M^{me} Smith cette semaine en sommant M. Carney d'inclure sa proposition de construire un oléoduc, d'une capacité d'un million de barils de pétrole par jour, entre sa province et la côte nord de la Colombie-Britannique, à sa liste de projets d'intérêt national que doit favoriser le tout nouveau Bureau des grands projets.

M^{me} Smith vient de créer un comité dont le mandat est d'élaborer sa proposition d'oléoduc avec l'aide technique des experts de l'industrie énergétique dans le but d'attirer un promoteur privé. Mais son idée n'a aucune chance d'aboutir sans l'abolition d'une série de lois et de règlements environnementaux fédéraux, dont l'interdiction de la circulation de pétroliers le long de la côte nord de la Colombie-Britannique et le respect d'un plafond sur les émissions de carbone dans le secteur pétrolier et gazier.

M^{me} Smith pose donc un ultimatum à son homologue fédéral. Soit il élimine les barrières à la construction de son oléoduc chéri, soit il donne des ailes au mouvement sécessionniste albertain. Un groupe de travail créé par M^{me} Smith pour examiner les options visant à augmenter l'autonomie de l'Alberta au sein du Canada, appelé « Alberta Next Panel », sillonne actuellement la province afin de recueillir les idées des citoyens ordinaires. Les propositions retenues devraient être soumises à toute la population dans un référendum en 2026. L'initiative de M^{me} Smith vise à trouver d'autres voies que celle de la souveraineté, option que défend le tout nouveau Parti républicain de l'Alberta. Un refus de la part d'Ottawa d'appuyer un nouvel oléoduc, avertit-elle, pourrait pousser davantage d'Albertains vers le camp indépendantiste.

Le ministre fédéral de l'Énergie et des Ressources naturelles, Tim Hodgson, un ancien collègue de M. Carney à l'époque où les deux hommes travaillaient ensemble chez Goldman Sachs, a répondu à la proposition lancée cette semaine par M^{me} Smith en disant que tout projet de pipeline devrait être accompagné par un projet de captage et de stockage du carbone comme celui que propose l'Alliance nouvelles voies, un consortium formé des plus grands producteurs de pétrole en Alberta. Mais ces derniers rechignent toujours à aller de l'avant avec ce projet sans l'octroi de subventions encore plus généreuses que celles déjà promises par les gouvernements fédéral et albertain.

Est-ce que M. Carney est prêt à affronter l'opposition de certaines Premières Nations et du gouvernement néo-démocrate de la Colombie-Britannique, sans parler de celle des membres de son propre caucus qui digèrent déjà mal la dilution des politiques environnementales fédérales, afin de satisfaire M^{me} Smith et l'industrie pétrolière canadienne ?

L'ancien secrétaire principal de Justin Trudeau, Gerald Butts, a résumé le défi de M. Carney pour le *Wall Street Journal* : « Concilier l'inconciliable est la tâche [du premier ministre] à ce stade-ci de notre histoire. »

Basé à Montréal, Konrad Yakabuski est chroniqueur au *Globe and Mail*.

Aggiornamento ambientale

C



JEAN-FRANÇOIS LISÉE

’est un beau mot, *aggiornamento*. Ça en jette. C’est de l’italien. Ça veut simplement dire « mise à jour ». Si j’avais mis « mise à jour » dans le titre, vous n’auriez pas lu. Normal, moi, je n’aurais pas écrit. On utilise ce beau mot seulement lorsque la mise à jour le mérite. Il faut que ça soit majeur, historique. Ou qu’on le prétende tel.

Vous me savez écologiste, très inquiet pour l’avenir de la planète. J’ai proposé, en politique comme à l’écrit, une action robuste pour réduire les gaz à effet de serre (GES), pour que le Québec fasse le maximum pour participer à l’effort mondial pour éviter le pire. Maintenant, c’est fini. J’« aggiornamente ». Ce n’est pas de gaieté de cœur. Mais il faut ce qu’il faut.

Je ne suis pas le seul. Le grand prêtre de la mobilisation environnementale canadienne, David Suzuki, est sorti du placard vert cet été, dans une entrevue au site *iPolitics* qui n’a pas fait assez de bruit.

Il fait un bref récit de la période d’espoir. En 1988 à Toronto, une grande conférence sur le changement climatique réunissant 40 gouvernements et 300 scientifiques avait conclu, se souvient-il, « que le réchauffement climatique représentait la deuxième plus grande menace pour l’humanité, juste après la guerre nucléaire mondiale ». La conférence avait posé les bases de ce qui allait devenir le GIEC (Groupe d’experts intergouvernemental sur l’évolution du climat) et la première grande rencontre internationale de Kyoto et recommandait une réduction de 20 % des GES avant 2005.

« Si le monde avait suivi les conclusions de cette conférence, soupire Suzuki, nous n’aurions pas le problème auquel nous sommes confrontés aujourd’hui et nous aurions sauvé des milliards de dollars et des millions de vies. Maintenant, il est trop tard. Je n’ai jamais dit cela aux médias auparavant, mais c’est trop tard. »

Son pessimisme est étayé par l’évolution du réel, évidemment, mais précisément par les indicateurs élaborés en 2009 par une équipe menée par le chercheur suédois Johan Rockström. Selon lui, la Terre sera viable, pour nous, les humains, si nous ne franchissons pas neuf barrières planétaires portant notamment sur la concentration en CO₂ de l’atmosphère, le rythme d’extinction des espèces, l’acidification des océans, le niveau de déforestation ou d’utilisation des eaux douces. Au dernier compte, nous en avons franchi sept. La Terre, pense Rockström, est en « situation critique ». L’élection de Donald Trump a fait le reste, plantant « un poignard dans mon cœur », dit Suzuki. Avec raison.

Que propose-t-il pour la suite ? *Hunker down*, se mettre à l’abri, dit-il. Puisqu’on ne peut plus arrêter le changement, il faut se préparer à y survivre. Prévoir l’impact local du changement, élaborer des stratégies pour contenir inondations, incendies, érosion des berges, rupture des chaînes d’approvisionnement, etc.

Quelle conclusion faut-il en tirer pour le Québec ? À mon avis, il faut repenser nos orientations et rediriger nos efforts. Il ne sert plus à rien d’investir dans la réduction des

Je ne comprends toujours pas pourquoi nous n’avons pas un programme national d’incitation au covoiturage, de subventions à l’utilisation des voitures partagées, d’un service québécois d’autobus interurbains à moindre coût

GES en soi. Notre contribution est insignifiante dans le bilan mondial du réchauffement. Tous les budgets doivent être dirigés vers l’adaptation, principalement locale, aux changements à venir.

Notre situation énergétique est cependant particulière. Nous importons la totalité des énergies fossiles que nous consommons. Chaque baril importé nous appauvrit. Chaque baril remplacé par des kilowatts d’électricité produits ici est un facteur d’enrichissement.

Ce n’est donc plus pour sauver la planète, c’est trop tard, mais pour nous donner les moyens de survivre aux chocs à venir qu’il convient de décarboner. Bien plus qu’ailleurs, la voiture électrique est pour nous un gain net. C’est vrai aussi pour la réduction du nombre de voitures en soi. Et je ne comprends toujours pas pourquoi nous n’avons pas un programme national d’incitation au covoiturage, de subventions à l’utilisation des voitures partagées, d’un service québécois d’autobus interurbains à moindre coût. Je suis même prêt à ce que l’État offre des crédits d’impôt pour l’utilisation de taxis ou d’Uber électriques. Les huit ans gaspillés par la Coalition avenir Québec (CAQ) dans le développement du transport en commun sont

une des principales raisons de mettre tous ses députés à la retraite dans 12 mois.

Bref, pour nous, le tout électrique signifie aussi résilience et autosuffisance. Au risque de provoquer syncopes et anévrismes chez mes lecteurs écologistes, j’affirme aussi qu’au nom de l’autosuffisance, si on trouve chez nous un gisement de pétrole ou de gaz qui passe le double cap du BAPE (Bureau d’audiences publiques sur l’environnement) et de l’acceptabilité locale, alors *drill, Quebec-baby, drill*. Ce sera toujours moins énergivore que le pétrole albertain qu’on importe aujourd’hui, et ce sont des sous qui resteront chez nous.

Que faire avec le marché du carbone ? Si le Québec n’était pas doté d’une énergie renouvelable, on pourrait s’en passer. Mais puisque, dans notre cas, notre résilience et notre autonomie dépendent de la réduction du pétrole importé, l’effet net du marché du carbone est cohérent avec nos nouveaux objectifs. Et nous avons besoin des revenus du marché du carbone pour financer notre adaptation.

Nous entrons dans une ère de montagnes russes climatiques. Nous allons être testés. Par le feu, par l’eau, par les vents et tornades. C’est comme ça, il faut s’y faire. Les Québécois, comme les autres peuples nordiques, ont une longueur d’avance, car chaque année ils passent de la canicule à la glaciation et en ressortent resplendissants chaque printemps. L’adaptation est dans notre ADN. Mettons-la maintenant dans nos politiques publiques.

Jean-François Lisée est chroniqueur. Il a dirigé le PQ de 2016 à 2018. Il a récemment publié *Lèvesque/Trudeau. Leur jeunesse, notre histoire* (La boîte à Lisée). jflisee@ledevoir.com

III POINT DE VUE

DARVO, ou le monde à l’envers

En cette sombre époque, ce sont les défenseurs des droits de la personne et de la dignité qui sont démonisés

Rédactrice et citoyenne engagée, l’autrice a enseigné la littérature au collégial et est présidente du conseil d’établissement d’une école primaire. Elle a publié «Raccommodements raisonnables» chez Somme toute/Le Devoir.



Josiane Cossette

Dans *Stranger Things*, une brèche s’ouvre sur l’Upside Down (ou Monde à l’envers). Dans cette copie sombre de notre univers, l’air est toxique et la survie, difficile sous l’ombre du Demogorgon... Ces jours-ci, l’actualité me donne trop souvent l’impression d’en fouler le sol hostile. Du procès de Gilbert Rozon jusqu’à la mort du jeune Nooran Rezayi, en passant par l’affaire Kim Thúy, les tentacules de la technique de manipulation DARVO, qui consiste à nier, à attaquer et à inverser la victime et l’agresseur, sont, me semble-t-il, partout.

Vendredi 26 septembre dernier, j’ai assisté au procès de l’ex-magnat de l’humour. Tout en écoutant les argumentations liées à la constitutionnalité, je l’observais. De guingois sur sa chaise, souvent, Gilbert Rozon *scrolait*, sur son cellulaire ou sur sa tablette, de manière très ostentatoire (il textait sa blonde ? faisait une réservation au resto ? des prévisions de hockey ? va savoir !). Régulièrement, sans se cacher, il baillait, se frottait les yeux et le visage. De son corps transpirait l’attitude de l’homme puissant, habitué à diriger, et qu’on dérange.

Il ne témoignait pas ce jour-là, mais, comme de coutume, il a été bavard avec les journalistes à sortie de la salle d’audience. « Je vous garantis que si je perds, les tribunaux vont être pleins. Ça va être tellement facile de faire de l’argent. » Depuis le début du

procès, qui vient de s’achever et dont le jugement sera « rendu dès que possible » a promis la juge Tremblay, Gilbert Rozon tient ce même discours, qui le pose en victime. En cela, il nous offre le parfait exemple de la technique DARVO (*deny, attack, reverse victim and offender*).

Porter plainte contre ses victimes

Les affirmations de Rozon incarnent cette technique : il nie les agressions (les relations qu’il a eues avec trois des femmes étaient consensuelles et il dit même ne pas connaître certaines demanderesses), il attaque en disant que les neuf femmes qui le poursuivent mentent (n’oublions pas, au surplus, qu’il a par le passé poursuivi Pénélope McQuade en diffamation lors d’une autre affaire), puis il renverse les rôles en arguant que les demanderesses sont de méchantes fomentatrices qui se sont unies pour obtenir son argent.

Gilbert Rozon n’a hélas pas le monopole de cette méthode. Isabelle Richer nous révélait cette semaine que des conjoints violents portent de plus en plus souvent plainte contre leurs victimes lorsque celles-ci les dénoncent. Entre 2020 et 2025, les « plaintes croisées » ont bondi de 60 %. Je t’agresse, tu te défends ; tu portes plainte contre moi, je porte plainte contre toi. Je deviens la victime, tu deviens l’agresseur — réel ou fictif. À moins que tu te taises, car c’est bien cela, le but, déposséder la victime de sa voix et de son agentivité.

Manipulation et répression

Donald Trump, Demogorgon suprême de notre sombre époque, utilise cette tactique chouchou des abuseurs

narcissiques en privé, mais aussi, sans relâche, dans sa gouvernance (s’il est encore possible d’appeler cela ainsi).

Dans les États-Unis à l’envers de Trump, les manifestants qui dénoncent un génocide sont violents, les personnes trans attaquent les enfants, les immigrants sont dangereux, les antifascistes — qui protestent contre le fascisme — sont des terroristes. Trump tord les discours et la réalité depuis longtemps. DARVO est un outil de choix de la guerre culturelle faite aux minorités — guerre qui a des conséquences sur des vies très réelles — et de la mise en place d’un régime autoritaire.

Celui-ci continue de s’installer chez nos voisins du Sud, où la Garde nationale débarque à Portland, ville démocrate importante de l’ouest du pays, et où des élus démocrates, qui voulaient savoir où étaient passés les immigrants disparus de « l’Alcatraz des Alligators », ont à leur tour été détenus par la police d’immigration américaine (ICE). Les immigrants ne sont pas disparus, ICE est légitime, ceux qui enquêtent sont une menace, ICE lui-même les arrête : DARVO de nouveau.

Chez nous, repensons à tout ce qui entoure la mort du jeune Nooran Rezayi, tué par un policier dont on ne sait pas encore le nom. Il n’aura fallu que 58 secondes pour que le jeune de 15 ans soit atteint de deux balles, mortellement, en plein jour, pour ne pas avoir montré assez vite ses mains. En contrepartie, il aura fallu cinq minutes pour que les agents tentent de le réanimer et cinq heures pour annoncer sa mort à ses parents.

Depuis, les institutions policières sèment le doute : un affrontement entre jeunes se préparait, le policier a sans doute craint pour sa vie, il n’aurait pas tiré sinon, le contexte l’autorisait à le faire, alouette. Le Bureau des enquêtes indépendantes a dit craindre que des enquêtes citoyennes aient cours (lire entre les lignes : la police est menacée, des gens se feront peut-être justice eux-mêmes).

Lors de la marche, qui rassemblait une centaine de personnes à Longueuil samedi dernier, une importante force policière munie d’un lourd arsenal ainsi que l’escouade antiémeute étaient présentes, malgré le caractère pacifique et familial du rassemblement, qui s’est déroulé dans le calme. Or, tout cela envoie le message que les manifestants solidaires avec la victime (non armée, rappelons-le) sont de potentiels menaces.

Des communs à bâtir

Même Kim Thúy, si douce, respectueuse et pleine d’amour pour le Québec, a goûté à cette technique, simplement pour avoir exprimé son ressenti d’immigrante de longue date. Après avoir fait la longue liste des pays hostiles à l’immigration (l’Italie de Meloni, la France, où le Rassemblement national pourrait bien être élu, l’Allemagne où l’AFD est en montée...), un chroniqueur a conclu son texte en écrivant « Le Québec ne méritait pas votre petit crachat », faisant de Kim Thúy l’agresseuse, ingrate, qui crache au visage d’une province entière...

Dans notre monde à l’envers, ce sont les défenseurs des droits de la personne et de la dignité qui sont démonisés, par des institutions et des individus souvent riches et puissants — et qui veulent le demeurer. Comme dans *Stranger Things*, les spores flottent dans l’air intolérant, irrespirable et oppressant. Les Demogorgons étendent leurs tentacules pour nous faire glisser et nous monter les uns contre les autres. Du Kate Bush dans les oreilles, restons groupés. Construisons des communs en marge de ce monde de plus en plus fou, qui se démène fort pour nous faire croire que l’empathie, l’accueil et la bienveillance sont des tares.

LEDEVOIR

1265, rue Berri, 8^e étage,
Montréal (Québec) H2L 4X4
Métro Berri-UQAM
Ouvert du lundi au vendredi
de 8 h 30 à 16 h 30

D

Suivez-nous
sur LeDevoir.com
et sur nos réseaux
sociaux

in x d

REDACTION

Téléphone
514 985-3333

Courriel
redaction@ledevoir.com

RENSEIGNEMENTS ET
ADMINISTRATION

Téléphone
514 985-3333

ABONNEMENTS
(du lundi au vendredi
de 7 h 30 à 16 h 30)

Téléphone
514 985-3355

Extérieur de Montréal
1 800 463-7559 (sans frais)

Courriel
abonnements@ledevoir.com

Télécopieur
514 985-5967

PUBLICITÉ

Téléphone
514 985-3399

Extérieur de Montréal
(sans frais)
1 800 363-0305

Courriel
publicite@ledevoir.com

Télécopieur
514 985-3340

AVIS PUBLICS
ET APPELS D'OFFRES

Téléphone
514 985-3452

Courriel
avisdev@ledevoir.com

Télécopieur
514 985-3340

AVIS DE DÉCÉS

Téléphone
514 985-3452

Courriel
necrologie@ledevoir.com

Le Devoir peut, à l'occasion, mettre la liste d'adresses de ses abonnés à la disposition d'organisations reconnues dont la cause, les produits ou les services peuvent intéresser ses lecteurs. Si vous ne souhaitez pas recevoir de correspondance de ces organisations, veuillez en avvertir notre service à la clientèle. Le Devoir est publié du lundi au samedi par Le Devoir inc., dont le siège social est situé au 1265, rue Berri, 8^e étage, Montréal (Québec) H2L 4X4. Il est imprimé par Imprimerie Mirabel inc., 12800, rue Braut, Saint-Javier de Mirabel, division de Québecor Media, 612, rue Saint-Jacques Ouest, Montréal. Envoi de publication — Enregistrement no 0658. Dépôt légal : Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2007.

Écouter | Voir | Lire | Réfléchir | Rêver | Inspirer | Décrocher | Jouer

LE DEVOIR / LES SAMEDI 4 ET DIMANCHE 5 OCTOBRE / 2025

ED

MAGAZINE

Debbie Lynch-White
**La dimension cachée
de l'intimité**

JF Pauzé
**Un chanteur
honnête**



SOMMAIRE

4 **Musique**

JF Pauzé, principal auteur et compositeur des Cowboys Fringants, lance son premier album solo, *Les amours de seconde main*.

10 **Théâtre**

Dans *L'usure de nos aurores*, Debbie Lynch-White dévoile la dimension cachée de l'intimité.

14 **Cinéma**16 **Critique Cinéma**18 **Écrans**22 **Lire**24 **Critique Lire**29 **Style libre :**

Caroline Montpetit

33 **Louis Cornellier**

Photo de la une du D :

Valérian Mazataud Le Devoir

Photo de Debbie Lynch-White :

Marie-France Coallier Le Devoir

CULTURE

D'autres images !

Momenta reconsidère le concept de l'image manquante sans trop tomber dans l'illustration d'idées politiques

CRITIQUE

NICOLAS MAVRIKAKIS

COLLABORATEUR LE DEVOIR

Éloges de l'image manquante... Le sujet abordé par Momenta et sa commissaire Marie-Ann Yemsi est vaste, mais il est intelligent. Il permet entre autres d'aborder un cliché du discours dominant sur notre époque, répété autant par n'importe quel quidam que par l'intellectuel « expert » en images.

Non, il n'est pas tout à fait juste de dire que notre époque subit trop d'images, un concept qui pourrait laisser croire à la prolifération d'une multitude de points de vue, à une infinité de représentations du monde. Nous sommes en fait bombardés par les mêmes images, images de vedettes, d'influenceurs, de modes, de produits à consommer, de politiciens tentant de manipuler l'opinion publique, images nous assenant une vision réductrice de nos sociétés... En fait, notre époque manque profondément d'images — et de discours — différentes. Les prémisses de cette biennale impliquent donc un constat, celui du manque d'images « alternatives » — phénomène qui n'est pas nouveau, tant la télévision que les journaux, les revues ou les publicités ayant, eux aussi, créé, depuis le XX^e siècle, des hiérarchies, des effacements, des censures dans les représentations. Cette biennale propose donc, à travers sa programmation, d'explorer la puissance potentielle et critique de ces « images manquantes ».

Certes, le propos se renferme parfois trop simplement sur une critique du colonialisme et de son héritage... On aurait pu envisager l'image manquante sous bien d'autres angles. Les Carnets du BAL en 2012 en avaient dressé un panorama plus complexe. La question de l'image elle-même comme manque — comme morceau insuffisant du réel qu'elle tente de cerner — aurait pu alors se dessiner plus clairement.

Heureusement, bien des artistes évitent de tomber dans la simple illustration d'idées politiques où l'image serait finalement *superflue*. L'art trouve ici souvent sa place.

Des images réinventant/ montrant le monde

Plusieurs artistes ont su investir l'art de la fiction et élaborer des narrations expérimentales.

Joyce Joumaa, avec son installation vidéo *Bêtise humaine* au Musée d'art



contemporain de Montréal (MAC, jusqu'au 8 mars), donne à voir un récit qui en cache un autre. Joumaa s'approprie les archives télé d'un match de foot de 2001 entre l'Algérie et la France, ainsi que des extraits du film *La bataille d'Alger* de Gillo Pontecorvo — film interdit en France jusqu'en 1971 — qui traite de la révolte contre la colonisation française. Joumaa explore l'idée selon laquelle les compétitions sportives sont un moyen pour des groupes minorisés de résister politiquement au pouvoir dominant ou de se désaliéner du colonialisme. En superposant, en floutant, en détournant les images afin de créer des effets de transparence et de fantômes photographiques, Joumaa nous amène à relire ces images et à saisir comment les compétitions sportives tentent souvent de contrôler les groupes minoritaires au nom des règles du bon esprit sportif...

Riche est aussi *Orchard Station Road*, d'OK Pedersen, au Centre Clark (jusqu'au 18 octobre), film qui invente un récit à partir d'un collage d'images trouvées, récit d'un monde futur soumis à une catastrophe, à la destruction des réseaux de communication après une tempête solaire. Une œuvre qui dit comment les images peuvent être vides de sens, ne trouvant leur signification que grâce à d'autres images.

Toujours chez Clark, on ira voir *Les feux que vos derniers souffles ravivent* (*Mouvements I et III*) de Myriam Omar Awadi, installation vidéo visuellement très sombre qui, dans une

Paula Valero Comín,
Jardin-Herbier
résistant Rosa
Luxembourg, 2023

PAULA VALERO COMÍN



mise en abyme intelligente, traite d'une danse cérémoniale clandestine de femmes comoriennes qui a laissé peu de traces...

L'amateur notera aussi l'*Herbier résistant Rosa Luxembourg* de Paula Valero Comín, à la Fonderie Darling (jusqu'au 23 novembre), qui étend la question du politique vers la question de l'écologie et de l'art, en créant des liens souterrains poétiques entre des espèces végétales et des femmes qui veulent protéger le vivant.

Momenta montre aussi comment l'art peut produire des interventions créant des images fortes et des débats dans l'espace public, en dehors du réseau protégé des musées et galeries,

caisse de résonance où l'engagement se résume à une répétition d'idées acceptées. Le visiteur notera *Levitare* d'Iván Argote, installation vidéo, elle aussi au MAC, qui traite de la question du poids de l'histoire dans l'espace public. À Madrid, Paris et Rome, Argote poursuit la réflexion sur les monuments publics qui a cours dans bien des villes et réalise de faux démantèlements de monuments colonialistes à Christophe Colomb et au maréchal Joseph Gallieni ainsi que de l'obélisque Flaminio de la piazza del Popolo, volé à l'Égypte par l'empereur Auguste. Des performances qui désacralisent et remettent en question ces monuments ainsi que les valeurs qu'ils véhiculent...

Autres voix, autres récits, autres musiques

À la biennale Momenta, l'exposition de Raven Chacon, artiste navajo, se démarque par sa musicalité aucunement stéréotypée

CRITIQUE

JÉRÔME DELGADO

COLLABORATION LE DEVOIR

À une époque où il est raisonnable de laisser résonner des voix longtemps mises de côté, la 19^e édition de Momenta (première sous l'appellation « biennale d'art contemporain ») contribue au mouvement. Sous l'intitulé « Éloges de l'image manquante », l'événement ratisse large et évoque de multiples contestations du pouvoir. Car faire un tel éloge, c'est relever les trous que l'histoire dominante n'a pas comblés.

La dénonciation ne se traduit pas par des œuvres misérabilistes. À la Galerie de l'UQAM, par exemple, les trois expositions ont beau déplorer la marginalisation, le colonialisme et même un génocide, le ton est à la sollicitude, à la fête, à la dignité.

La couleur chair de *Chaque pas doit-il toucher le sol ?*, de Caroline Mauxion, apaise, malgré la souffrance physique et morale qu'elle décrit. En sculptures, en tissus et en photographies, la Montréalaise aborde avec douceur sa propre réalité, celle d'être née avec une jambe plus courte, ou moins droite. Mais la malformation — ou les « malformes », comme l'évoque le titre d'une vidéo — peut aussi être source de désir. La différence d'un corps que

la médecine a cherché à rendre invisible, à redresser sert ici à interroger les idéologies qui visent à éliminer de l'espace public les diversités sexuelles.

La reconstruction de corps et l'esthétique de collage propres à Mauxion se retrouvent aussi dans *Twòn Kreyol* (trône créole), de Raphaël Barontini. Ici, l'exubérance de costumes et l'apparition insolite de visages, imprimés sur tissu, instaurent une ambiance carnavalesque. L'artiste français aux origines caribéennes imbibes l'histoire officielle de fiction, notamment en mêlant des héros de la lutte contre l'esclavage à une iconographie tirée de l'histoire de l'art et de collections coloniales.

C'est aussi à l'époque des colonies que renvoie *Élégie - pour deux ancêtres*, de Gabrielle Goliath. L'installation à deux vidéos évoque l'épisode qualifié de premier génocide du XX^e siècle : l'extermination des Hereros et des Namas, peuples de la Namibie actuelle. Plongée dans la pénombre, la salle invite au recueillement et à l'écoute de chanteuses qui se succèdent sur une estrade. Ici aussi, l'esprit de collage, plutôt que de dissonance, est manifeste dans la manière dont les voix et les corps des interprètes se complètent.

VOIR PAGE LED 9 : IMAGE

ÉPREUVE DE RÉVISION ANTIDOTE n° 340

Présentée par LE DEVOIR

Trouvez les 5 erreurs :

Le filou parvint à déjouer les vigiles pour s'immiscer subrepticement dans la chambre forte. Un lacis de faisceaux lumineux le séparait du précieux rubis trônant sur son pédestal. Il enchaina pirouettes et contortions, évita tout mouvement subite, s'empara du gemme, puis fuya ni vu ni connu.



Antidote
www.antidote.info

Correcteur
Dictionnaires
Guides



Vérifiez vos hypothèses en consultant le corrigé détaillé dans la section Jeux.

JF Pauzé, un chanteur honnête

Le principal auteur et compositeur des Cowboys Fringants lance son premier album solo, *Les amours de seconde main*

ENTREVUE
PHILIPPE RENAUD
LE DEVOIR

J

ean-François Pauzé vient tout juste d'avoir 50 ans, un bel âge pour se lancer dans une nouvelle carrière solo. Le phénoménal auteur et compositeur lance aujourd'hui son premier album, *Les amours de seconde main*. « Il y avait toujours une fébrilité au lancement d'un album des Cowboys Fringants, mais bon, on était quand même habitués et le groupe servait de bouclier... Là, je me sens un peu seul dans l'aventure », reconnaît le musicien qui a dû trouver sa voix après avoir perdu celle de son meilleur ami.

JF est content de ne pas s'être écouté en juin dernier lorsqu'il fut pris de panique : il ne voulait plus de *Ballon-sonde* comme carte de visite. « À cause du thème. Je ne voulais pas écœurer le monde avec le décès de Karl » Tremblay, son ami, la voix qui chantait ses mots dans les Cowboys Fringants, décédé le 15 novembre 2023. « Je me disais : "À un moment donné, le monde va en avoir plein leur casque". C'est pour ça que j'ai paniqué. Ne pas changer d'idée s'est avéré une décision judicieuse. »

Ça, c'est un euphémisme : voilà maintenant trois mois que cette missive lancée à l'ami disparu figure dans les premières places du palmarès des chansons francophones les plus jouées au Québec : « Un peu comme on lance un ballon-sonde / J't'envoie des nouvelles de l'autre monde / Rien d'neuf ici tout va pour le mal / Ça frôle la guerre mondiale ». Trois mois !

La dernière chanson de l'album s'adresse aussi à Karl. Une ballade presque nue, à peine revêtue de guitare sèche et d'harmonica : « La *tank* est pleine, presque autant que ma peine / Dans la nuit monochrome, j'roule en parlant à un fantôme », se lamente Pauzé, qui roulait ces derniers jours dans la campagne promotionnelle de son nouvel album en toute connaissance de la première question que lui poseraient les journalistes.

« Oui, ça va bien, répond-il. J'ai décidé d'avoir du *fun*. C'est dans cette



optique que cet album a été fait. Je n'ai pas envie de m'étaler sur le deuil — c'est quelque chose de privé pour moi et que je ne ferai probablement jamais complètement. J'ai quand même perdu mon meilleur ami et en même temps mon projet de vie, les Cowboys. Mais je pense que dans tout ça émerge du positif. »

Ce premier album solo, tiens. S'il en doutait, qu'il se rassure : les fans le suivront encore. Onze nouvelles chansons, forcément pas très éloignées de l'univers sonore et thématique investi

par les Cowboys Fringants en plus de vingt-cinq ans de carrière. On y entend du pur Cowboy, comme *Sudbury* ou *Puisqu'il le faut*, stratégiquement placée en ouverture de l'album.

Celle-ci évoque la mort, « mais je la vois plus comme une chanson sur la persévérance, malgré les épreuves. Elle parle aussi de l'absurdité de la vie : n'importe qui peut mourir demain matin... On va tous connaître le même sort, alors autant se concentrer sur les belles choses. Et aimer, aimer, aimer, c'est ce que j'ai fait ces deux

**L'auteur-compositeur-interprète
Jean-François Pauzé**

VALÉRIAN
MAZATAUD
LE DEVOIR



Les amours de seconde main

JF Pauzé, La Tribu. Sa tournée de spectacles débutera au théâtre Petit Champlain le 13 décembre et fera un arrêt à Montréal, au MTelus, le 5 juin 2026.



dernières années, alors que je me suis tenu sur les lignes de côté, professionnellement. Voir les belles choses plutôt que de se repasser la tristesse des événements qu'on a vécus. »

Chercher sa voix

Au sein des Cowboys, Pausé était d'abord l'auteur et compositeur du répertoire incarné par Tremblay. « Dans le groupe, je chantais toujours assez aigu les harmonies derrière la voix de Karl ; ma voix était toujours présente, mais ce n'était jamais ma vraie voix. J'ai

dû trouver le juste milieu » pour devenir le centre d'attention de ce projet musical. Tout un changement. Comment la trouve-t-il, sa voix ? « Je dirais que je suis un chanteur honnête, dit-il. Ma voix ne me gosse pas. Son petit côté graveleux, rocailleux, je ne déteste pas. »

Et c'est comment de composer pour soi, sans entendre dans sa tête la voix de Karl ? « Au niveau du processus créatif, il n'y a pas grand-chose qui a changé. Ce qui a changé, c'est la manière d'approcher les sujets, et les sujets eux-mêmes. Certaines des

chansons plus personnelles, je ne les aurais pas faites avec Karl parce que j'avais toujours cette espèce de devoir de réserve. Je connais mon beau gros personnage, je savais qu'il y avait des trucs où il ne voulait pas aller, par exemple des chansons qui parlent d'échecs amoureux. Il me disait : « Je ne peux pas chanter ça, tout le monde sait que je sors avec Marie-Annick [Lépine], je vais avoir l'air *phoney* ! » »

« Parce que je ne chantais pas mes textes, les Cowboys m'ont forcé à écrire sur autre chose que mon nombril »,

enchaine Pausé. Ainsi, son album compte son lot de chansons « à personnages » : le naufragé de l'amour de *Fond d'pichet sale de sangria*, le polyamoureux qui s'ignore dans *Bisous*, ou la jeune femme éprise de liberté d'*Emmêlé dans ses ch'veux*, l'autre grande chanson poignante de l'album après *Ballon-sonde*.

L'esprit de Plume Latraverse imprègne l'œuvre de Pausé et des Cowboys depuis les débuts du groupe ; on la retrouve sur *Simplicité involontaire*, un rock jamais tout à fait entendu dans la discographie du groupe. « La thématique est plumesque, mais musicalement, c'est directement inspiré de *Bron-Y-Aur Stomp* du troisième album de Led Zep », avoue Pausé, qui cite ailleurs *Piano Man* de Billy Joel.

« Plume, j'ai toujours été un grand fan, mais je trouvais qu'il l'avait moins sur des sujets plus... touchants ? Alors que Renaud savait être à la fois touchant, drôle et revendicateur. Depuis le temps, j'ai fait mon chemin, je pense avoir réussi à trouver mon propre style, mais je m'identifie surtout à Renaud parce qu'il arrivait à écrire sur différents niveaux d'émotion, et ça a toujours été important pour moi. »

Au panthéon de la chanson

Pour le public aussi, à l'évidence. Nul autre auteur-compositeur n'a enrichi le grand livre de la chanson populaire québécoise ces 25 dernières années comme Jean-François Pausé. *La manifestation*, *Droit devant*, *Tant qu'on aura de l'amour*, *Marcel Galarneau* (coécrite avec Tremblay), *Marine marchande*. Les touchantes *Ici-bas*, *Sur mon épaule*, *Plus rien*, *Les étoiles filantes*, *L'Amérique pleure*, *Toune d'automne* (coécrite avec Lépine), on en passe. De nouveaux classiques, chacune d'elles. Amplement pour faire entrer Pausé au panthéon de notre chanson, à seulement 50 ans.

« Certaines de mes chansons, je les trouve ratées, nuance l'auteur-compositeur. Ensuite, il y a les chansons que j'appelle « de répertoire » : elles sont bonnes, mais elles plaisent aux vrais fans. Puis, les chansons fédératrices — mais je n'ai aucune idée comment les écrire ! Et ça a été ça ma motivation avec les Cowboys, ces dernières années. Arrivé au sommet, il faut essayer de s'y maintenir. Et je me disais : « Crisse, c'est pas vrai qu'on va seulement jouer *La manifestation* toute notre vie, ça prend d'autres bonnes chansons à jouer en spectacle ! » »

« J'aime beaucoup parler aux gens », répond simplement le musicien lorsqu'on lui demande quel est son secret. « À une certaine époque, je faisais beaucoup de chansons engagées, revendicatrices ; j'ai abandonné ça parce que j'aime mieux faire ce que j'appelle des polaroids. Une photo du moment où j'écris la chanson. En 2018, la société, je la voyais comme ça, et ça donne *L'Amérique pleure*. En 2024, quand j'ai écrit *Le clash*, c'est le polaroid de notre époque postpandémique, avec Trump [au pouvoir] et les guerres qui éclatent. Je pense que ça parle davantage aux gens, qui se disent : « Ah ! je ne suis pas le seul à voir le monde de même. » »



Le visage que l'ensemble I Musici présente en cette 42^e saison est incontestablement nouveau ; nouvelle direction artistique collective, nouvelle expérience de concert sans chef, nouvelle direction générale, nouvelle salle. PIXZABELLE

La nouvelle vie d'I Musici

L'ensemble I Musici se redéploie dans un modèle de fonctionnement inédit.
Premier concert : jeudi.

GRAND ANGLE
CHRISTOPHE HUSS
LE DEVOIR

Jeu à 17 h 30, à l'espace JAX, s'ouvrira la saison 2025-2026 d'I Musici. L'ensemble instrumental, fondé il y a 42 ans par Yuli Turovsky, aborde une nouvelle phase de son histoire, où direction musicale et artistique, administration et conseil d'administration sont entre les mains des musiciens.

« La force d'un ensemble où chaque voix compte » est le slogan mis

en avant sur le site Web d'I Musici de Montréal. Après s'être séparés, en février dernier, de leur chef Jean-François Rivest (pour autant nommé jadis jusqu'en 2027), les musiciens restent les seuls maîtres à bord d'une barque qui a pris l'eau après la décision du Conseil des arts et lettres du Québec, il y a un an, de réduire sa subvention de plus de 60 %.

Le nouveau modèle d'I Musici, que nous avons qualifié de « kolkhoze musical », est très jusqu'au-boutiste, puisque les musiciens assument des rôles dans l'administration, tout comme dans le conseil d'administration.

Nous avons fait le point avec deux représentantes, les violonistes Julie Triquet et Amélie Benoît-Bastien, sur ces Musici nouvelle manière qui ont

On ne repart pas zéro ; on est un orchestre de plus de 40 ans. Il y a une base musicalement très solide. Nous réfléchissons et structurons un fonctionnement qui sera peut-être différent de la tradition et des habitudes.

JULIE TRIQUET



choisi, par exemple, de donner leurs concerts habituels de la saison, la plupart du temps le jeudi, à 17 h 30, à l'espace JAX, une église anglicane du centre-ville de Montréal.

À tous les rouages

« Nous sommes une collectivité. Nous nous consultons, nous réfléchissons ensemble. Un comité artistique prend les décisions finales, discutées auparavant avec tout le monde. J'en suis un peu la coordinatrice artistique. S'il y a des entrevues par exemple, on ne peut pas tous y aller, donc c'est moi qui vais les donner. Mais toujours en consultation je ne fais jamais quelque chose que le groupe ne porte pas », nous dit Julie Triquet.

Sur le plan de l'administration, la directrice générale est Suzanne Careau, une musicienne membre d'I Musici depuis près de 40 ans, auparavant responsable du personnel musicien. Les communications sont pilotées par un altiste, Thierry Lavoie-Ladouceur, et le directeur du personnel est le contre-bassiste, Yannick Chênevert. L'expertise externe apportée à ce groupe est celle des comptables, le cabinet Dumont St-Pierre, présent auprès d'I Musici depuis avant le séisme financier :

En concert cette semaine

Mosaïque autochtone à l'**Orchestre classique de Montréal**, à la Maison symphonique, dimanche à 15 h.

L'ARC Ensemble célèbre les compositeurs en exil à la salle Bourgie, mercredi à 19 h 30.

Bernard Labadie et **Isabelle Faust** sont réunis par l'OSM mercredi et jeudi à 19 h 30.

Les Violons du Roy collaborent avec **Elisabeth St-Gelais**, à Québec jeudi, et à Montréal vendredi.

« Nous leur avons donné un mandat plus important, et Suzanne Careau travaille étroitement avec eux », nous précise Amélie Benoît-Bastien.

Quant au conseil d'administration, « nous avons clarifié [avec lui] qu'il est là pour servir et soutenir les musiciens et non le contraire », affirme Julie Triquet pour cadrer le rôle de l'instance supérieure, dont font partie trois musiciens (M^{mes} Triquet, Benoît-Bastien et l'altiste Elvira Misbhakova), une représentante des musiciens et des musiciennes (Madeleine Messier), deux professeurs de HEC, François Colbert et Robert Dutton (l'ancien p.-d.g. de Rona) et Luc Chaput, le directeur du Conservatoire de musique de Montréal. Julie Triquet espère pouvoir attirer dans cette instance un nouveau membre important cette saison : « Une femme, excellente, qui va jouer le rôle de la trésorière. »

Conventions

Comment un litige d'un musicien avec d'autres musiciens pourra-t-il être résolu par un collectif de musiciens ? « Il va y avoir une convention négociée, des règlements. Nous sommes déjà très avancés sur la structure des répétitions et des rôles de chacun. Nous voulons tous que cela

fonctionne, et quand on va tous dans la même direction, la communication est facile », explique Julie Triquet.

Pour l'instant, personne ne sera réauditionné. « On ne repart pas à zéro ; on est un orchestre de plus de 40 ans. Il y a une base musicalement très solide. Nous réfléchissons et structurons un fonctionnement qui sera peut-être différent de la tradition et des habitudes. »

En pratique, après trois départs à la retraite et une musicienne qui a gagné sa permanence à l'Orchestre symphonique de Montréal (OSM), il y a des postes à pourvoir chez I Musici. Mais l'ensemble n'est pas pressé de les combler officiellement. Comme le résume Amélie Benoît-Bastien : « Nous n'auditionnons pas les chaises libres en ce moment, car cela prend plus que de bien jouer du violon ou de l'alto. Nous avons besoin de connaître les forces autres d'une personnalité, au niveau communication, réseaux sociaux, par exemple. Ce sont des gens qui vont devoir amener de l'eau au moulin, pas uniquement par la musique. Le profil sera différent. »

En pratique, « selon la convention collective, nous sommes 15, mais en ce moment nous sommes 11 », précise M^{me} Benoît-Bastien. Des musiciens supplémentaires seront donc invités à se joindre à l'équipe au fil de la saison : « Ils participent à la répétition comme nous et sont invités à faire des commentaires. Ils sont assis avec nous et payés comme nous, alors que d'ordinaire, les surnuméraires sont placés en arrière. »

Ces invitations tout au long de l'année vont-elles permettre de suivre des candidats et de remplacer des auditions en bonne et due forme par des formes de cooptations ? Et, par ailleurs, si un musicien se trouvait à être un as de l'informatique, cette seconde qualité deviendrait-elle un critère majeur ? « Il faudra des gens prêts à s'impliquer avec leurs forces. Mais, musicalement, il faut que cela

colle. Nous sommes encore en construction, mais dans notre tête, nous allons jouer avec des gens tout au long de notre saison et, à un moment, on aimerait pouvoir proposer un poste à quelqu'un. Il faut voir si cela peut fonctionner avec la Guilde des musiciens. Nous partons à zéro au niveau structurel dans la convention collective », avoue Julie Triquet.

Planification

Pour ce qui est des projets artistiques, du choix du lieu et des horaires des concerts, le « comité artistique » est composé de cinq membres. « Depuis les changements, beaucoup d'artistes nous écrivent pour collaborer avec nous. Nous discutons quant à savoir si cela nous intéresse et si c'est possible financièrement. Il y a aussi les questions de dates, de salles et de nombre de concerts. Nous avons trouvé que six concerts cette saison était un chiffre réaliste », synthétise Julie Triquet.

« Nous sommes allés avec des choses que nous avions envie de jouer et des gens avec lesquels nous avions envie de collaborer. Si ce sont des choses avec lesquelles nous nous sentons connectés, il y a plus de chances que le public les reçoive bien », précise Amélie Benoît-Bastien.

Pour choisir l'endroit où tenir les concerts de la saison, I Musici a d'abord visité Le 9^e au Centre Eaton. « Nous avons aimé le concept, mais ce n'était pas réaliste pour nous. » L'espace JAX avait été le lieu des concerts en pandémie : « Nous avons adoré cet endroit ; on peut y faire chaque événement différemment. » Quant à l'horaire (17 h 30), « on a entendu beaucoup de commentaires disant que le concert après le travail serait la nouvelle tendance, alors on essaie », dit M^{me} Triquet.

Mais il y a un plan B : « Si cela ne marche pas, on pourra probablement les mettre le soir. » Décision après Noël, « mais quand on fait un changement, une année, ce n'est pas trop pour essayer quelque chose de nouveau »,

juge Julie Triquet, qui a plutôt hésité « entre 17 h et 17 h 30 » qu'entre 17 h 30 et 19 h 30.

Si l'on donnait, comme un coup de baguette magique, une rallonge budgétaire, aucune réponse immédiate n'émerge quant à l'emploi des fonds : « Nous n'avons pas discuté de cela et sommes tellement dans le moment présent pour faire au mieux avec les ressources dont nous disposons », dit Amélie Benoît-Bastien.

« Il y a plusieurs mois, j'aurais répondu oui au projet Chostakovitch avec Maxim Rysanov, ou le projet avec Vadim Gluzman, dont les annulations m'ont fendu le cœur », dit Julie Triquet. « Mais, comme Amélie, je suis plus dans le présent. On s'en va vers d'autres choses. »

Julie Triquet ne renonce pas à voir Maxim Rysanov ou Vadim Gluzman un jour avec I Musici (« il y aura des projets de plus d'envergure, mais pas cette année »), mais elle s'intéresse surtout à la nouvelle mission « excitante » et voit que « cela a donné un nouveau souffle à l'orchestre ». « Nous sommes beaucoup plus impliqués, ne sommes pas là à attendre ce que le chef va nous demander. Nous créons nous-mêmes ; c'est une attitude très différente. »

À l'heure de la prochaine redistribution de fonds, I Musici voudra montrer son unité : « Notre travail artistique sera extraordinaire et nous permettra, à tous, de nous connaître sous un autre angle », résume Amélie Benoît-Bastien. Les « musiciens-qui-font-tout » vendent désormais des billets et recherchent financements et dons. « À ceux qui me disent : "Tu dois apprendre à vivre le moment présent", je réponds : "Le moment présent, on le vit et on n'a pas le choix" », conclut Julie Triquet.

Étincelle. L'inspiration

Gougeon : « Coups d'archets pour cordes ». Tchaïkovski : « Variations rococo » (soliste : Yegor Dyachkov), « Sérénade pour cordes ». I Musici. À l'espace JAX, le 9 octobre, 17 h 30.

Corps Fantômes

LA LUTTE
N'EST
JAMAIS
FINIE.Les minutes
de création

Donnez ce que vous pouvez :
chaque tranche de 1000 \$ = une
minute de la pièce

En participant aux Minutes de création, vous contribuez à l'émergence d'un spectacle unique qui rend hommage aux pionnier-es qui se sont battus pour la reconnaissance des droits de la communauté LGBTQIA2+.

DUCEPPE

LA
MESSE
BASSE

REPRISES



Reprises

★★★ 1/2
BEYRIES,
Audiogram

D'où vient Amélie Beyries ? Cet album y répond, en neuf voyages dans le vaste monde des chansons qui l'ont esquissée, dessinée, définie lorsqu'elle était fillette, adolescente, jeune femme. Comme la radio au temps béni où les genres se faisaient risette et n'avaient en commun que leur attrait populaire, la *playlist* personnelle ici échantillonnée laisse tout naturellement pantois de plaisir. *Love Bites* de Def Leppard après *Le cœur est un oiseau* de Richard Desjardins, ça se peut ? Mais si. Mélodiquement, ça se tient. La voix de BEYRIES chérit ces airs avec la même tendresse. Loin du folk dylanien d'origine, la version d'*It Ain't Me Babe* en délicate ballade n'a peut-être jamais autant bercé. Même sensation pour *The Chain*, sans le rauque du timbre de Stevie Nicks. Plus fort encore, la *Désenchantée* de Mylène Farmer trouve en piano-voix une vérité qu'on ne soupçonnait pas. Ainsi, R.E.M. et ABBA joignent leurs majuscules, *Islands in the Stream* existent sans Dolly et Kenny, même Cat Stevens laisse à la chanteuse la belle place. Tous ces mondes font partie du sien.

Sylvain Cormier

ROCK



Getting Killed

★★★★
Geese,
Partisan
Records

À l'entendre chanter ainsi, on ne donnerait pas 23 ans à Cameron Winter qui, avec ses amis du secondaire, fondait Geese à Brooklyn et lançait un premier album il y a sept ans. Le timbre pourrait être celui d'un Thom Yorke qui aurait mué de la voix ; sur *Husbands*, on pourrait reconnaître Mick Jagger. Si la voix de Winter habite tant les chansons de ce quatrième album studio, c'est que le son du groupe s'appuie moins sur la force de la batterie, qui s'emportait pour un rien sur *3D Country* (2023) : c'est un album de chansons avant d'être un album de chanson art punk/indie rock. Et c'est un étrange, déstabilisant album, s'ouvrant sur la décharge punk-free jazz *Trinidad* pour tout de suite rassurer l'auditeur avec la mélodieuse et chaloupée ballade *Cobra*. Plus énermée, la chanson-titre échantillonne une chorale ukrainienne, Emily Green faisant crier sa guitare sur la batterie festive de Max Bassin. La finale est particulièrement jouissive, avec *Taxes* et la révoltée *Long Island City Here I Come*.

Philippe Renaud

CHANSON

La couleur du beau temps
Chansons et poèmes

★★★★ 1/2
Gilles Vigneault,
La Montagne
secrète

À quelques jours de ses 97 ans, le cadeau d'anniversaire est pour nous : un album musical inespéré. Gilles Vigneault offre une fois de plus des mots nouveaux qui font rimer et arrimer le beau : « Moi, quand j'ai connu la musique / Elle était vêtue en violon ». Pour sa petite-fille Marion Vigneault et Jaxon McSween, il a un poème par saison. Généreux, il confie quelques-unes de ses chansons d'antan et d'aujourd'hui à des interprètes complices aux timbres exquis : Daniel Lavoie, Catherine Major, Alexandre Désilets, Judi Richards, Kathleen Fortin, Pierre Flynn. Et il laisse à Nathalie Dion, illustratrice à la palette automnale, les pleines pages qui donnent ce qui sied au titre de l'œuvre : *La couleur du beau temps*. Les musiciens fournissent la trame du voyage : il faut entendre Tommy Gauthier ensorceler *Tu chantaïs autour des mots amoureux* de Vigneault et des notes plus pures que pures de Désilets. Tous et toutes excellent, rivalisent de magie, enchantent en chantant : comment ne pas vouloir que ce soit digne du grand poète ? Ce l'est, ce n'est pas rien de le dire.

Sylvain Cormier

CLASSIQUE



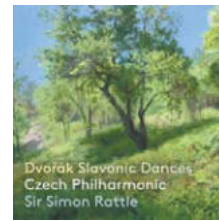
Bach-Busoni

★★★★ 1/2
« Plein jeu »,
transcriptions
de Bach, J.-P.
Collard (piano),
La Dolce Volta
LDV 139

Les parutions de transcriptions de Bach par Busoni qui, à la fois, font l'impasse sur la *Chaconne* et comportent la *Toccata et fugue en ré mineur*, plutôt boudée par les pianistes, ne sont pas légion. Une nouvelle fois chez La Dolce Volta nous pouvons parler de concept intégré, c'est-à-dire d'un projet artistique magnifié par une superbe présentation (petit livre-disque élégant avec une intéressante entrevue), enregistré dans un endroit optimal (Arsenal de Metz), par un excellent preneur de son (Jean-Marc Laisné) sur un piano impeccablement préparé. *Plein jeu* coche toutes les cases, chose primordiale pour un programme de partitions aux développements aussi massifs que les œuvres pour orgue BWV 532, 552, 564 et 565. Au milieu, deux chorals ne sont pas de trop pour détendre l'atmosphère. Les pièces sont l'occasion pour Jean-Philippe Collard de déployer un art du piano symphonique, sans tapage mais avec des soubassements et une force d'une grande noblesse, dans un disque qui « sonne » vraiment.

Christophe Huss

CLASSIQUE



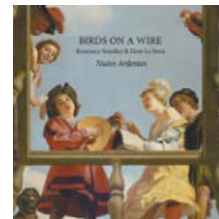
Antonín Dvořák

★ 1/2
Orch. philharmonique tchèque,
Simon Rattle,
Pentatone PTC
5187414

Voilà une grosse affiche de la rentrée musicale, où tout paraît sans risques. Imaginez : Dvořák enregistré à Prague, avec l'orchestre qui connaît le mieux ce compositeur et le chef qui a dirigé la Philharmonique de Berlin, où l'un de ses meilleurs enregistrements était, justement, consacré aux poèmes symphoniques de Dvořák. Pourtant, tout part de travers ! Le problème le plus évident est sonore : l'univers global, mou et flou, ne convient pas du tout à la netteté et au mordant de ces *Dances*. Il semble décidément que le Rudolfinum (la salle de concert de Prague) pose d'épineux problèmes à Pentatone, et les ponctuations de cymbales et de la percussion façon « oum-paa-paa » ressemblent plus à du mauvais Brahms qu'à du Dvořák. Si certaines danses plus candides ou nostalgiques sont, un temps, habilement sculptées, dès que le mouvement s'emballe, tout est balourd. On est hors d'atteinte des références ; Szell-Cleveland et Kubelík-Vienne, ou Belohlavek, Mackerras et Sejna avec cet orchestre.

Christophe Huss

ALTERNATIF



Nuées ardentes

★★★ 1/2
Birds on a Wire,
[PIAS]
Recordings
France

De délicates *Nuées ardentes*, enveloppées de naïveté et de nostalgie. Porté par la Maîtrise de Radio France, le troisième album de *Birds on a Wire* ramène ainsi les auditeurs au moment charnière de l'adolescence en revisitant une quinzaine de chansons d'époques et de genres différents qui révèlent les thèmes d'exil intérieur et de solitude propres à cet âge incandescent. Il y a par exemple la bouleversante *Ando Como Hormigueta*, où les timbres de Rosemary Standley (voix du groupe Moriarty) et Dom La Nena se répondent avec harmonie. Douze ans après leur rencontre, la chanteuse franco-américaine et la violoncelliste franco-brésilienne poursuivent en effet leur dialogue singulier articulé autour de reprises. Chaque nouvelle version est à la fois familière et métamorphosée. Et si s'attaquer à *Perlimpinpin* de Barbara, *The Lovecats* de The Cure, *People Are Strange* de The Doors ou *Smalltown Boy* de Bronski Beat, qui côtoient aussi des airs baroques et traditionnels, relevait de l'audace, le pari est tenu avec grâce.

Amélie Revert

POP



Parfois, les jours de vent

★★★
Avril Jensen,
Coop Les Faux-
Monnayeurs

Avec *Parfois, les jours de vent*, Avril Jensen s'ancre pour la première fois dans un projet francophone, un an après *Is Any of This Real ?*. Entre ballades à fleur de peau et incursions plus pop, la jeune artiste trace avec son nouveau minialbum un chemin encore mouvant, non dénué de charme, et ne s'interdit aucun détour. On retrouve d'abord sur des pistes comme *La mer*, *Les nuages* ou *Parfois les jours de vent* une sensibilité qui évoque inmanquablement l'univers foisonnant de Klô Pelgag, là où l'émotion se fait caressante. À l'inverse, la collaboration avec FouKi sur *CRASH* prend des allures a priori plus légères, offrant un contraste marqué qui, s'il élargit la palette, contribue aussi à dérouter l'auditeur. Cette diversité témoigne peut-être d'une artiste en évolution qui navigue à l'instinct entre une musique grand public et une écriture plus intimiste. Si l'intensité de l'ensemble n'est pas égale, certaines chansons révèlent en réalité une voix capable de s'imposer durablement dans les paysages anglo et franco.

Amélie Revert

ÉLECTRONIQUE



Musée des espèces

★★★ 1/2
Marc-Antoine
Barbier,
Not Not Fun
Records

Marc-Antoine Barbier, membre de Choses Sauvages et du trio pop ambient Totalement Sublime et compositeur pour le théâtre, le cinéma et la télé, offre avec ce *Musée des espèces* un ravissant album de *grooves* méditatifs qu'il décrit comme un « dialogue naturaliste », en raison de la lutherie électronique employée (la lumineuse sonorité du clavier Yamaha DX7, notamment) et de l'incorporation de sons captés dans l'environnement. Les autres instruments donnant de la personnalité à cet album sont la flûte et le saxophone, très présents sur la chaleureuse face A de l'album. Ajoutez des percussions qui sonnent comme des clapotis dans l'eau et on songe tout de suite à l'œuvre du trompettiste Jon Hassell, à son classique *Vernal Equinox* (1977) et à l'influence que l'album a eue sur le son ambient japonais, qualifié d'environnemental et proche du son des années 1980, dont s'inspire Barbier. Le compositeur s'exprime avec plus de mystère et de complexité sur la fin de la face B (*Tropique*, *Les herbes*, *Le complexe horizontal*).

Philippe Renaud

La place importante de la fragmentation

IMAGE

SUITE DE LA PAGE LED 3

À l'instar de ces trois expositions, la fragmentation prend une place importante dans Momenta. Devant le dispositif d'Omar Victor Diop et Lee Shulman, au Musée d'art contemporain, la sensation de voir une mosaïque incomplète est tenace. Leur entreprise est épique : détourner l'homogénéité blanche de diapositives des années 1950 et 1960 par l'insertion en elles de Diop (artiste sénégalais). Le projet fabule, avec humour, un passé harmonieux et une mémoire collective inclusive, sans pour autant occulter la sottise de la ségrégation.

Dans *Indigenous Archival Photo Project*, travail de réappropriation identitaire sur les archives photographiques documentaires mené par Paul Seesequasis, les communautés autochtones figurent bel et bien. Mais les images sont pleines de lacunes, du fait qu'elles ne nomment pas les gens représentés. L'artiste et écrivain cri de la Saskatchewan cherche à déclencher des récits hors de la sphère ethnologique



Raven Chacon, *Report*, 2001, 2015 (vidéo monobande) MICHAEL PATTEN

et coloniale. Au centre Optica, il a rassemblé deux corpus, dont celui qui agrandit, multiplie et découpe l'image d'une équipe de crosse de Kahnawake de 1876. Bien que les noms des joueurs soient indiqués, leur exactitude n'est pas assurée. Des

années d'archivage silencieux ne se corrigent pas aisément.

Devant l'absence d'image, le réflexe consiste à se tourner vers les mots, parfois de manière excessive. Loin des voix hors champ qui plombent plusieurs vidéos de Momenta, *Là où se rencontrent*

les eaux, de Raven Chacon, exposition à la galerie Leonard et Bina Ellen (Université Concordia), fait un grand bien.

Les six œuvres de l'artiste et musicien navajo de l'Arizona nous invitent à l'écoute, même quand il n'y a aucun son, comme dans *For Zitkála-Šá* et ses partitions codées. Quatre vidéos intègrent des composantes sonores plus révélatrices que les images. *Report*, la plus musicale, est à découvrir en fin de parcours. Sa musique repose sur la détonation d'armes à feu, détournées en objets de résistance et d'infiltration.

Diffuser une langue peu entendue, c'est le propos de *Still Life no. 3*, installation en 24 panneaux de verre et 16 haut-parleurs. Il y est question de la lisibilité d'un récit, présenté par écrit et par des voix enregistrées, et de la résilience dont il se fait l'écho. Rythmée et ponctuée de moments surprenants, spectaculaires ou contemplatifs, *Là où se rencontrent les eaux* reflète le propos de cette Momenta pilotée par Marie-Ann Yemsi : aux silences d'hier, la réponse sera saine et positive.

Éloge de l'image manquante

Momenta biennale d'art contemporain, lieux et dates variables

SOIRÉE DE PERFORMANCES SOURDES
VÉRO LEDUC - CAI GLOVER
MODAN YOUSOUF DOMINIQUE IRELAND

1 AU 24 OCT 2025
14^E FESTIVAL PHÉNOMENA
UNE PRÉSENTATION TULSA ELECTRIQUES
DIRECTION ARTISTIQUE D. KIMM

LUNDI 6 MARDI 7 OCT 19H
SALLE BLEUE - ÉDIFICE WILDER
15\$

NKUL NNAM
ATHÉNA LUCIE ASSAMBA
EN PREMIÈRE PARTIE
AÏCHATOU ERNA LABARANG
DIMANCHE 19 OCT 20H
LA SALA ROSSA
17\$

NEW MODELS
VIVEK SHRAYA
MERCREDI 8 JEUDI 9 OCT 19H30
LA CHAPELLE - SCÈNES CONTEMPORAINES
25\$

LA PERFORMANCE DANS TOUS SES ÉTATS
FESTIVALPHENOMENA.COM



MARIE-FRANCE COALLIER LE DEVOIR

Dévoiler la dimension cachée de l'intimité

Debbie Lynch-White signe ses premières pièce et mise en scène avec *Lusure de nos aurores*

ENTREVUE
MARIE LABRECQUE
COLLABORATRICE LE DEVOIR

L

a comédienne a écrit du théâtre aussitôt qu'elle a possédé un ordinateur, à 17 ans. Mais elle a longtemps lutté contre un sentiment d'imposteur : qu'est-ce que sa voix pouvait apporter de plus à une dramaturgie qui en compte déjà de si pertinentes ? Debbie Lynch-White a donc mis de côté ce désir de créer au-delà de son rôle

d'interprète, qui l'habite depuis le début de sa carrière. « Il m'a fallu du temps pour me donner la confiance nécessaire, explique-t-elle. Je pense aussi que j'avais besoin de faire mes armes comme actrice. »

L'excellente interprète de *Surveillée et punie* (Prospero, 2024) et de *Tremblements* (Espace Go, 2023) a porté des rôles particulièrement forts ces dernières années, qui l'ont outillée encore davantage. Ce dernier spectacle surtout, un premier solo fort exigeant, l'a confrontée à un défi inédit. La difficulté de livrer sans interruption son texte sur une plateforme tournante l'a angoissée au point qu'elle a cru, pour la première fois, qu'elle n'y arriverait pas. « Avec *Tremblements*, je pense qu'il y a eu un avant et un après pour l'actrice que j'étais. J'ai senti que c'était une étape. »

À l'aube de la quarantaine, forte de 15 années de métier, elle peut désormais se lancer dans cette expérience créative avec aplomb. Créée à La Licorne, *L'usure de nos aurores* s'amorce comme une conversation anodine de couple, au coucher. Après le *party* d'anniversaire que lui a organisé son amoureux, Justine (Kim Despatis) est trop excitée pour laisser dormir Élisabeth (Rose-Anne Déry). Leur discussion, qui s'étire dans la nuit, fait progressivement resurgir des traumatismes encore vivaces, révélant une relation étonnamment toxique.

Avec ce huis clos, Debbie Lynch-White désirait mettre en lumière ce qui est caché. « Je suis devenue un peu obsédée par tout ce qu'on ne sait pas des gens qu'on croit connaître. » Durant l'écriture, elle a appris qu'il y avait un problème de violence conjugale chez un couple avec qui elle était liée depuis des années. « Jamais je n'aurais soupçonné que ces hommes vivaient ça dans l'intimité. J'ai réalisé à quel point on ne sait pas tout de nos amis. C'est la première chose que j'ai dite à la scénographe, Kathlyne Lévesque-Caron : je veux que les spectateurs aient l'impression d'assister à quelque chose qu'ils ne devraient pas voir. » Le public sera très proche des personnages. « Ce qui m'intéresse, c'est l'hyperréalisme de ces moments intimes qu'on ne connaît pas. »

La pièce concrétise aussi son désir d'avoir des personnages de femmes gaies au théâtre. « Notre dramaturgie manque dramatiquement de lesbiennes, je trouve. » Et elle sait l'importance de pouvoir se reconnaître dans cette identité sur scène, elle qui l'a ressentie après avoir vu *Christine, la reine-garçon* de Michel Marc Bouchard ou *Coco* de Nathalie Doummar.

Si la toxicité relationnelle est universelle, l'autrice désirait en examiner les spécificités lorsqu'elle touche les lesbiennes. « Je voulais montrer le côté insidieux de ça. Deux femmes intelligentes, drôles, avec de belles carrières, peuvent quand même traîner des bébêtes pas réglées. Cette dynamique peut être très sournoise, en fait. » Ce qui est « peut-être propre aux femmes », peu importe leur orientation, c'est la faculté qu'a l'agressée « de comprendre l'autre,

malgré la violence qu'elle vit. Parce qu'elle sait d'où elle vient », elle connaît sa vulnérabilité. Et c'est cette empathie qui la pousse à rester avec une partenaire toxique.

D'où la question que pose *L'usure de nos aurores* : « Combien de chances est-on prêt à donner à l'amour ? Et est-ce qu'il est suffisant ? Est-ce que notre conception de l'amour n'est pas erronée ? Je réfléchis beaucoup à ça depuis quelques années. Je suis une intense, une romantique et une grandeoureuse. Et pour moi, l'amour ne devait pas être en dessous de cette intensité-là. J'ai l'impression que toute ma vie, j'ai pensé que l'amour devait être une grosse affaire romantique qui fait mal. »

Dernièrement, Debbie Lynch-White a compris que l'amour, c'est « beaucoup plus doux, plus simple que ça. Juste d'avoir quelqu'un qui est là pour vrai et qui prend soin de toi, et avec qui tu te sens apaisé. Les deux personnages de ma pièce n'ont pas la bonne conception de l'amour et n'ont pas d'attente réaliste. »

Il importait à l'autrice de ne pas les camper dans des rôles de bourreau et de victime. « Ces dynamiques-là sont plus complexes qu'on le pense. » Élisabeth et Justine sont coincées dans une situation malsaine. « Et le cycle va recommencer. »

Le langage du silence

Debbie Lynch-White a aussi trouvé le sentiment de validation qui lui manquait pour aller au bout d'un projet créatif grâce au mémoire de maîtrise qu'elle a terminé en 2022, à l'UQAM — sous la direction d'Angela Konrad —, abordant le silence au théâtre. Elle a créé alors de courtes pièces proposant « de nouvelles façons d'écrire le silence sur le papier, comme une partition », et dirigé des interprètes admirés, qui l'ont confortée sur ses capacités.

Cette spectatrice assidue juge « qu'on n'utilise vraiment pas le silence à son plein potentiel au théâtre, en général ». Or, pour l'avoir étudié durant quatre ans, elle constate que celui-ci crée un « contact intime, une espèce de dialogue des intériorités. Quand un silence est bien habité, ça nous captive. Nous sommes confrontés à notre relation au silence, en même temps notre imaginaire est super stimulé, nos émotions ont de l'espace tout d'un coup pour exister et on les projette sur l'interprète, qui devient comme une toile qu'on contemple. »

Pour sa pièce, l'autrice a donc écrit différentes sortes de silence, entre les répliques et à l'intérieur de celles-ci. Incluant un long de cinq minutes, qui devrait créer beaucoup d'inconfort, croit-elle, un espace où on ignore comment les spectateurs vont réagir.

Sinon, elle fournit « des genres de durée dans le texte, par des espaces blancs, puis fait confiance à l'instinct des actrices ensuite. Ces espaces blancs ne sont pas du vide. C'est du texte à apprendre aussi. J'écris avec la conscience de comment la parole va influencer le silence qui la suit, et

VOIR PAGE LED 13 : LYNCH-WHITE

SAISON

25

26

Théâtre

Denise-Pelletier

THEÂTRE

DENISE-PELLETIER

Rhinocéros

Texte

EUGÈNE IONESCO

Mise en scène

MARIE-ÈVE MILOT

Production

THÉÂTRE

DENISE-PELLETIER

BILLETTS

24 sept. – 18 oct. 2025

FUNFILM PRÉSENTE

UNE PRODUCTION DE 1976

PEAU À PEAU

UN FILM DE

CHLOÉ CINQ-MARS

AVEC ROSE-MARIE

PERREAULT

AU CINÉMA DÈS

LE 3 OCTOBRE

FUNFILM PRÉSENTE UNE PRODUCTION DE 1976 UN FILM DE CHLOÉ CINQ-MARS AVEC ROSE-MARIE PERREAULT, SIMON LANDRY-DÉSY, SALADIN DELLERS, MARIE BÉLANGER, BASTIEN & ROBIN PICARD

DIRECTION DE LA PHOTOGRAPHIE LÉNA MILL-REULLARD DIRECTION ARTISTIQUE LAURA NHEM COSTUMES GENEVÈVE MAULINI MONTAGE ELRIC ROBICHON SON HENRI MICHELS OLIVIER CALVERT MAXENCE CEKAWY

MUSIQUE ORIGINALE NICOLAS RABAEUS CASTING ÉDITH CÔTÉ-DEMERS DIRECTRICE DE PRODUCTION ALEXE LAROCHE PRODUIT PAR NICOLAS COMEAU & JEAN-MARC FRÖHLE ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR CHLOÉ CINQ-MARS

CINÉMA BEAUBIEN

CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE

CINÉMA LE CLAP

LE TAPIS ROUGE

13

SUR LES PLANCHES – PAR MARIE LABRECQUE

Dans cette rubrique, nos collaborateurs en théâtre recensent chaque semaine, chacun leur tour, les œuvres à surveiller, leurs coups de cœur et les incontournables.



ON A AIMÉ

Mommy, le retour

Olivier Choinière ressuscite à point nommé sa mamie réactionnaire dans un monde qui se droitise. C’est avec un plaisir effaré qu’on découvre cette création aussi grotesque que critique, qui emprunte à la satire politique, au récit de zombies (effets spéciaux hilarants), au *show* hip-hop, voire au conte de Disney. Menée par l’excellent Gabriel Lemire en Mommy et Sarah Laurendeau en DJésus, la distribution marie avec virtuosité *lip sync* et discours rimés. La conceptrice visuelle Elen Ewing, la chorégraphe Lucie Vigneault et la maquilleuse Juliette Beaudoin contribuent aussi à la réussite de cet univers singulier. À la salle Michelle-Rossignol du Centre du Théâtre d’Aujourd’hui, jusqu’au 18 octobre.



À gauche : Mommy, le retour. Ci-dessus : La mémoire de ma mère. YANICK MACDONALD / LE DIAMANT

ON ATTEND

bb fleur

Cette création, qui ne s’annonce pas banale, raconte la cohabitation malaisée entre deux fleurs dans les limbes, dont une ermite qui voit sa quiétude bousculée par l’arrivée de l’autre. Conçue et jouée par Marie Reid et Melania Maria Balmaceda Venegas, l’œuvre s’inspire du *brainrot* et de la culture Internet du même pour exposer « l’importance des relations interpersonnelles ». Le spectacle du Théâtre Fille unique logerait au confluent du théâtre, de la danse et de la performance, avec beaucoup d’absurde. Dans la salle intime du théâtre Prospero, du 7 au 25 octobre

Jamais dire jamais

Imaginer un monde meilleur le rend-il réel ? demande cette première pièce d’Agathe Foucault — metteuse en scène du récent *Portes closes* à Québec. Dévoilé au printemps par le Jamais lu Montréal, le récit décrit six femmes en quête de sens (Jade Barshee, Clémence Eugène Dufresne-Deslières, Zoé Girard, Catherine Lapointe, Dominique Leduc et Katia Lévesque) durant une retraite. Il s’agit, dit-on, d’une « ode à l’amitié » et d’une comédie satirique réfléchissant sur les liens collectifs. Au théâtre Aux Écuries, du 7 au 25 octobre

La mémoire de ma mère

Les nombreux fans de L’orchestre d’hommes-orchestres anticipent sûrement ce tout nouvel opus du collectif inclassable de la capitale nationale. Un spectacle de théâtre musical qui s’inscrit dans la continuité des précédents *Joue à Tom Waits* et *Kitchen Chicken*. L’inventif groupe d’artistes-musiciens explore ici la thématique de la mémoire à travers un vaste répertoire sonore. Les performeurs joueraient « avec les traces du passé comme on invente un rituel, à la fois nostalgique et festif ». Au Diamant, à Québec, du 8 au 11 octobre

Le crime de l’Orient-Express

Cette intrigue campée entièrement dans un train reste l’un des romans policiers les plus célèbres d’Agatha Christie. L’auteur comique américain Ken Ludwig (*Ténor recherché*) en a créé une adaptation scénique en 2017, que présente en primeur à travers la province La Comédie humaine. Le metteur en scène Martin Lavigne parle d’une « version modernisée » accentuant le rythme et l’humour. Louis-Olivier Mauffette y arborera la moustache d’Hercule Poirot, aux côtés entre autres de Christine Lamer et de Renaud Paradis. À la Maison de la culture Mercier, le 10 octobre ; à la salle Albert-Dumouchel, à Salaberry-de-Valleyfield, le 16 octobre ; au Palace de Granby, le 26 octobre. Et en tournée au Québec en 2026

Le silence, cet ami

LYNCH-WHITE

SUITE DE LA PAGE LED 10

vice-versa. Afin que le silence ne soit pas au service des mots, mais qu'il soit un langage aussi fort. J'ai dit aux actrices : c'est votre meilleur ami, le silence. Il est un personnage aussi dans la pièce. Faites-lui confiance. »

Des interprètes choisies notamment en fonction de leur grande présence,

essentielle pour habiter les silences, et parce qu'elles n'ont pas peur d'y entrer. « Le réflexe de beaucoup d'acteurs — et je peux en faire partie par moments —, c'est de les combler », note Lynch-White. Par exemple par des gestes. « Et tout peut devenir bruyant dans le silence parce que tout est densifié. Ça a beaucoup influencé la scénographie, l'éclairage, la musique, les costumes du spectacle. Il y a une volonté de ne pas empiéter sur les silences. »

Pour l'autrice débutante, monter sa pièce allait de soi. « En écrivant le texte, je le mettais en scène dans ma tête déjà en partie. Et j'aime vraiment ça. Je suis très ouverte à faire de la mise en scène de textes que je n'ai pas écrits. » Sans bien sûr renoncer à ses premières amours, le jeu, Debbie Lynch-White envisage de ménager davantage de place à la créatrice dans son métier.

En fait, elle a déjà une idée pour

En écrivant le texte, je le mettais en scène dans ma tête déjà en partie. Et j'aime vraiment ça.

DEBBIE LYNCH-WHITE



une deuxième pièce, encore liée à cette notion « qu'on ne sait pas ce qui se passe dans la maison des gens », et inspirée de la décennie où elle a pris soin de son père, atteint de sclérose en plaques. « Tous ces moments où je partais vivre ma vie d'adolescente, le laissant dans son fauteuil roulant. Je revenais et il était

encore à la même place. J'étais obsédée par combien sa notion du temps était différente de la mienne. On ne voit pas ces vies-là. Et c'est ce que j'ai envie de mettre sur une scène de théâtre. Ces existences dont on n'est jamais témoin. Moi, ça me fascine. »

Des vies pour lesquelles le théâtre nous permet de ressentir de l'empathie. « Vraiment ! Je pense sincèrement que je suis une meilleure personne parce que j'ai vu du théâtre. Il a développé mon empathie dans la vie, m'a aidée à mieux comprendre les réalités que je ne connaissais pas, à voir plusieurs facettes d'une personne ou d'un enjeu. À mieux comprendre l'humain. »

L'usure de nos aurores

Texte et mise en scène : Debbie Lynch-White. Au théâtre La Licorne, du 7 octobre au 15 novembre.

ESPACE GO

TEXTE
Anne Carson

TRADUCTION
Vanasay Khamphommala

MISE EN SCÈNE
Gabriel Charlebois Plante

30 SEPTEMBRE AU
19 OCTOBRE 2025

AVEC
Céline Bonnier
Amélie Dallaire

Juliette Gariépy
Etienne Lou
Elisabeth Smith

UNE PRODUCTION DE Création Dans la chambre
Avec la collaboration d'ESPACE GO

création dans
la chambre

AUTOBIOGRAPHIE DU ROUGE

transat BANQUE NATIONALE Hydro Québec La Caisse EY FASKEN CALQ Conseil des Arts du Canada COMES DES ARTS DE MONTRÉAL Montréal

Saison 25-26

Festival Vibrations

16 au 18 octobre

75 ans de musique à célébrer : prestations, rencontres et découvertes !

→ Le Big Band de l'UdeM au Théâtre Outremont

→ L'Orchestre de l'UdeM à la salle Claude-Champagne

→ Colloque en musicologie gratuit, à la salle Serge-Garant

75 ANS

Faculté de musique

musique.umontreal.ca

Université de Montréal et du monde.

PORTES OUVERTES 18 octobre dès 10h!



Un conte pour tous pas comme les autres

Le nouvel opus de la franchise *Ma belle-mère est une sorcière* invoque la figure de la sorcière pour traiter d'inclusion et de familles recomposées

ENTREVUE
OLIVIER DU RUISSEAU
COLLABORATEUR LE DEVOIR



Comment fait-on un film de sorcières aujourd'hui ? Qu'est-ce qu'on veut dire et comment s'assurer qu'on ne dépasse pas nos budgets ? » Ces questions hantaient depuis des années la scénariste Christine Doyon ainsi que son conjoint et producteur, Dominic James, à la barre de *La Fête* depuis 2015. La boîte est à l'origine des *Contes pour tous* (*La guerre des tuques*, *Bach et bottine...*). Sous la gouverne de James, elle a récemment signé *Coco ferme* (2023) et *Mlle Bottine* (2024), deux succès populaires que plusieurs



Ci-contre et en haut : deux scènes tirées du conte. Ci-dessus : la réalisatrice Joëlle Desjardins Paquette sur le plateau de tournage de son film *Ma belle-mère est une sorcière*, en compagnie de la jeune vedette du film, Juliette Aubé.

PHOTOS DANNY TAILLON

sorcière ayant jeté un sort à son père.

Ayant appris presque par hasard l'intérêt de leur distributeur TVA Films pour l'idée, le couple a toutefois pris plusieurs années avant de trouver « la bonne formule pour l'aborder », souligne la scénariste. « Dépeindre une sorcière classique, volant sur un balai avec une tonne d'effets spéciaux ne nous paraissait pas réaliste, dit-elle. On voulait plutôt déconstruire deux clichés : celui de la sorcière, en la représentant de façon plus accessible et moderne, et celui de la méchante belle-mère, puisque Jeanne se révèle très gentille et que c'est Margot qui doit apprendre à l'accepter. »

En parallèle, au cours des sept années de gestation du projet, l'imaginaire de la sorcière à l'écran a beaucoup évolué. On est passé de figures sombres, comme celle au cœur de *The Witch* (Robert Eggers, 2016), à des représentations plus adoucies, voire sympathiques, incarnées notamment par *Wicked* (Jon M. Chu, 2024). « On voulait être en phase avec notre époque, explique Christine Doyon, et nous assurer que notre approche esthétique reste cohérente avec les thèmes que nous abordons. »

Figures de marginalisation

Pour la réalisatrice, Joëlle Desjardins Paquette (*Rodéo*, 2022), le film « traite avant tout de différence ». « Historiquement, les sorcières ont été des femmes qui refusaient de se conformer aux normes qu'on leur imposait, dit-elle. On les ostracisait parce qu'elles ne correspondaient pas aux attentes, par exemple parce qu'elles n'étaient pas mariées. Je pense que le film parle d'abord de cette marginalisation. Margot est une fille pas comme les autres, qui peine à s'intégrer à l'école, et elle rencontre Jeanne, elle aussi très spéciale, mais elle lui montre que la différence peut être bénéfique. »

Un personnage queer, une première pour les Contes pour tous, s'inscrit dans cette perspective. Il s'agit de Miss Dalloway, interprétée par Marc-André Leclair, mieux connu sous le nom de drag Tracy Trash, spécialiste de l'occulte à qui Margot fait appel pour confirmer ses soupçons sur Jeanne.

« Margot avait besoin d'un mentor pour l'accompagner dans sa quête identitaire et sa perte d'innocence, explique Dominic James. C'est un thème récurrent du cinéma jeunesse. Pour ce faire, on cherchait quelqu'un

qui incarne l'opposé de la fillette au départ. Margot est timide, alors que Dalloway est assumée, exubérante, et Marc-André s'imposait pour le rôle. Son rapport au genre devient simplement une nouvelle façon d'aborder la différence, l'acceptation et son rôle de mentor. »

« Amener la marque plus loin »

« On se fait toujours un souci d'amener la marque Conte pour tous plus loin, poursuit le producteur. On sentait depuis notre arrivée à La Fête en engouement pour le fantastique, et on voulait l'approcher en abordant de nouveaux sujets. » Le cinéma de genre en général n'avait que très peu été abordé par la franchise, à quelques exceptions près, dont *Opération beurre de pinottes* (Michael Rubbo, 1985) et *Un été avec les fantômes* (Bernd Neuburger, 2003).

Pour réactualiser ce genre somme toute peu exploré au Québec, Joëlle Desjardins Paquette s'est justement inspirée de références contemporaines. « J'ai souvent pris exemple sur *The Love Witch* (Anne Biller, 2016), qui met en scène une sorcière séduisante, envoûtante, loin de celle, plus typique, qu'on imagine avec un nez croche et des habits noirs, dit-elle. Pour la direction artistique, on s'est systématiquement inspirés d'anciens livres de sorcellerie, en intégrant de vrais sortilèges et des accessoires, comme des herbes et des grimoires, qui devaient être réalistes. »

Ce souci du détail, tout comme la profondeur surprenante du jeu des jeunes acteurs, s'inscrit parmi les éléments privilégiés par les producteurs pour réaliser « un conte pour tous fidèle à l'esprit de la franchise », conclut Christine Doyon. « Notre fil conducteur, comme dans les autres films, demeure de faire confiance à l'intelligence du jeune public tout en restant pertinents pour les parents, pour toute la famille. Nous avons suivi de près le tournage avec Joëlle et espérons avoir trouvé le ton juste, en accord avec les intentions du scénario. »

Le film *Ma belle-mère est une sorcière* prendra l'affiche le 10 octobre.

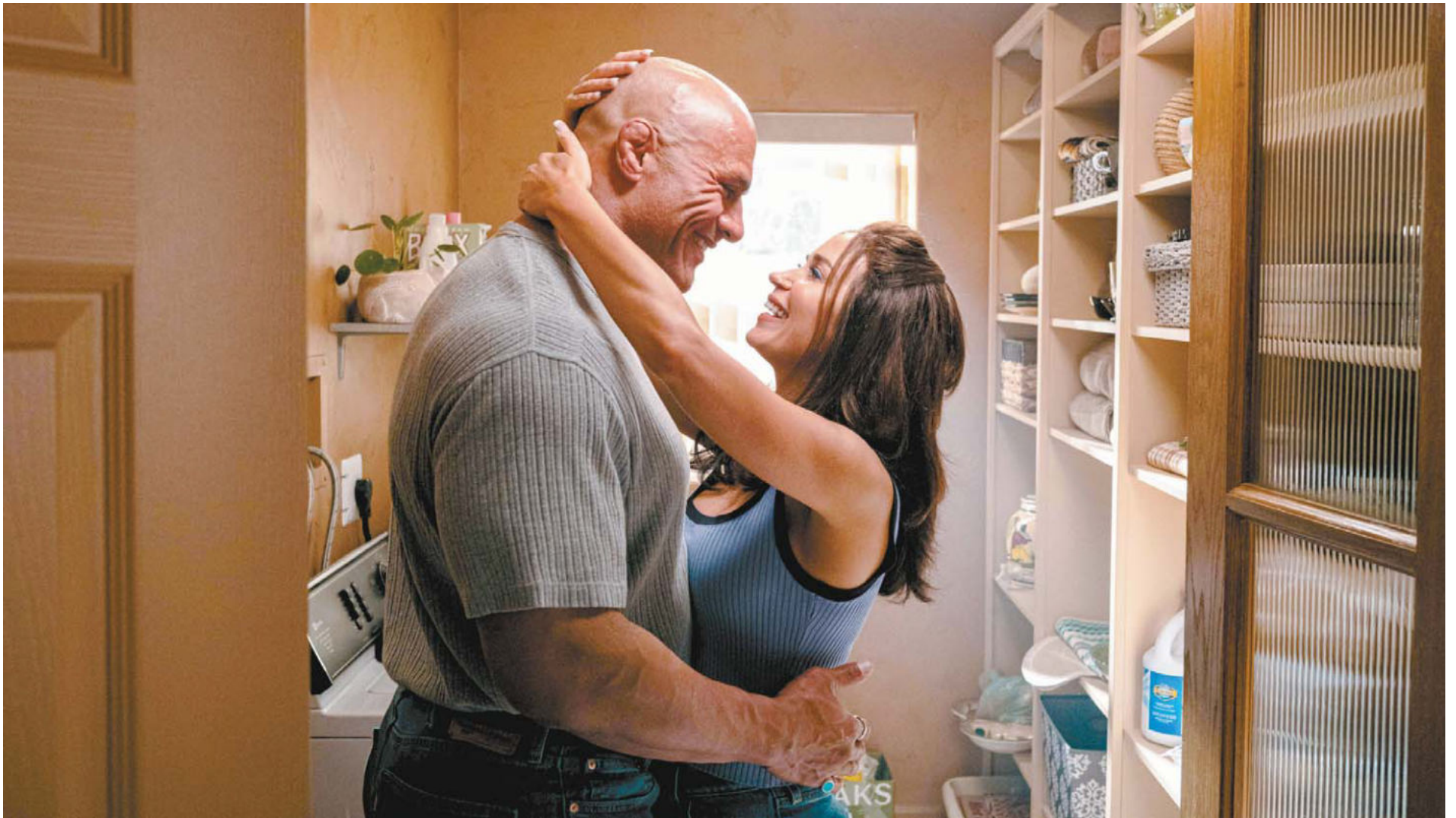
Dépeindre une sorcière classique, volant sur un balai avec une tonne d'effets spéciaux ne nous paraissait pas réaliste. On voulait plutôt déconstruire deux clichés : celui de la sorcière [...] et celui de la méchante belle-mère [...]

CHRISTINE DOYON



ont jugés à la hauteur du legs de Rock Demers, son regretté fondateur.

Avant même le tournage de *Coco ferme*, Christine Doyon s'était vu proposer le concept à l'origine du titre du nouvel opus des Contes pour tous, *Ma belle-mère est une sorcière*. Il s'agit du premier conte fantastique de la franchise depuis des décennies, et du premier à intégrer un personnage queer. On y suit Marcel, un père de famille maladroit (Pierre-Yves Cardinal), fraîchement séparé, qui entame une relation avec Jeanne (Marilyn Castonguay), qu'il a connue à l'école secondaire. Sa fille, Margot (Juliette Aubé), découvre alors que cette dernière est en réalité une

Dwayne Johnson et Emily Blunt dans une scène du drame biographique *The Smashing Machine*, réalisé par Benny Safdie VVS FILMS

Comme un (gentil) taureau sauvage

Dans *The Smashing Machine*, Dwayne Johnson est non seulement convaincant et nuancé en incarnant Mark Kerr, champion d'arts martiaux mixtes, mais il est aussi fort émouvant

CRITIQUE
FRANÇOIS LÉVESQUE
LE DEVOIR

À l'annonce, en décembre 2023, que Dwayne Johnson, star hollywoodienne abonnée aux grosses productions, allait tenir la vedette du prochain film de Benny Safdie, cinéaste indépendant aux antipodes du spectre commercial, plusieurs y ont vu une manière pour l'acteur de s'acheter une crédibilité dramatique. Or, quelles qu'eussent été les motivations de Johnson, sa performance dans *The Smashing Machine* (*Le combattant*), où il incarne le champion de lutte et d'arts martiaux mixtes Mark Kerr, est une révélation.

Plutôt que de mal étreindre en trop embrassant, Benny Safdie s'en est tenu à quelques années de la vie du sujet. Soit entre 1997 et 2000, une période charnière au cours de laquelle Mark Kerr se reconvertit au sport, alors quelque peu marginal, des arts martiaux mixtes. Longtemps invaincu, il finit par subir la défaite.

Si la caméra indiscrète, dans le bon

sens, suit le protagoniste dans sa vie professionnelle, il en va de même dans sa vie personnelle. On rencontre dans ce volet la fiancée d'alors de Mark Kerr, Dawn Staples (Emily Blunt dans sa partition la plus intéressante depuis un bout de temps). Rapidement, il devient évident que quelque chose ne va pas dans cette relation-là.

À ce propos, malgré des problèmes de santé mentale qui se manifestent graduellement, insidieusement, Dawn n'est pas seule responsable de la toxicité ambiante : Mark est lui-même en proie à un problème de dépendance aux antidouleurs.

Ces séquences domestiques et matrimoniales revêtent parfois, à dessein, une dimension impudique, voire malaisante. Parmi ses sources d'inspiration, le cinéaste mentionnait entre autres, en entrevue au *Devoir*, l'œuvre documentaire des frères Maysles. De fait, on imagine volontiers que Benny Safdie avait en tête l'influent *Grey Gardens*, en son temps controversé pour son traitement jugé peu flatteur, au moment de tourner certaines scènes opposant Mark et Dawn.

Un supplément d'âme

En contraste, le film relate également la profonde amitié qui unit Mark Kerr et son collègue Mark Coleman (Ryan Bader, très juste). Cela, même lorsque les deux hommes doivent s'affronter. En développant ce volet, Benny Safdie relie encore davantage, et d'autant plus habilement que c'est complètement organique, les pans professionnels et personnels du destin de Mark Kerr.

Il en résulte un récit tout à la fois dense et circonscrit, et d'une rare unité.

S'amusant avec les formats, le réalisateur filme majoritairement en 16 mm (mais ingénieusement traité en postproduction de manière à pouvoir être projeté en IMAX) pour un rendu granuleux venant accroître l'impression d'assister à une authentique tranche d'histoire.

Quant aux séquences de combats, Benny Safdie fait le choix judicieux de ne pas essayer de refaire *Raging Bull* (Comme un taureau sauvage), chef-d'œuvre de Martin Scorsese sur la vie du boxeur Jake LaMotta. Même que

le premier opte pour une approche aux antipodes du second. Ainsi, là où Scorsese plaçait le public nez à nez avec les pugilistes, Safdie demeure hors du ring, mais dans une proximité quasi voyeuse, comme s'il s'agissait du point de vue d'un membre de l'assistance essayant d'y voir au plus près possible.

Cela étant, c'est l'investissement autant physique qu'émotionnel de Dwayne Johnson qui donne au film son supplément d'âme. Est-ce qu'avec cette composition « dramatique », Johnson se retrouvera en lice pour l'Oscar du meilleur acteur ? Les dés ne sont pas jetés, mais advenant une nomination, ce serait amplement mérité.

Le combattant (V.F. de *The Smashing Machine*)

★★★★
Drame biographique de Benny Safdie. Scénario de Benny Safdie. Avec Dwayne Johnson, Emily Blunt, Ryan Bader, Bas Rutten, Oleksandr Usyk. États-Unis, 2025, 123 minutes. En salle.



Rose-Marie Perreault incarne le personnage de Pénélope dans le long métrage *Peau à peau*, réalisé par Chloé Cinq-Mars. FUNFILMS

La maternité dans le sang

Chloé Cinq-Mars explore la dépression post-partum dans *Peau à peau*, un thriller psychologique aux accents horrifiques

CRITIQUE
FRANÇOIS LÉVESQUE
LE DEVOIR

Des pleurs de bébé déchirent la nuit. Une jeune femme ouvre les yeux : elle se prénomme Pénélope et paraît épuisée. À ses côtés, son conjoint dort. Elle lui demande d'aller s'occuper de leur enfant « pour une fois ». En vain. La mère se lève donc et, pour tromper la canicule urbaine, part se promener avec le poupon. S'ensuit un événement traumatique qui fera ressurgir le souvenir d'un autre drame. Graduellement, Pénélope sombre dans la paranoïa et les hallucinations. Avec *Peau à peau*, Chloé Cinq-Mars explore la dépression post-partum à travers un thriller psychologique aux accents horrifiques.

Lauréat à Fantasia du prix de la meilleure réalisation pour un film

canadien, ce premier long métrage écrit et réalisé par la cinéaste a l'heur d'intriguer. Chloé Cinq-Mars se montre habile à distiller des indices juste assez cryptiques (symbolisme allusif, retours en arrière fragmentés) laissant présager que quelque chose dans le passé de Pénélope essaie de refaire surface. Parlant de « refaire surface » : l'eau est un motif récurrent dans le film.

Pour demeurer dans un champ lexical de circonstances : la protagoniste surnage à peine lorsqu'on la rencontre. La suite tient d'une lente et agonisante noyade présentée avec un mélange d'urgence et d'empathie.

À ce propos, bien qu'il s'agisse d'une pure fiction, la scénariste-réalisatrice a puisé une partie de son inspiration dans sa propre dépression post-partum, comme elle le confiait au *Devoir*.

Ainsi Chloé Cinq-Mars évoque-

t-elle avec ingéniosité les sentiments simultanés, et croissants, d'aliénation, d'étouffement et de claustrophobie, qui oppressent Pénélope. Dans ses déambulations nocturnes dans un appartement où les ombres semblent se refermer sur elle, lors de ses errances urbaines et sylvestres réelles et fantasmées, par l'entremise de gros plans de son visage de plus en plus angoissé, Pénélope est isolée au propre et au figuré.

L'ensemble foisonne de bonnes idées, comme ce plan du bébé à la bouche maculée de sang : la cause en est un mamelon blessé, mais l'image renvoie au vampirisme et constitue une manifestation physique du drainage que ressent — et ultimement nomme — Pénélope.

Rayon influences, ça va de *A Woman Under the Influence* (*Une femme sous influence*), à *Repulsion* (*Répulsion*), en passant par *Suspiria*.

Cauchemar culpabilisant

Habitée, fiévreuse, Rose-Marie Perreault (*Les faux tatouages* ; *Mille secrets mille dangers*) convainc de bout en bout.

Si l'on peut initialement trouver que la cinéaste force le trait quant à l'égoïsme du conjoint et au manque de sensibilité de la belle-mère, on finit par prendre conscience que l'action est exclusivement relatée du point de vue de Pénélope. Or, considérant son état, ce point de vue n'est pas fiable. De fait, le regard devient plus nuancé à la fin.

Bref, là encore, c'est astucieux.

Idem pour cette sous-intrigue avec une ancienne flamme. Laquelle sous-intrigue permet d'évoquer « l'ancienne vie » passionnée d'une Pénélope qui, à présent, ploie sous un statut de mère qui la définit unilatéralement.

Et c'est au fond cela, le vrai cauchemar culpabilisant. À savoir que la maternité, ce bouleversement aussi profond que soudain, et obligatoirement merveilleux selon les diktats ambiants, peut, dans certaines circonstances, s'apparenter à un enfermement. D'où la force tranquille du dernier plan.

Peau à peau

★★★★

Thriller de Chloé Cinq-Mars.

Scénario de Chloé Cinq-Mars.

Avec Rose-Marie Perreault, Marie

Bélanger, Simon Landry-Désy, Saladin

Dellers. Québec, 103 minutes. En salle.



Ci-dessus : James Norton. À droite : Anthony Boyle (au centre) dans la série *House Of Guinness* sur l'histoire de la famille irlandaise à l'origine de la marque de bière emblématique, Guinness. PHOTOS NETFLIX

De la broue dans le ticket

House of Guinness, une série entre *Succession* et *Peaky Blinders*

CRITIQUE
STÉPHANE BAILLARGEON
LE DEVOIR

Rien ne se perd en culture et tout se transforme. La généalogie permet de comprendre la filiation entre les productions policières ou médicales comme les influences d'un *talk-show* de fin de soirée à l'autre, de décennie en décennie. Ces croisements phylogénétiques engendrent parfois des bâtards aussi inattendus que fascinants.

House of Guinness est du lot impur. La production campée dans le Dublin du XIX^e siècle semble issue de l'union improbable des séries *Succession* et *Peaky Blinders*. On y retrouve donc racontée l'histoire des héritiers de l'empire de la bière Guinness (pour le fond), un peu à la manière de la production sur la famille mafieuse de Birmingham dans l'entre-deux-guerres (pour la forme).

La référence à cette production historique et criminelle semble d'autant plus évidente que le scénariste et réalisateur Steven Knight qui signe *House of Guinness* est aussi le

créateur de *Peaky Blinders* (2013-2022). Cette série activait déjà les mêmes fortes qualités : une histoire inspirée de la réalité, des comédiens irréprochables (dont Cillian Murphy dans le rôle du criminel en chef), une ampleur quasi cinématographique et l'utilisation d'une trame sonore contemporaine, avec prédilection pour le punk rock. La popularité de *Peaky Blinders* a justifié l'ajout d'un film, comme *Downton Abbey* a eu droit à plusieurs longs métrages supplémentaires, et *The Sopranos* a un hommage semblable en forme d'antépisode.

On verra bien sur quels écrans, petits ou grands, se poursuivra *House of Guinness*. Cette première saison ouvre en 1868, à Dublin. Benjamin Guinness vient de mourir subitement. Son empire de la broue fondé un siècle plus tôt déverse déjà ses produits en Europe et dans les colonies britanniques. Quatre enfants Guinness peuvent poursuivre et étendre cette conquête alors qu'aucun ne semble équipé pour cette surcharge.

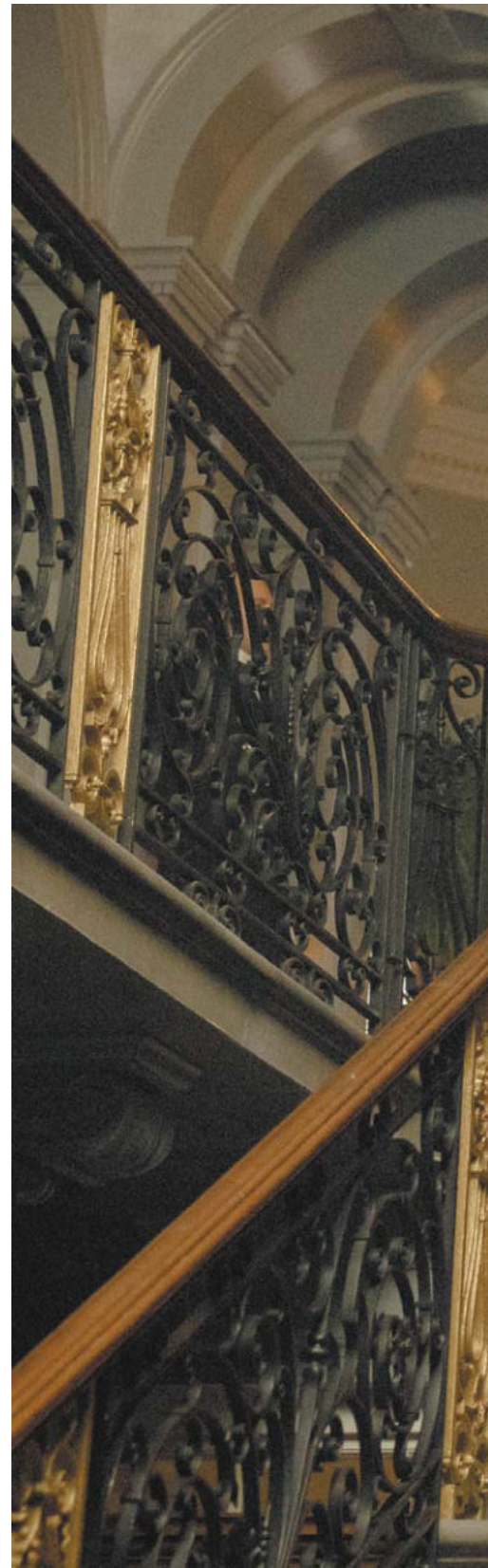
Arthur (Antony Boyle), le plus vieux

fils, rêve de s'établir à Londres avec son amant. Edward (Louis Partridge) veut le pouvoir pour transformer radicalement la compagnie, mais le testament du baron l'oblige à le partager avec l'ainé. Benjamin fils (Fionn O'Shea) abuse du produit de la brasserie et de bien d'autres substances intoxicantes. Anne (Emily Fairn) rêve de plus de responsabilités que sa condition en jupons lui interdit.

Les relations tendues entre ces quatre pôles familiaux se déroulent sur fond de crise sociopolitique. Les Fénians mènent une lutte parfois violente pour l'indépendance de l'Irlande, y compris en s'en prenant à l'usine Guinness, propriété de la famille anglo-irlandaise protestante également active dans les banques et la politique. La liste de ses domaines et avoirs dévoilée à la lecture du testament dès le premier épisode pourrait faire rougir d'envie les ultrasuperriches d'aujourd'hui.

Les Fénians mis en scène gravitent aussi autour d'une famille, enfin d'une sœur (Ellen, jouée par Niamh McCormack) et d'un frère (Cochrane, porté par Seamus O'Hara). Celle-là se révèle vite beaucoup plus habile et clairvoyante que lui. L'oscillation entre les hyperprivilegiés et la masse des prolétaires irlandais rajoute de l'intérêt pour le portrait global du XIX^e, noir comme la stout.

L'argent est à l'écran comme le veut la formule. Les reconstitutions opulentes par les décors somptueux ou crasseux comme par les costumes luxueux ou dépenaillés en jettent constamment. Une scène apocalyptique du premier épisode autour d'un incendie majeur rappelle à quel point les images de synthèse permettent maintenant des scènes magistrales y compris à la télé.



Avec tous ces éléments fondamentaux, l'ensemble compose un panorama du capitalisme en plein essor, rempli de magouilles et de méchancetés. Les connaisseurs trouveront certainement à redire contre les portraits caricaturaux, certaines invraisemblances ou projections anachroniques, par exemple quand il s'agit d'exposer le rôle des femmes dans cette société phallocrate ou la réalité de l'homosexualité à cette époque. Pour le reste, *House of Guinness* (en tout cas les premiers épisodes visionnés) va certainement satisfaire le public qui a aimé *Succession* ou *Peaky Blinders*.

House of Guinness
Sur Netflix



13

GRAND CONCERT
D'OUVERTURE

ELIAS

DE MENDELSSOHN

21 NOVEMBRE À 19 H

MAISON SYMPHONIQUE

13

FESTIVAL
INTERNATIONAL
BACH
MONTRÉAL

DU
15 NOVEMBRE
AU
7 DÉCEMBRE
2025

Présenté par

CANIMEX

A conductor with a beard and a bun, wearing a black turtleneck, gesturing with his right hand.

Direction
Samy Moussa

SUR VOS ÉCRANS - PAR AMÉLIE REVERT



Les disparues de la gare Disney+

Un quartier de Perpignan plongé dans l'angoisse. Entre 1995 et 2001, autour de la gare, trois jeunes femmes sont assassinées et une quatrième disparaît sans laisser de trace. Elles ont en commun leur jeunesse, leur beauté et leur désir d'émancipation qui les rendra tristement célèbres. Celles qu'on appelle désormais « les disparues de la gare » envahissent les journaux français de leur présence spectrale.

Inspirée d'événements réels, *Les disparues de la gare*, série créée par Gaëlle Bellan (*La promesse*) et réalisée par Virginie Sauveur (*Virage Nord*), retrace ainsi la traque acharnée du tueur en série dans une enquête hors norme, qui s'étire

sur deux décennies et mobilise plusieurs générations de policiers. Il y a notamment Flore Robin (Camille Razat, *Emily in Paris*), jeune recrue dont la première journée coïncide avec la découverte du premier corps ; Franck Vidal (Hugo Becker, *Baron noir*), capitaine de police déterminé ; et Félix Sabueso (Patrick Timsit, *Quasimodo d'El Paris*), ancien enquêteur mis au placard, mais rappelé pour son expérience. Face à eux, Marie-Josée Andujar (Mélanie Doutey, *Le bal des actrices*), la mère de l'adolescente disparue, refuse d'abandonner.

Dès le 8 octobre sur Disney+



Boots Netflix

Dans les années 1990, un camp d'entraînement du Corps des marines des États-Unis est un passage particulièrement rude, exigeant et entièrement conçu pour briser les jeunes recrues avant leur reconstruction à l'image de l'armée. C'est dans ce décor hostile que Cameron Cope (Miles Heizer, *Nerve*), un adolescent sans repères et contraint de cacher son homosexualité, s'engage aux côtés de son meilleur ami, Ray McAffey (Liam Oh), fils d'un marin qui espère marcher dans les pas de son père. Se succèdent alors pour eux épreuves physiques et psychologiques dans un climat où être différent peut signifier l'exclusion, jusqu'à l'époque, l'homosexualité

est en effet interdite dans l'armée.

Avec *Boots*, ses créateurs, Andy Parker (*Les chroniques de San Francisco*) et Jennifer Cecil (*Umbrella Academy*), revisitent le récit de *The Pink Marine*, de Greg Cope White, dans un mélange de comédie dramatique et de chronique sociale où l'amitié et la résilience deviennent de véritables armes. La série met en outre en scène une galerie de personnages hauts en couleur, incarnés notamment par Vera Farmiga (*In the Air*), Cedrick Cooper (*The Comeback*), Ana Ayora (*In the Dark*) et Kieron Moore (*Masters of the Air*).

Dès le 9 octobre sur Netflix



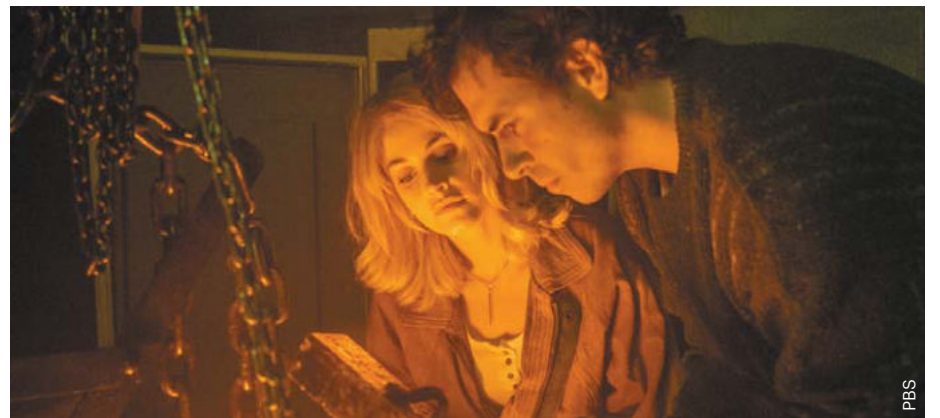
Une amitié dangereuse ICI Tou.tv Extra

Une Québécoise au Louvre : Kelly Depeault, révélée dans *La déesse des mouches à feu*, incarne outre-Atlantique Marie de Rohan, duchesse de Chevreuse, dans *Une amitié dangereuse*. Vive, audacieuse et libre, elle deviendra la confidente d'Anne d'Autriche (Stephanie Gil, *Fatima*), jeune reine ignorée et délaissée par son mari, Louis XIII (Jérémy Gillet, *Des gens bien ordinaires*). Entre les deux femmes naît rapidement une complicité sincère et indéfectible, teintée toutefois par les nombreuses menaces qui planent.

La série réalisée et coécrite par Alain Tasma (*Les aventures du jeune Voltaire*), basée sur les romans de Juliette Benzoni *Marie des intrigues*

et *Marie des passions*, retrace le parcours d'une femme à la fois insoumise et stratège, dont l'arrivée bouleverse l'équilibre d'une cour prête à tout pour préserver ses secrets et ses privilèges. D'abord soucieuse de rapprocher les époux royaux, Marie de Rohan s'aventure ensuite dans un réseau de manigances politiques et sentimentales où se croisent le cardinal Richelieu (Grégoire Colin, *Tout le monde ment*), Marie de Médicis (Maya Sansa, *La belle endormie*) ou encore le duc de Chevreuse (Stanley Weber, *Black Mirror*).

Dès le 9 octobre sur ICI Tou.tv Extra



The Gold PBS

Six hommes masqués s'introduisent dans un entrepôt anonyme près de l'aéroport de Heathrow, un matin de novembre 1983, persuadés de repartir avec un butin modeste. Mais derrière les portes blindées du dépôt Brink's-Mat les attend un trésor inespéré : 26 millions de livres en lingots d'or, en diamants et en billets. En une nuit, ces braqueurs deviennent les auteurs du plus grand vol de l'histoire britannique.

The Gold revient sur cet épisode et son après-coup. Comment écouler des tonnes d'or volé sans attirer l'attention ? La série dévoile les circuits parallèles du blanchiment, les alliances douteuses et l'émergence d'un véritable empire criminel,

tandis que la police, menée par le commissaire Brian Boyce (Hugh Bonneville, *Paddington*), tente de reprendre le fil d'une enquête tentaculaire.

Avec une distribution qui réunit Jack Lowden (*Dunkerque*), Tom Cullen (*Downton Abbey*), Dominic Cooper (*Captain America. First Avenger*) et Sean Harris (*Mission: Impossible*), ce drame n'est pas qu'un récit de gangsters. C'est aussi une plongée dans le Londres des années 1980, où la soif d'argent rapide redessine les lignes entre criminalité et respectabilité. *The Gold* est donc bien plus qu'un simple thriller...

Le dimanche à 22 h dès le 5 octobre à PBS

LEDEVOIR

bis



Curieux de culture? Bienvenue ailleurs!

Les transformations successives de l'écosystème culturel PHI constituent sans doute l'œuvre la plus retentissante de Phoebe Greenberg. Cette aventure, la visionnaire la porte farouchement depuis 20 ans, avec cette volonté inébranlable de rendre l'art contemporain accessible aux novices comme aux connaisseurs.

Parcels à un diptyque où c'est la somme des parties qui révèle le sens de l'ensemble, la Fondation PHI et le Centre PHI sont dorénavant désignés par les majuscules emblématiques : PHI. Cette fusion des deux entités en une marque unifiée amorce une nouvelle métamorphose dont le résultat final sera dévoilé dans les prochaines années. Voilà donc trois lettres à retenir et un univers visuel et sonore hors norme à découvrir ou à redécouvrir.

Car plus que jamais, l'écosystème PHI est ce lieu vibrant d'échanges et de réflexions sur l'état du monde actuel et à venir, vu sous l'éclairage de l'art et de la culture. Situé au cœur du Vieux-Montréal, PHI positionne la métropole comme lieu phare de propositions artistiques actuelles et de rencontres entre artistes et publics de tous âges et de tous horizons.

Les néophytes, jeunes et moins jeunes, y découvrent des formes de représentation multiples qui interrogent notre rapport au réel en un parfait dépaysement. Chez PHI, l'art sollicite tous les sens : chacun est chaleureusement invité à vivre et à ressentir les œuvres. Des activités de médiation soutiennent d'ailleurs ce type d'exploration qui valorise l'expérience intime de chacune et de chacun tout en facilitant la plongée dans le travail de création.

De l'installation immersive à la performance, des arts plastiques à la musique et au son spatialisé, la programmation de PHI invite à entrer dans un autre monde. Même les habitués qui déambulent d'un espace à l'autre y trouvent matière à réflexion, voire de l'inspiration, c'est tout dire!

Pour voir les choses autrement

Pas besoin d'être un connaisseur pour apprécier les propositions audacieuses des artistes locaux et internationaux qui présentent leurs œuvres chez PHI. Tout ce qu'il faut est une bonne dose de curiosité et l'envie de plonger dans l'inconnu.

C'est d'ailleurs un aspect important de la mission de PHI de faire rayonner l'art contemporain auprès d'un public élargi. En plus de ses activités de médiation et de ses programmes éducatifs, la tarification progressive — une idée de Phoebe Greenberg — permet à toutes et à tous de vivre l'expérience PHI.

Certains groupes — notamment les enfants de 12 ans et moins, les membres des Premières Nations, Inuit et Métis, ainsi que les personnes en situation de handicap et leur accompagnant — peuvent même profiter de l'entrée gratuite.

Un laboratoire pour les artistes

Bien plus qu'un espace muséal, PHI propulse la pratique de multiples créateurs : artistes établis et émergents, concepteurs d'expériences numériques, immersives et interactives, musiciens, et plusieurs autres.

Depuis 2021, le programme de Résidences PHI en trois volets (PHI Nord, PHI Montréal et PHI Immersif) offre aux créateurs de l'accompagnement, des outils et le soutien nécessaires afin qu'ils puissent élargir et approfondir leur pratique. Ces résidences, de durées variables, sont à la fois multidisciplinaires, accessibles et inclusives.

À cela s'ajoute le programme intersectionnel Voix InVisibles, créé et dirigé par Jorge Camarotti, qui offre à 6 à 8 créateurs et conteurs des communautés noires de la grande région de Montréal des classes de maître et des séances de mentorat.

Il s'agit là d'un engagement exemplaire de la fondatrice et cheffe de la création, Phoebe Greenberg, qui permet aux artistes d'ici et d'ailleurs de donner de l'ampleur à leur pratique, tout en confirmant PHI comme pôle majeur de la vie culturelle montréalaise, mais aussi comme acteur incontournable sur la scène internationale.



Phoebe Greenberg,
fondatrice et cheffe
de la création de PHI
© Sean Mollitt

Qui est Phoebe Greenberg?

Née en 1964 à Ottawa, Phoebe Greenberg a amorcé une carrière de comédienne et de productrice avant de se tourner vers l'art contemporain.

En 2007, elle fonde DHC/ART Fondation pour l'art contemporain, introduisant au Québec un modèle inspiré des *Kunsthallen* européens. Mue par son désir de démocratiser l'accès à l'art, elle y instaure la gratuité dès les premières années. En 2012, elle inaugure le Centre PHI, qui enrichit le paysage culturel par ses activités pluridisciplinaires. En 2019, DHC/ART devient la Fondation PHI pour l'art contemporain. Aujourd'hui, les différentes entités sont réunies sous un seul nom, PHI, qui poursuit sa mission d'accessibilité grâce à une tarification modulable favorisant la rencontre entre les publics et l'art contemporain.

Sous son impulsion, le Centre PHI est devenu un laboratoire d'expérimentation technologique. Réalité virtuelle, réalité mixte et installations interactives s'y entremêlent et repoussent les frontières entre espace physique et virtuel.

En 2019, la création de PHI Studio a permis de produire et de diffuser des expériences immersives à l'international. Cette structure assure la conception d'œuvres immersives et interactives exportées dans les grands festivals et musées du monde, amplifiant l'influence de Greenberg au-delà du Québec.

Elle a notamment été décorée de l'Ordre national du Québec en 2018 et a reçu le prix Hommage NUMIX pour sa contribution exceptionnelle à l'industrie des médias et de la créativité numérique en 2024.



Balayez
pour découvrir
l'univers de PHI.

Bis est une section qui regroupe des contenus produits pour des annonceurs. La rédaction du Devoir n'a joué aucun rôle dans la production de ces contenus.

PHI

Aimer, à la vie à la mort

Avec *Manon sous le marronnier*, l'auteur Jean-François Beauchemin fait de l'amour un antidote au désenchantement

ENTREVUE
FRANÇOIS JARDON-GOMEZ
COLLABORATEUR LE DEVOIR

L

e nouveau roman de Jean-François Beauchemin aborde, avec la plume qu'on lui connaît, les complexités de l'amour comme force d'émerveillement et de résistance face au déperissement du monde qui nous entoure. Dans un procédé de mise en abyme, le livre est narré par un bibliothécaire qui, vers la fin de sa vie, décide de raconter son histoire d'amour avec Manon dans un livre qui s'intitulerait... *Manon sous le marronnier*.

On retrouve à nouveau cette propension chez Beauchemin à ne pas raconter d'histoire, à faire du récit avec les petits riens de l'existence qui sont pourtant constitutifs de celle-ci. Pour l'auteur, sans parler de programme, « ça peut ressembler à une revendication. Il y a une forme de tyrannie des histoires, du récit. Bien sûr que le roman est là pour ça, mais j'essaie de sortir de ce cadre, de faire de la littérature par d'autres canaux, de penser en dehors du narratif ».

Pour ce faire, Beauchemin laisse l'écriture venir à lui, dans une sorte d'émerveillement qui épouse celui vécu par son narrateur. L'auteur explique sa démarche ainsi : « Je ne m'assois pas en connaissant la structure du livre au moment où je commence à écrire. Par contre, j'écris toujours le premier et le dernier chapitre. Je sais d'où je pars et où je m'en vais, mais ce qui se produit entre les deux, je ne le sais pas d'avance. » En ce sens, le roman chez Beauchemin s'écrit comme la vie se vit : on naît, on meurt, mais ce qui se produit entre les deux reste inconnu à l'avance.

Dans *Manon sous le marronnier*, le narrateur est victime d'un « accident de clocher » dans son enfance qui lui permet d'entretenir des conversations avec différentes figures religieuses, dont Thomas d'Aquin, Thérèse d'Avila ou Dieu lui-même. Selon l'écrivain, ce genre de dispositif lui permet de fouiller ce qu'il appelle les « choses de l'esprit ». Comme il l'explique, « si on s'aventure sur ce terrain, on va finir par rencontrer la question de Dieu, sinon Dieu lui-même. Pour le narrateur, c'est une floraison de sa pensée qui se produit. Dans l'éveil de sa pensée, son rapport à Dieu est trouble, ce n'est pas harmonieux, notamment



L'écrivain
Jean-François
Beauchemin
DENIS GERMAIN

parce que Dieu est dur avec lui ! »

On se retrouve au plus loin de *La fabrication de l'aube*, récit de 2006 dans lequel Jean-François Beauchemin racontait son expérience de coma après une maladie grave dont les séquelles se font encore sentir et, surtout, le processus de reconstruction de soi qui a suivi, notamment grâce à l'amour. Le narrateur sortait de cette expérience avec une forme d'athéisme strict. « Je pense que ce narrateur, par rapport à celui de *La fabrication de l'aube*, va plus loin puisqu'il se permet

d'envisager l'existence de Dieu. S'il y a un aspect autobiographique à ce récit, c'est sûrement là qu'il faut le chercher. C'est l'âge, peut-être, mais je ne suis plus aussi convaincu de l'inexistence de Dieu, un peu comme mon personnage, qui lui aussi est en train de vieillir, qui prend conscience que ses certitudes d'autrefois ne sont peut-être pas aussi solides qu'il le croyait. »

Résistance au monde

Avec la vieillesse vient aussi, souvent, la question de la mort. L'écrivain



porte un regard nuancé sur sa propre mortalité : « J'ai toujours cette pensée que je ne vivrai pas si vieux. Pas aussi longtemps que je le voudrais, en tout cas. C'est sûrement pour ça que je parle de la mort autant dans mes livres. Ce n'est pas quelque chose qui me fait peur, ça fait partie du grand cheminement de l'existence humaine, mais je cherche encore une façon de l'appivoiser, je prête à mes personnages le sentiment que j'ai moi-même. »

Beauchemin ne sombre pas pour autant dans une forme de mélancolie.

Au contraire, au travers des nombreuses réflexions sur l'amour et la beauté du monde, on sent une forme de colère à l'égard du monde contemporain. « Je suis indigné, comme d'autres, je l'espère, par notre époque. On a toutes les raisons de l'être — guerres, suprématie de l'argent, montée de l'intolérance, incapacité à discuter —, tout ça me préoccupe énormément. Il y a beaucoup de médiocrité en ce moment. Est-ce provoqué par les gens ou l'époque qui crée la médiocrité chez les gens, je l'ignore,

mais il y a une bassesse d'âme qui me dérange », explique l'auteur.

Sans pour autant proposer de solution à cette « médiocrité de l'âme », et en assumant la posture peut-être naïve qui en découle, *Manon sous le marronnier* réaffirme la nécessité de l'émerveillement dans le quotidien, dans une forme d'acte de résistance. Comme l'explique Beauchemin, « le personnage se pose des questions existentielles, mais c'est surtout un grand amoureux qui s'émerveille d'une fleur qui pousse dans le sentier. Son

émerveillement naturel devient un acte de résistance. Par ça et par son amour, il résiste à toute cette bassesse ambiante, mais aussi à la violence de notre époque moderne. »

On retrouve un motif déjà exploré dans des œuvres précédentes, soit l'adéquation entre l'amour et la résilience. Face à la fragilité du monde, l'amour reste peut-être la grande force dont nous avons besoin, même si elle est parfois dévastatrice. « Quoi qu'on en pense, quoi qu'on en dise, il y a une chose qui importe, c'est l'amour. C'est la grande conclusion. Sans ça, la vie est insensée, sans substance. Ceux qui vivent le désamour cherchent un sens, alors que le narrateur n'a pas ce questionnement. Il a des préoccupations, notamment la crainte que l'amour ne dure pas, mais il trouve une consolation dans le fait que rien ne dure. Il cherche une façon de faire durer son histoire, de contrer l'aspect éphémère de toute chose », développe Beauchemin.

Pour l'auteur comme pour le narrateur, écrire, comme aimer, devient une manière de s'inscrire dans le temps, de lutter contre la fragilité de l'existence. « Que de phrases pour dire au fond cette chose si simple, il faut aimer, aimer [...] afin de favoriser en tout être la venue d'une aube sans bords, infinie », dira le narrateur en substance. Comme quoi les choses simples ont encore besoin d'être répétées.

J'ai toujours cette pensée que je ne vivrai pas si vieux. Pas aussi longtemps que je le voudrais, en tout cas. C'est sûrement pour ça que je parle de la mort autant dans mes livres.

JEAN-FRANÇOIS BEAUCHEMIN



Manon sous le marronnier

Jean-François Beauchemin, Québec Amérique, Montréal, 2025, 312 pages

Dan Brown et Ken Follett, le choc des titans

Impossible de s'ennuyer. La recette fonctionne. Mais elle est maintenant (trop ?) connue.

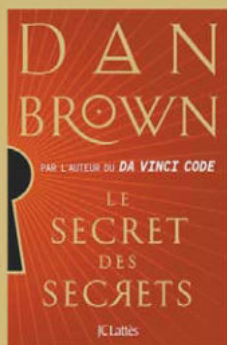
Deux titans sur le plan des ventes vont se croiser au sommet des palmarès de l'automne : Dan Brown, qui explore la conscience humaine dans *Le secret des secrets*, et Ken Follett, qui raconte la construction d'un cercle de pierres inspiré de celui de Stonehenge dans *Le cercle des jours*.

Avec ses sept titres précédents, le premier a vendu quelque 250 millions d'exemplaires à travers le monde — dont 80 millions du seul *Da Vinci Code*. Avec près de 40 romans à son actif, le second a lui aussi franchi la barre des 200 millions de ventes, entre autres grâce aux *Piliers de la terre*.

À leur habitude, Dan Brown donne dans le contemporain tout en se servant de la science et d'énigmes datant de l'histoire ancienne, et Ken Follett utilise son imagination (qui carbure à la recherche) comme une machine à remonter le temps. Bref, ils suivent ici efficacement leur propre recette. Leurs nouvelles parutions répondent ainsi aux attentes. Sans les dépasser. Une critique croisée de Sonia Sarfati.



Je pense, donc...



Le secret des secrets

★★★1/2

Dan Brown, traduit par Dominique Defert et Carole Delporte, JC Lattès, Paris, 2025, 632 pages

Vingt ans après la publication d'*Anges et démons* et huit ans après celle d'*Origine*, Robert Langdon, professeur de symbolologie et d'iconographie religieuse à l'Université Harvard, claustrophobe, probablement neurodivergent et possédant une mémoire photographique, revient pour un sixième tour de piste

dans *Le secret des secrets*.

Grande nouveauté pour l'occasion, ce célibataire endurci est amoureux ! De Katherine Salomon, rencontrée dans *Le symbole perdu* (une rareté dans cet univers où les personnages récurrents, à l'exception de Langdon, sont absents). Spécialiste de

tout ce qui a trait à la pensée et à la connaissance, Katherine est invitée à une conférence sur la noétique, à Prague, où elle va parler de ses découvertes sur la nature de la conscience humaine — avant la publication d'un bouquin « révolutionnaire » sur le sujet. Bien sûr, rien ne se déroule comme prévu. Il va y avoir des disparitions et des morts. Et Robert Langdon de jouer au chat et à la souris à travers la ville aux cent clochers.

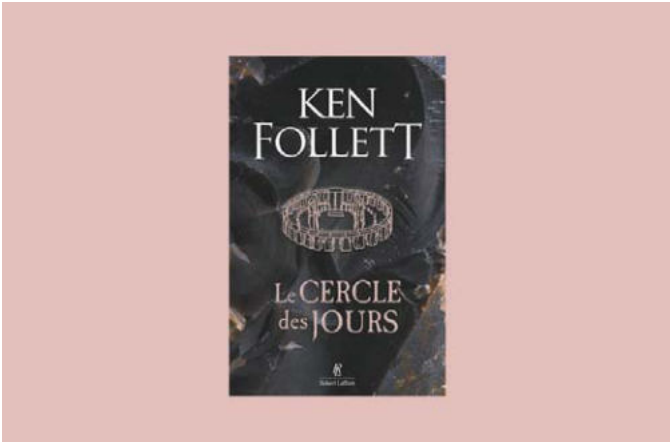
Côté « visite touristique », Dan Brown convie donc ses lecteurs à un véritable rallye entre principaux lieux et monuments historiques de la capitale de la République tchèque. Côté « arts et religion », le romancier américain se penche entre autres sur les auréoles dans les toiles de maîtres. Moins excitant que le genre d'un des douze apôtres, mais impossible de lire ces pages sans effectuer des recherches sur tout écran à portée de la main.

Le rythme est bien sûr rapide et les chapitres, très courts, laissent personnages et lecteurs sur une patte. Impossible de ne pas s'en enfileur quelques-uns de plus. Le principe du sac de chips. Les énigmes, les codes, les complots, la science (que l'on assure être exacte dans la préface « Les faits » — hum), tout est là. De même qu'un brin de « malhonnêteté » : combien de fois un protagoniste découvre un indice capital et n'a pas la décence (ou la simple gentillesse) d'en faire part aux lecteurs ?

Mais on laisse aller. Parce que la machine est bien huilée et l'auteur, plutôt roué. En fait, après une petite soixantaine de pages (le roman en fait plus de 600) où on lève régulièrement les yeux au ciel, bang ! On est ferrés. Impossible d'arrêter. D'autant que la fameuse théorie mise de l'avant par Katherine Salomon a quelque chose de... réconfortant. On se prend à penser « et si c'était vrai ? » Et que roule des yeux qui veut !



Pierre qui roule...



Le cercle des jours
★★★
Ken Follett,
traduit par
Odile Demange,
Christel
Gaillard-Paris,
Renaud Morin et
Pierre Reignier,
Robert Laffont,
Paris, 2025,
616 pages

Parlant de rouler, la roue n'était pas encore inventée autour de 2500 ans avant notre ère. Pourtant, des êtres humains ont réussi à déplacer sur une trentaine de kilomètres des pierres mesurant jusqu'à 8 m de hauteur et pesant environ 25 tonnes. Ils ont ainsi érigé le cercle de pierres de Stonehenge.

Remontant plus loin que jamais dans le temps, Ken Follett s'en est inspiré pour *Le cercle des jours* et le cromlech érigé dans la grande plaine où se côtoient plusieurs clans. Non sans frictions. Il y a les agriculteurs, les éleveurs, les tailleurs de silex, les habitants des bois. Seft travaillait

dans les mines. La famille de Joia s'occupait du bétail. C'est grâce à leur vouloir, à la force de leur foi (en l'Homme et en les dieux), que l'idée d'un cercle de pierres pour remplacer celui fait de bois — trop fragile en ces temps de sécheresse, de famine et de feu — va se concrétiser.

Comme il en a l'habitude depuis son premier succès, *L'arme à l'œil*, l'écrivain britannique met en scène des personnages ordinaires appelés à faire de l'extraordinaire. Plusieurs sont des femmes. Fortes. Joia ne fait pas exception, et si bien de ses semblables sont victimes de mauvais traitements, elle, elle affiche un féminisme solide. Et un brin anachronique. Mais pourquoi pas ? *Team* les filles !

En fait, le bémol, puisque bémol il y a, vient de l'aspect historique — et non social — du récit. D'abord, bien que confondant, le déplacement d'énormes rochers pour bâtir un cromlech n'a rien à voir avec la complexité de la construction des cathédrales

du temps des *Piliers de la terre*. Et les affrontements entre clans, avec les guerres napoléoniennes des *Armes de la lumière*. Malgré ses quelque 600 pages, ce récit donc donne une impression de minceur.

Par contre, les conflits et les réalisations étant personnalisés, à hauteur de femmes et d'hommes, l'ensemble gagne en humanité. Encore une fois, comment refuser cela ?

Comme il en a l'habitude depuis son premier succès, *L'arme à l'œil*, l'écrivain britannique met en scène des personnages ordinaires appelés à faire de l'extraordinaire



UNSPLASH

Elle l'a tant aimée

Avec *Toutes les vies*, la chanteuse du groupe Sexy Sushi signe un premier roman cru et touchant sur le deuil



Toutes les vies

★★★★

Rebeka Warrior,
Stock « Bleue »,
Paris, 2025,
277 pages

CRITIQUE
SOPHIE CHARTIER
COLLABORATRICE LE DEVOIR

Quand une musicienne admirée pour sa verve féministe baveuse (« j'aime que ma famille m'obéisse, j'aime la chasse et mes copains bourrés ») et ses refrains électro-punk qui enflèvent les pistes de danse sort un livre, on prend le temps de s'y attarder.

L'autrice saura-t-elle être aussi caustique et singulière sur la page que sur la scène ? La surprise de *Toutes les vies*, récit sur le deuil, vient surtout de sa grande vulnérabilité.

Rebeka Warrior est meneuse des groupes Sexy Sushi, Kompromat et Mansfield.TYA. Elle est aussi DJ et une icône lesbienne en France. *Toutes les vies* est son premier livre, une autofiction. Il relate une rencontre avec la mort dans ses différents stades : la prendre à bras-le-corps, la voir venir et l'accepter, y survivre. La narratrice (un alter ego aussi nommé Rebeka Warrior) et sa conjointe, Pauline, très amoureuses, sont ensemble depuis quelques années lorsqu'elles frôlent pour la première fois la faucheuse dans un tranquille village mexicain, en vacances. Pauline remarque une boule étrange au sein. Deux lourdes et exigeantes années de soins s'amorcent alors pour le couple,

avant le décès de Pauline, emportée dans la fleur de l'âge.

Mais l'horreur ne finit pas là, car Rebeka doit commencer à revivre sans sa femme et à supporter ses propres travers. Après une période de fuite en avant, elle apprend à adoucir sa souffrance grâce à la littérature et à la spiritualité. Spiritualité presque féroce et rigide qu'elle n'avait initialement pas vue venir, mais qui, en fin de compte, n'est pas si éloignée de la transe de la scène.

Écrire punk

Si le propos est surprenant de fragilité pour une rock star, la forme, elle, emprunte bien à l'avant-gardisme qu'incarne l'artiste française depuis près de 25 ans. Le récit se construit en alternant une narration aux phrases coupantes comme des couteaux, des archives de journaux intimes, des citations d'œuvres littéraires ayant guidé l'autrice dans son épreuve (Guibert, Hesse, Rousseau, Sartre... beaucoup d'hommes blancs, cisgenres et morts), des extraits de lettres, des listes courant sur plusieurs pages. Cet éclectisme confère à *Toutes les vies* un rythme rompu qui véhicule bien la perte de repères de Rebeka. Sans être complètement expérimental, le roman est donc résolument queer. Warrior approche le texte de la même façon qu'elle écrit des

chansons : avec une rythmique captivante et une poétique imagée.

Certains accuseront ce premier roman de proposer peu de pistes de solution pour surmonter des défis, comme la pair-aidance ou le deuil. Là n'est pas le but. C'est un exercice urgent de fixation de la mémoire autour d'une des épreuves sans doute parmi les plus difficiles de l'expérience humaine, la perte de l'être aimé. Qu'y a-t-il après cette disparition ? Le vide ? Non, répond Warrior. Il reste un réservoir presque infini d'émotions à explorer, à partager, à ronger. Il reste les amis, les livres, l'art, le divin. Personne n'a dit que le chemin serait sans embûches.

Le récit se construit en alternant une narration aux phrases coupantes comme des couteaux, des archives de journaux intimes, des citations d'œuvres littéraires ayant guidé l'autrice dans son épreuve, des extraits de lettres, des listes courant sur plusieurs pages



Avant la chute

Avec *Kairos*, l'Allemande Jenny Erpenbeck mélange habilement l'intime et le politique dans Berlin-Est juste avant la réunification allemande



Kairos

★★★★

Jenny Erpenbeck,
traduit par
Rose Labourie,
Gallimard, Paris,
2025, 427 pages

CRITIQUE

CHRISTIAN DESMEULES
COLLABORATEUR LE DEVOIR

Ils se rencontrent par hasard un jour de pluie dans un bus, entre les arrêts Marx-Engels et Alexanderplatz, et vont devenir amants. Elle a 19 ans, elle est étudiante et fait un stage dans une maison d'édition. Il est un

écrivain de 53 ans qui anime aussi des émissions à la radio, marié, mais lui et sa femme ont convenu quelques années plus tôt « de ne pas se surveiller de trop près ».

L'histoire pourrait être vieille comme le monde. C'est celle de *Kairos*, le sixième de l'Allemande Jenny Erpenbeck. Un homme, une femme, une histoire de liberté impossible, d'emprise et de trahison. Mais nous sommes à Berlin-Est, en 1986. Dans trois ans, très vite, ils seront des milliers à se jeter sur le Mur à coups de masse. Avant que l'euphorie fasse place à... autre chose.

L'idylle de Katharina et Hans, dans les premiers temps, va se confondre avec la géographie de pierre et les ruelles intimes de la ville. Les verrues et les cicatrices, les crimes et les palais d'avant-guerre, les

immeubles et les cafés disparus, les poètes morts et les ruines métamorphosées sous l'impulsion du nouveau pouvoir communiste. Tout pour effacer les crimes des pères, pour mieux regarder vers un avenir qu'on s'imaginerait radieux.

Sérieuse et passionnée, Katharina est elle aussi pleine d'espérance, « comme si, en aimant, elle avait désormais une lourde mission à remplir ». Leurs histoires vont se heurter de plein fouet.

L'aime-t-il vraiment ? Au point même de quitter sa femme ? « Si je n'étais pas marié, je ne serais pas l'homme que je suis », lui répond-il. Un ami à qui Katharina confie son désarroi la met en garde : « Ils ne nous livrent jamais qu'une partie de leur vie, alors que, pour nous, ils sont tout. »

Alors que Hans est dominateur, même un peu monstrueux à la fois comme artiste et comme amant — le personnage, antipathique, porte aussi d'autres zones d'ombre —, Katharina est plutôt passive, engluée par sa fascination pour l'écrivain, sa jeunesse et son inexpérience dans les filets de cette relation inégale, destinée à rester dans l'ombre. Elle aura par bonheur quelques points de fuite : comme avec Rosa, une amie, qui lui offre quelques nuits brûlantes et sans fausses promesses.

On pourra lire cette histoire d'amour sans percevoir l'allégorie, bien sûr, même si elle est parfois limpide : le couple représenterait la République démocratique allemande (RDA) et son absorption par l'Ouest. La réunification allemande devrait être un moment heureux de l'Histoire, mais elle représente aussi un point de bascule, une expérience teintée de blessures, de pertes et de manques.

Avec un brin d'ostalgie — sorte de nostalgie éprouvée par certains habitants de l'ex-RDA pour des aspects de la vie quotidienne, sociale ou culturelle de l'Allemagne de l'Est après la réunification —, l'écrivaine allemande revisite, sans trop appuyer, ce passé englouti à l'aune d'enjeux plus contemporains sur les rapports amoureux. Metteuse en scène et dramaturge née à Berlin-Est en 1967, Jenny Erpenbeck a grandi dans l'ex-RDA au sein d'une famille d'intellectuels. Elle a reçu pour *Kairos*, en 2024, le prix international Booker.

On pourrait certes lui reprocher un léger manque de nuances, mais l'écrivaine allemande fusionne ici habilement la grande histoire et la petite, destin national et destin personnel, temps intime et politique. Elle le fait avec intensité, au moyen d'une narration pleine d'ellipses, à la fois électrisante et mélancolique.



LA VITRINE DU LIVRE



Corps étranger
★★★★
Denis Fortier,
Stanké, Montréal,
2025, 272 pages

Denis Fortier est physiothérapeute et vulgarisateur scientifique, comme le narrateur de son troisième roman. Pour composer avec le deuil, d’abord celui de son conjoint, puis celui de sa mère adoptive, le cinquantenaire s’est réfugié dans sa voiture, où il vit en compagnie de son chien. Expert en alliance thérapeutique, mais incapable de dissocier travail et vie personnelle, il s’investit corps et âme dans le traitement à domicile de nombreux patients. Quand sa propre santé est sérieusement menacée, le narrateur n’a d’autre choix que de se réinventer en imaginant une nouvelle manière de pratiquer son métier. Pas de doute, écrire lui procure un apaisement irremplaçable. Plusieurs pages, un peu ennuyeuses, sont consacrées à la description des exercices de réadaptation. Heureusement, entre un exposé sur l’importance des cellules satellites et un autre sur les bienfaits inouïs de l’isométrie, on a droit à des concentrés d’humanité, des passages inspirants sur la relation entre soigné et soignant qui valent à eux seuls le détour.
Christian Saint-Pierre



Sa fille
★★★ 1/2
Claudia Dey,
traduit par Fanny
Britt, Québec
Amérique,
Montréal, 2025,
216 pages

Mona cherche la proximité d’un père écrivain célèbre pour *Sa fille* en devenant la confidente de ses infidélités. Dey capte très bien la dynamique d’emprise dans une famille — séduction, trahison, concurrence dans une fratrie — et déploie un procédé narratif habile : focales narratives qui alternent, quelques fragments bien placés, retours qui tressent mémoire et présent. Là où le livre faiblit, c’est dans la matière romanesque : adultères mondains, autrement dit une (énorme) mise en récit, problèmes de gens riches qui finissent par ôter au récit sa gravité. On mesure pourtant l’enjeu — la maternité comme bascule, l’enfancement de soi hors du père, les relations toxiques —, mais le livre nous tombe un peu des mains, faute de tragique véritable. La langue, correcte, manque d’angle et d’audace. Les personnages, volontairement détestables, sont peu attachants. Reste une idée juste et un dispositif efficace, qui auraient mérité une matière plus âpre.
Sarah-Louise Pelletier-Morin



Les oiseaux sous la glace
★★★★★
Kaśka Bryla, traduit
par Stéphanie Lux,
Le Quartanier,
Montréal, 2025,
312 pages

Pour goûter au maximum *Les oiseaux sous la glace* de Kaśka Bryla, ne pas en lire le quatrième de couverture. Laisser à la romancière autrichienne le soin de dérouler, à son rythme, ce récit initiatique fascinant par son élégante structure à double hélice, ses deux temporalités qui se coupent et se recoupent. D’un côté, la forêt polonaise d’aujourd’hui. De l’autre, Vienne dans les années 1990. Dans les deux, Iga la surdouée en maths ; Saša le taciturne ; Raspoutine le poète ; Jess la fougueuse. Ensemble, à l’adolescence, avec quelques autres à la révolte plus ou moins douce, ils forment les Cormorans. Ils se veulent non conformistes et idéalistes. Trente ans plus tard, les « oiseaux » se sont posés. La rébellion est autre, alourdie par le drame qui a fait bifurquer leur destin. L’amitié s’est déployée autrement. L’amour aussi. Seul le passé, malgré leurs efforts (et une touche de fantastique), reste immuable. Avec ses personnages typés et ses images chocs, cette lecture dépayse autant qu’elle habite.
Sonia Sarfati



Tressaillir
★★★★ 1/2
Maria Pourchet,
Stock, Paris,
2025, 324 pages

Avec *Tressaillir*, son huitième roman, une histoire de fugue, de déconstruction et de reconstruction, Maria Pourchet fait souffler un vent de terreur intime et de liberté sur le couple. Après une dizaine d’années de vie commune à Paris, Michelle Darras, autrice de livres pour enfants, quitte « le mal de vivre à deux » et le père de sa fille de 6 ans pour s’installer dans un hôtel situé à 50 mètres de l’appartement familial — en attendant mieux. Face à la solitude et la dépression, elle va retourner dans les Vosges, sa région natale, pour animer un atelier d’écriture dans son ancien lycée. Un retour aux sources qui la confronte à d’anciennes peurs et lui fait prendre conscience du véritable prix de la liberté. Entre commentaire social et laboratoire intime, avec le style tendu et syncopé qu’on lui connaît, avançant sur le fil mince du déséquilibre, l’autrice de *Feu* et de *Western* décortique avec finesse et passion une fois encore les relations amoureuses.
Christian Desmeules

STYLE LIBRE

La poutine

Mon fils aime par-dessus tout la poutine au kimchi, ce mélange coréen qu'on sert notamment dans un restaurant vietnamien. « La meilleure poutine en ville », assure-t-il.

Gen Z jusqu'aux orteils, il a glané quelques mots de créole et d'arabe en même temps que le franglais. Il a appris à décliner certains patronymes chinois avec les prises de présence au début des cours. L'immigration, la diversité culturelle, fait partie de son ADN de Montréalais. Je ne crois pas qu'il lui viendrait à l'esprit, du moins pas pour l'instant, de la contester.

Personnellement, je n'aime pas la poutine. La seule vue de cet échafaudage de frites, de fromage et de sauce brune dégoulinante à la composition parfois douteuse me fait saliver pour une corbeille de fruits frais, avec économie de calories en prime.

Mais j'aime la réputation festive de la poutine, son statut ambigu de porte-étendard caricatural de la culture québécoise. Et je me suis passionnée pour l'ouvrage de Geneviève Sicotte, *La poutine. Culture et identité d'un pays incertain*, qui vient de paraître aux Presses de l'Université de Montréal.

Ce « pays incertain » s'incarne dans ce mets issu de la modernité des années 1950, rompant résolument avec la ruralité ancestrale. Les frites, symbole festif européen mais aussi américain, y rencontrent fromage en grains, produit québécois à travers lequel on entend presque les vaches de Drummondville — ou de Warwick ? — meugler. Liant le tout, la sauce brune propose un amalgame des cultures française, américaine et britannique. Quant aux origines du nom du plat, elles demeurent elles aussi obscures. Mais selon une théorie, un cuisinier nommé Ti-Pout pourrait en être la source.

Pour résumer l'identité québécoise en une formule, l'historien des idées Yvan Lamonde, décédé au mois d'août dernier, avait pondu une formule mathématique : Q (pour Québec) = $-F$ (France) + GB (Grande-Bretagne) + USA^2 (États-Unis) — R (religion). Que l'érudit me pardonne d'outre-tombe. À sa judicieuse équation, je vais oser ajouter un I , pour immigration.

La poutine, dans sa forme originale, reprend quelques éléments de cette analyse. Le fromage en grains est une spécialité du Centre-du-Québec, voire de son nombril. La patate frite donne un statut festif et un peu de chic à la pomme de terre, ce légume de survivant, qui

est le plus cultivé au Québec encore aujourd'hui. Malgré ses lettres européennes, entre autres belges et françaises, la frite est un produit fortement américanisé. La sauce brune trouverait son ascendance dans la *gravy* britannique. Nourriture populaire à la base, la poutine a suscité l'intérêt de certains chefs. Martin Picard y a mêlé du foie gras, symbole de sophistication, et on pourrait y voir une marque de l'ascension des Québécois à un statut social supérieur, à partir de la Révolution tranquille.

On le sait, la survie de la culture francophone en Amérique tient du miracle. Elle le doit, pour le meilleur ou pour le pire, à la très forte natalité des Canadiens français, encouragés, voire contraints, en ce sens par l'Église catholique, qui leur dictait jadis leurs faits et gestes.

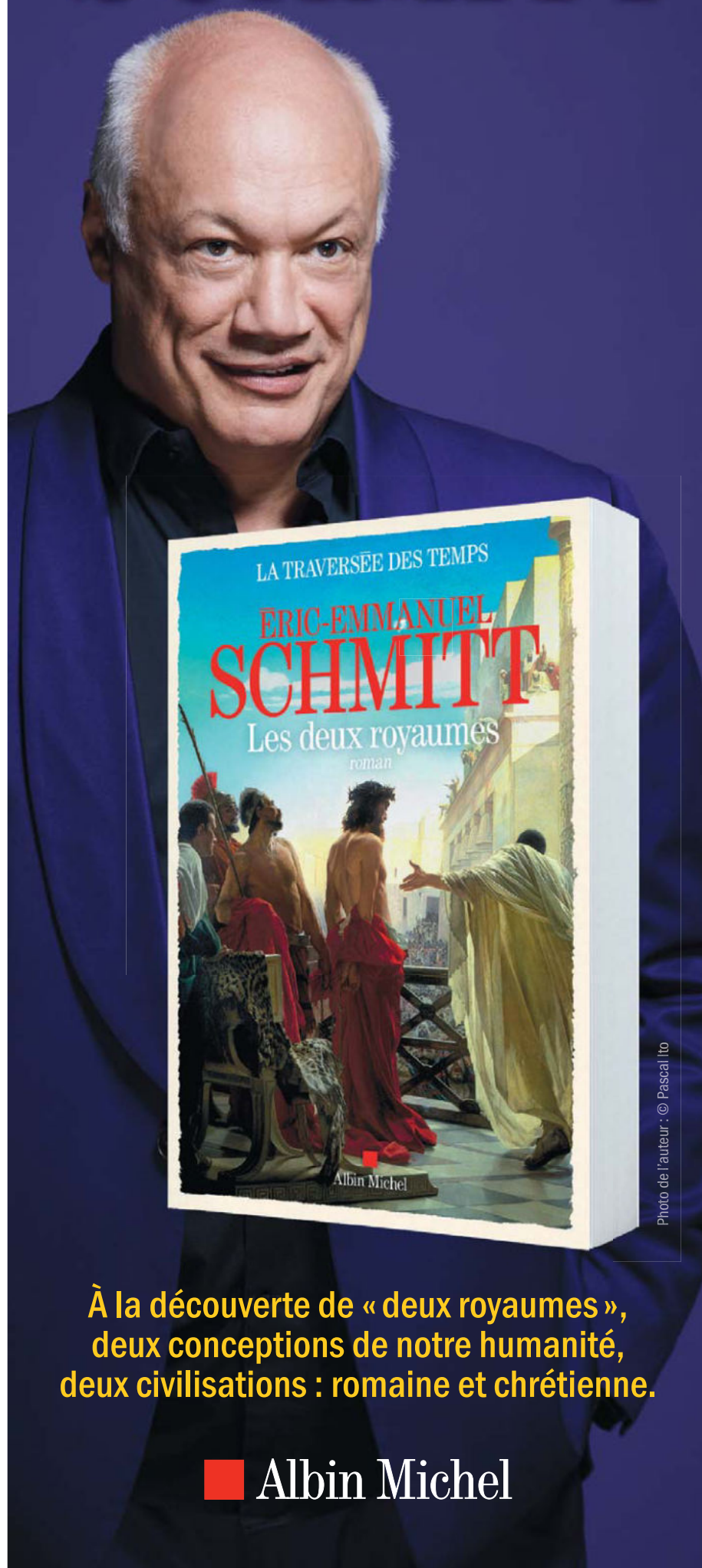
Aujourd'hui, la réalité démographique est autre. Pour survivre, le Québec doit s'appuyer sur de nouveaux arrivants. En principe, la loi 101 assure leur francisation, si ça n'est pas pour eux, au moins pour leurs enfants. Culturellement, il est évident que les Kim Thúy et les Dany Laferrière font désormais partie intégrante du paysage culturel québécois. L'une avait auparavant fui le Vietnam enfant, dans une embarcation de fortune, l'autre, une Haïti terrifiée par la dictature de Duvalier. Le Québec, ce pays incertain, les a reçus à bras ouverts, et leur est reconnaissant du miroir tendu à travers lequel ces écrivains ont témoigné de son existence.

Mais il y a tous les autres, dont l'histoire mériterait elle aussi un récit. Il y a ceux qui s'occupent de nos personnes âgées en CHSLD, ceux qui sèment et récoltent nos tomates dans les champs, ceux qui conduisent nos taxis, parfois avec des diplômes de médecins, ceux qui sont finalement reconnus comme médecins, ceux, et surtout celles, qui font le ménage dans nos maisons, et ceux, et surtout celles, qui gardent nos enfants après l'école. Ils ont besoin de nous et nous avons besoin d'eux.

Notre poutine nationale, comme notre histoire nationale, s'est enrichie de recettes coréennes, haïtiennes, vietnamiennes, mexicaines, africaines. Toutes ces recettes intègrent les ingrédients initiaux de notre poutine originelle en y mettant des touches d'autres cultures, d'autres gastronomies. Nous en sommes les premiers gagnants.

Caroline Montpetit
Le Devoir

Le nouveau SCHMITT



À la découverte de « deux royaumes »,
deux conceptions de notre humanité,
deux civilisations : romaine et chrétienne.

■ Albin Michel

La moelle substantifique de l'os

Le plus récent recueil de Hugues Corriveau, *Tendresses*, propose une exploration de la survivance

ENTREVUE
YANNICK MARCOUX
COLLABORATEUR LE DEVOIR



Je suis à remettre la terre à l'endroit », voilà comment se termine *Tendresses*, plus récent recueil de poésie de Hugues Corriveau. Terre des vivants, bien sûr, mais aussi terre d'accueil des défunts, de celles et de ceux qui ont traversé « de l'autre côté ». L'écrivain, critique et professeur retraité nous a accueillis chez lui pour discuter des derniers foudroiements de ses mots, de sa vie.

« Ça fait quatre recueils que je suis dans mes morts. » Ses derniers vers étaient au chevet de la faucheuse, en effet, un rendez-vous que réitère *Tendresses*. Dans la splendeur lumineuse de son appartement, la mort empiète sur la vie, et pourtant, tout comme l'été refuse d'abdiquer à l'automne, Hugues Corriveau garde le cap sur le prochain jour à venir : « Je suis le dernier à penser qu'on s'alourdit de nos souvenirs. Tout notre bagage va vers demain, vers la prochaine minute. C'est pas l'idée de faire table rase, au contraire, mais c'est de s'inscrire dans le vivant, avec tout ce qu'on est. »

Cette posture fait écho à son désir d'un engagement résolu dans l'écriture : « Si tu veux pas te mettre à nu, lâche ton crayon. » L'écriture est un geste, le prochain à faire, et chaque mot est un appel à l'aube : « Commencer un livre, c'est un acte qui est tout entier tourné vers l'avenir. Le prochain mot, la prochaine page... »

Vers de circonstances

Tendresses s'attarde à la vie qui s'éteint, dépeignant ses derniers sursauts avec minutie. La mort est clinique — « Les veines se vident, les orbites / s'enfoncent. » —, mais elle conserve tout de l'humanité qui l'a précédée : « Nous lui tenons les doigts, squelette, / os crus de caresses passées. Inerte. » Et tandis que la vie déserte un corps, elle demeure vibrante dans ceux qui restent, comme ces « deux enfants / au bord du gouffre de la mère ».

Et c'est là, dans « cet espace entre le souffle », où « la mer a des allures de grande reposée », que le recueil se peuple de « rescapés » qui cherchent à se convaincre de la nécessité existentielle : « Il faut vivre. On se doit d'être. » En se soumettant à « l'épreuve de se penser vivant », les vers du poète se tiennent « au bord de l'heure » et se penchent sur l'éphémère, afin de retrouver « la sensation du pré ».

Les livres sont souvent perçus comme une tentative de persister, par-delà l'irréversible. Hugues Corriveau refuse de conférer des vertus salvatrices à l'écriture, détestant

Je suis le dernier à penser qu'on s'alourdit de nos souvenirs. Tout notre bagage va vers demain, vers la prochaine minute. C'est pas l'idée de faire table rase, au contraire, mais c'est de s'inscrire dans le vivant, avec tout ce qu'on est.

HUGUES CORRIVEAU



« l'idée que la littérature sauve de quoi que ce soit », mais il admet ressentir une certaine nostalgie devant le poids affaibli des livres : « Ici, maintenant, c'est difficile de faire un geste dont on peut penser qu'il va durer. Alors qu'on devrait avoir avec l'écriture une relation plus permanente, [qu'on devrait être] plus convaincus à la fois de son urgence, mais aussi de sa pérennité. Il y a quelque chose qui s'évapore là-dedans. Et de plus en plus. Tu sais, j'ai publié 40 livres... »

Plus loin que mourir

Ce n'est pas d'hier que le rythme effréné d'écriture de l'écrivain est remarqué : « Y'a des gens, à l'époque, qui disaient à la blague qu'il y avait un Corriveau nouveau qui sortait tous les automnes. Je me sentais comme du beaujolais. » Or, de ces 40 titres, parus en 47 ans, *Tendresses* est le premier qu'il signe sans l'apport incommensurable de son épouse et alliée, Louise Cotnoir : « Je me sens plus inquiet et nu que jamais. C'est elle qui me confirmait si c'était bon ou non. » Il se rappelle avoir jeté un recueil complet après que celle-ci lui eut dit que certains poèmes, au mieux, valaient une publication en revue...

Tout dans l'appartement rappelle la présence de Louise Cotnoir, décédée il y a moins d'un an, mais c'est dans les mots de l'amoureux qu'elle est la plus vivante. Ses pensées auréolent leur complicité littéraire, ses engagements féministes, son inspirante fougue, et il s'en faudrait de peu pour qu'on la croie à nos côtés lorsque Hugues Corriveau, apparemment stupéfait, ému et recueilli, nous confie le dernier souffle de son alliée : « Elle avait pris l'habitude de frapper sur le sol avec son pied pour me dire qu'elle était mal prise. Alors, elle frappe, j'arrive, je l'assieds sur le lit en lui disant que ses antibiotiques allaient la remettre d'ici jeudi. Et

Festival international de la poésie de Trois-Rivières

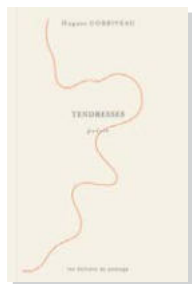
Le Festival international de la poésie de Trois-Rivières est né en 1985. Orchestrée par Éveline Charland et Étienne Poirier, la 41^e édition se déroulera du 3 au 12 octobre, où plus de 100 poètes feront battre les vers, dans le cadre de plus de 200 activités. Pour l'occasion, la poésie investit la ville : ateliers d'écriture, lectures publiques, causeries, performances multidisciplinaires, tables rondes, improvisations, portraits de poètes, déambulations et activités familiales seront à l'honneur.

Nous irons à la rencontre, notamment, des lauréats des récompenses décernées au festival, notamment Michel Leclerc (grand prix Québecor), Mégane Desrosiers (prix Félix-Leclerc) et Nour Symon (prix Félix-Antoine-Savard). Quelques grandes figures de la Mauricie y seront, parmi lesquelles Alexandre Dostie et Marie-Josée Ayotte, auxquels s'ajouteront des habitués, Jean-Paul Daoust, Nicole Brossard, Marjolaine Beauchamp, Jonathan Lamy et Louise Dupré, et quelques voix fortes émergentes, Sayaka Araniva-Yanez et Jonas Fortier, notamment. Mais cet exercice est cruel et il faut surtout retenir que cette grande fête rassemble la grande majorité des poètes qui tissent, scandent et nourrissent une poésie puissante et vibrante. De nombreux poètes venus d'un peu partout dans le monde y seront aussi.

Au festival s'adoubera, ainsi que le veut la tradition depuis 2007, le Off-Festival, du 9 au 12 octobre. The Beretta Band y sera à l'affiche, de même qu'une soirée à la découverte de poètes et d'artistes de la Mauricie.

elle meurt. Dans la sidération. Elle a regardé au loin, je vois s'éteindre ses yeux dans mes bras. Comme ça. Pas un souffle. Rien. Même pas un malaise. Elle a fait une embolie pulmonaire. On venait de manger ensemble. J'ai l'impression qu'elle m'a appelée pour que je l'aide à passer ailleurs. Elle m'a fait cadeau de sa mort. »

Cette émotion qui traverse la pièce, ce moment aussi succinct qu'infini, flotte entre nous. Cet exil peuple *Tendresses*, même s'il n'en défraie pas la chronique. Et les braises qui demeurent attisent les pages bouleversées du plus récent recueil du poète.



Tendresses
Hugues Corriveau,
Éditions du Passage,
Montréal, 2025,
90 pages





VALÉRIAN MAZATAUD LE DEVOIR

Une fin de chapitre critique

L'empreinte de Hugues Corriveau dans le paysage littéraire québécois ne relève pas seulement de sa création, mais aussi de sa critique. Il a notamment collaboré à *Lettres québécoises* pendant plus de 20 ans (1990-2011) et dans les pages du *Devoir* depuis 2006, si on omet un court hiatus, de 2017 à 2020. Au fil des ans, ce sont plus de 500 titres qu'il aura soumis à sa sensibilité et à son expertise, pratiquant avec rigueur ce métier souvent incompris, sinon décrié — lire *Métier critique* de Catherine Voyer-Léger pour s'en convaincre.

Il a récemment annoncé la fin de sa collaboration au *Devoir*, quittant non sans une certaine amertume : « C'était passionnant de voir un Réginald Martel se tenir debout et assumer sa critique. Désormais, je trouve très lassant de lire des critiques qui sont des résumés. » Ses recensions critiques avaient la densité et l'équilibre de sa poésie, savaient se faire émouvantes, lumineuses et, d'autres fois, acerbes, voire sans appel.

Cet engagement dans la critique, aussi noble soit-il, ne lui valait pas que des remerciements : « Je sais qu'on ne m'aime pas. Ça m'ennuie pas. Je ne ferais pas de critiques si je voulais qu'on parle toujours en bien de mes livres. » Il reste que la bravoure de cette posture inspire : « Il y a du courage là-dedans, mais il y a beaucoup de prétention à être critique, quoi qu'on en dise. D'avoir toujours quelque chose à dire est déjà fort surprenant. Pour moi, c'est un métier qui s'apprend par la lecture des autres critiques. »

Il y a beaucoup à apprendre à le lire, en effet. Et qui sait s'il ne reviendra pas nous offrir quelques nouveaux enseignements dans quelques années ? D'ici là, on pourra se concentrer sur son œuvre, lui qui signera, chez Mains libres, un neuvième recueil de nouvelles — *Six visions du monde*, si le titre de travail est maintenu —, dont la parution est prévue en novembre. Sans compter son œuvre, à lire et à relire, qui témoigne de l'engagement de Hugues Corriveau pour la littérature, pour le poids des mots : « J'aime le définitif des livres. J'aime l'irréversible de l'écriture qui est faite. »

Y'a des gens, à l'époque, qui disaient à la blague qu'il y avait un Corriveau nouveau qui sortait tous les automnes. Je me sentais comme du beaujolais.

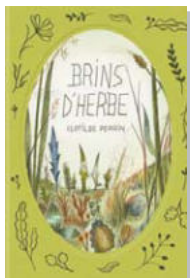
HUGUES CORRIVEAU





Une illustration tirée du livre *J'arrive pas à dormir !*, de Bruno Zocca ALBIN MICHEL JEUNESSE

LA SÉLECTION JEUNESSE DE MARIE FRADETTE ET DE YANNICK MARCOUX



Brins d'herbe

★★★★
Clotilde Perrin,
Kaléidoscope,
Paris, 2025,
72 pages.
3 ans et plus.

Grandir

Depuis toujours, Yuki et Baho remplissent leur quotidien de mille et un plaisirs et autres badineries. Or, un matin, Yuki « ressent quelque chose d'inhabituel, quelque chose qui ne se voit pas ». Tout semble l'ennuyer, même ses petites bottes rouges ne lui plaisent plus. Sans trop savoir ce qui le turlupine, « il part où le vent l'emporte » en laissant derrière lui Baho et sa patrie. S'amorce une traversée initiatique faite de rencontres qui lui permettent de mieux se retrouver. Le texte, qui alterne entre narration et dialogues, assure un rythme soutenu, à l'image de cette route inconnue qui se trace devant le personnage. L'illustration porte pour sa part toute la fable avec délicatesse. Dans un décor verdoyant, à hauteur de bibittes, le brin d'herbe au regard expressif se balance dans une coque de noix ou glisse sur une dent-de-lion, alors que Baho chausse, de son côté, les bottes de son ami. Ici, tout se joue dans les détails et le mouvement perpétuel, à l'image de cette épigraphe de Bouddha qui rappelle qu'« il n'existe rien de constant si ce n'est le changement ». Fameux.

Marie Fradette



J'arrive pas à dormir !

★★★★
Bruno Zocca,
traduit par Sophie
Lecoq, Albin Michel
jeunesse, Paris,
2025, 48 pages.
3 ans et plus.

Lecture fatale

Bien qu'elle soit prête à s'endormir, Lucy n'y arrive pas. Dressée dans son lit, les yeux ronds, elle décide de refaire la routine du soir, croyant qu'elle a peut-être oublié une étape. Mais non, rien n'y fait. Ce début de nuit n'est décidément « pas terrible ». Foulard au cou, elle entreprend alors une promenade pendant laquelle tout le monde dort. La lune, le papa, le chien Milkshake, l'écureuil, tous sont auréolés de ce zzz libérateur, sauf un ours. S'ensuit une rencontre aussi improbable que déterminante entre les deux personnages. Rejouant ici le thème de l'heure du coucher, Bruno Zocca met en scène une fillette assumée, engagée dans l'action et prête à tout pour arriver à ses fins. Le texte, narré par l'héroïne, fait à cet effet entrer le lecteur dans un quotidien identifiable qui bascule de façon naturelle du côté de l'imaginaire, lieu de vastes possibles. Le tout est porté par le trait échevelé, coloré et grouillant de Zocca qui fait de cet album une ode à la lecture, à la nuit et à l'enfance. À lire et relire, avant le coucher.

Marie Fradette



Chloé et le secret de la sorcière

★★★★
Texte de Chloé
Varin, illustré par
Catherine Braun-
Grenier, Fonfon
« Sorbet », Mont-
réal, 2025, 72 pa-
ges. Dès 7 ans.

Une sorcière bien-aimée

Fonfon lance « Sorbet », une nouvelle collection « qui reprend les personnages des premières lectures de la collection "Histoires de lire", en faisant toutefois évoluer leur âge et les intrigues ». André Marois et Xavier Cadieux signent ainsi *André suit une drôle de piste*, tandis que Chloé Varin, nous raconte la rencontre de sa narratrice avec la nouvelle amoureuse de son père, trois ans après le divorce de ses parents. La soupçonnant d'être une sorcière, la jeune fille mène une enquête qui empruntera des chemins imprévisibles. Menée avec légèreté, l'histoire prend du relief lorsque démarre l'enquête. Les péripéties sont inattendues, bien ficelées, mais le mystère, pourtant noué avec minutie, se résout un peu rapidement. La liberté de la forme séduit, cédant même le point culminant du récit aux illustrations de Catherine Braun-Grenier, qui en fait momentanément une bande dessinée, séquence fort bien réussie. Une sympathique première lecture.

Yannick Marcoux



Le chandail orange de Miya

★★★★ 1/2
Texte de Wanda
John-Kehewin
illustré, par Erika
Rodriguez Medina,
Isatis, Montréal,
2025, 40 pages.
Dès 4 ans.

Porter le souvenir

Le 30 septembre dernier était le Jour national de la vérité et de la réconciliation, dédié à la mémoire des enfants disparus et des survivants des pensionnats. Le premier titre traduit en français de Wanda John-Kehewin « met en lumière le grand impact affectif qu'a eu le système des pensionnats sur des générations d'Autochtones ». Miya, sa jeune protagoniste, affectionne particulièrement l'heure du conte, tradition instaurée par sa professeure, madame Munro. Sauf que ce jour-là, l'histoire la bouleverse. La jeune fille du récit, autochtone comme elle, doit quitter sa famille pour le pensionnat : « Ils n'avaient pas le droit de rentrer chez eux, ni à la fin de la journée, ni même pour les vacances. » Instructive et profondément émouvante, cette histoire toute simple cherche à établir un pont entre « les générations des peuples de Premières Nations et leurs alliés », avec l'espoir de guérir, d'instaurer le dialogue et d'éviter son itération. Un sujet aussi délicat qu'essentiel, très bien mené.

Yannick Marcoux

Desjardins en enfer

LOUIS CORNELLIER



Même si vous l'avez probablement déjà vu à la télévision ou entendu à la radio de Radio-Canada, il est possible que vous ne connaissiez pas Sylvain Desjardins. L'homme, pendant toute sa carrière, a incarné le modèle du journaliste radio-canadien s'effaçant derrière sa mission d'informer. La vedette de son travail, ce n'était pas lui, mais les faits, le monde.

Retraité depuis 2023, Desjardins publie ces jours-ci *Mes zones de guerre* (La Presse, 2025, 248 pages), un recueil de récits relatant ses expériences de reporter dans huit pays déchirés par la fureur guerrière. Desjardins nous amène littéralement en enfer, à la rencontre, surtout, de celles et ceux qui subissent la guerre et, parfois, de ceux qui la mènent.

De 2001 à 2021, le journaliste est allé sur le terrain, dans les zones du monde en ébullition, non pas tant pour couvrir les avancées et les reculs militaires des camps en présence que pour donner une voix aux victimes de la rage et de la volonté de puissance des hommes.

Ce que cherche à montrer Desjardins — en Afghanistan, en République démocratique du Congo, en Irak, au Darfour, en Tunisie, au Nigéria et en Europe —, c'est le drame des gens ordinaires plongés dans le chaos. Sans jamais se départir de sa sobriété journalistique, le reporter signe néanmoins une déclaration de solidarité avec l'humanité blessée.

« Les correspondants de guerre,

écrit-il, espèrent toujours que leurs récits, leurs textes, leurs images vont avoir un tel impact, que les choses vont changer. » Malheureusement, cela ne se produit que trop rarement ou trop lentement, mais le reporter refuse d'abandonner la partie et ceux qui en font les frais. « En ajoutant ma petite pierre dans la couverture des guerres, de mes zones de guerre, conclut-il, j'ai entretenu l'espoir de provoquer un éveil, une prise de conscience, aussi minime soit-elle, chez quelqu'un, quelque part. Même modeste, cet effet-là m'a toujours semblé honorable. » Et il l'est, assurément.

De 2001 à 2011, Desjardins est allé cinq fois en Afghanistan. La chute des talibans, au début, donne lieu à un « sursaut de vie » dans le pays, mais la menace continue de se faire sentir. On sait, maintenant, que la mission des pays de l'OTAN, « qui croyaient imposer la démocratie à un pays qui n'en voulait pas, a échoué ». Quelque 158 soldats canadiens y ont laissé leur vie en pure perte, tout comme des dizaines de milliers de civils afghans.

On peut néanmoins trouver une petite lumière dans toute cette noirceur. En 2006, l'armée canadienne, appuyée par des forces afghanes, mène l'opération Méduse visant à déloger les talibans de Kandahar. Sur le coup, c'est un succès. L'armée canadienne prétend même que les combats n'ont fait aucune victime civile.

Après enquête, Desjardins établit plutôt que 42 civils auraient été tués par l'assaut canadien. Le reportage irrite l'armée canadienne, qui permettra pourtant à Desjardins de poursuivre son travail sur la base militaire même. Pas sûr que le pays de Trump aurait été aussi magnanime. Une petite lueur démocratique dans le désastre.

En 2002, Desjardins est en République démocratique du Congo pour

« Les correspondants de guerre, écrit Sylvain Desjardins, espèrent toujours que leurs récits, leurs textes, leurs images vont avoir un tel impact, que les choses vont changer. » Malheureusement, cela ne se produit que trop rarement ou trop lentement, mais le reporter refuse d'abandonner la partie et ceux qui en font les frais. « En ajoutant ma petite pierre dans la couverture des guerres, de mes zones de guerre, conclut-il, j'ai entretenu l'espoir de provoquer un éveil, une prise de conscience, aussi minime soit-elle, chez quelqu'un, quelque part. Même modeste, cet effet-là m'a toujours semblé honorable. » Et il l'est, assurément.

couvrir la guerre civile, alimentée par le Rwanda et d'autres influences extérieures. Les camps impliqués cherchent à faire main basse sur les ressources naturelles du pays. Des enfants risquent leur vie dans les mines de diamant et de coltan, des femmes sont violées par des combattants armés de tous les camps et six millions de personnes auraient été tuées depuis 1998. Le blues entonné par des pêcheurs sur le lac Kivu apparaît ainsi à Desjardins comme « un rayon de soleil dans la misère ambiante ».

Et ça continue avec « le chaos américain » en Irak en 2003 ; avec, la même année, la guerre oubliée du Darfour et son « désastre humanitaire » qui se poursuivent à ce jour ; avec l'échec du Printemps arabe en Tunisie, né dans l'espoir en 2011 avant de s'enliser dans la violence islamiste, qu'on retrouve aussi au Nigéria, terrorisé par les extrémistes de Boko Haram, qui réduisent des jeunes filles en esclavage sexuel avant de les abandonner au rejet de leur famille.

Dans un de ses plus vibrants récits, Desjardins rencontre, en 2015, sur les côtes turques, des migrants, notamment afghans, à la merci de passeurs sans scrupules. Des faits, oui, seulement des faits, mais qui déchirent le cœur.

En racontant ces horreurs, Desjardins, qui n'a pas l'habitude de se mettre en avant, évoque au passage les défis personnels d'un tel engagement journalistique. Les correspondants de guerre ont des familles qui craignent pour leur vie. Ces dernières aussi doivent être convaincues de la nécessité du métier pour laisser aller au front leur soldat de l'information.

J'ai envie de dire merci à tout ce monde-là, sans qui les victimes de la folie des hommes s'éteindraient dans un silence criminel.

Chroniqueur (*Présence Info*), essayiste et poète, Louis Cornéliier enseigne la littérature au collégial.

Le défi de l'info

Ferez-vous mieux que les autres participants?

► M'inscrire gratuitement!



ledevoir.com/infolettres

LEDEVOIR



SUDOKU

				2				
			3		1			4
3							5	
	2			7				
					4	7		9
1	5							
		5	8			9	3	6
9		1	2					
	3				6			5

SOLUTION PUBLIÉE DANS LA PROCHAINE ÉDITION DU DEVOIR

Niveau de difficulté: MOYEN8668

GRILLE DES FÉRUS

ÉTIENNE HANNEQUART-FERRON

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14
1														
2														
3														
4														
5														
6														
7														
8														
9														
10														

Horizontalement

1. Jugée après l'exécution. - Longueur raccourcie.
2. C'est tout ce qui compte. - Permet de s'asseoir pour monter.
3. Pâtés. - Mousquetaire.
4. Façon. - Motif d'accusation. - Ne manque pas de conseils.
5. En fonction. - Doit obéir. - Hors-d'oeuvre. - Erbium.
6. État mexicain. - Tout le contraire d'une chanson à boire.
7. Frappé.
8. Visage. - Être caractérisé.
9. Part d'un repas. - Toit simple. - S'injecte.
10. Façon d'ajourner. - Revenant.

Verticalement

1. Paquet d'os.
2. Protège les malfaiteurs. - Il situe.
3. Le mot de la fin. - Gaz.
4. Absolu. - Cellule reproductrice.
5. Bouche.
6. Symbole chimique. - Très.
7. Prénom. - Consacré.
8. Un acte pour la suite.
9. C'est lui. - Adepte de ferraille.
10. Fait le tour du match. - Des amis.
11. Prononcé. - Terrains.
12. Lettre. - Pierre anglais.
13. Insecticide écolo. - On en prend de la graine.
14. On peut la battre avec les mains. - Sortie bruyante.

[Vous aimez ces pages ? Écrivez-nous pour nous faire part de vos commentaires : \[redaction@ledevoir.com\]\(#\)](#)

MOTS FLÉCHÉS

ÉTIENNE HANNEQUART-FERRON

Repentir Chute	Crisser Passage peu profond	Est-nord-est Concept	Indique le partage On y met du foin	Hôtel de luxe Fleur	Propre Mal
Conduire Lieu de combats			Est entouré d'eau Jouet de plage		
		Offensive Manquées			
Ce qui possède l'existence, la vie	Entouré Aromate			Dans un trousseau Manifeste	
		Irritée Acceptée			Judicieuse
Sert à attirer l'attention	Personne éloquente Décomposé			Couleur locale Crucial	
		Utiles en couture Éculés		Pas sobre Spider...	
Dans la main Tenaces			Mois de Marie Qui sont à toi		Saisi aux tripes
Fonds de bouteilles Réflexions			Première carte jouée dans une partie		
				Qui a été choisie par un vote	

GRILLE BLANCHE

ÉTIENNE HANNEQUART-FERRON

Horizontalement

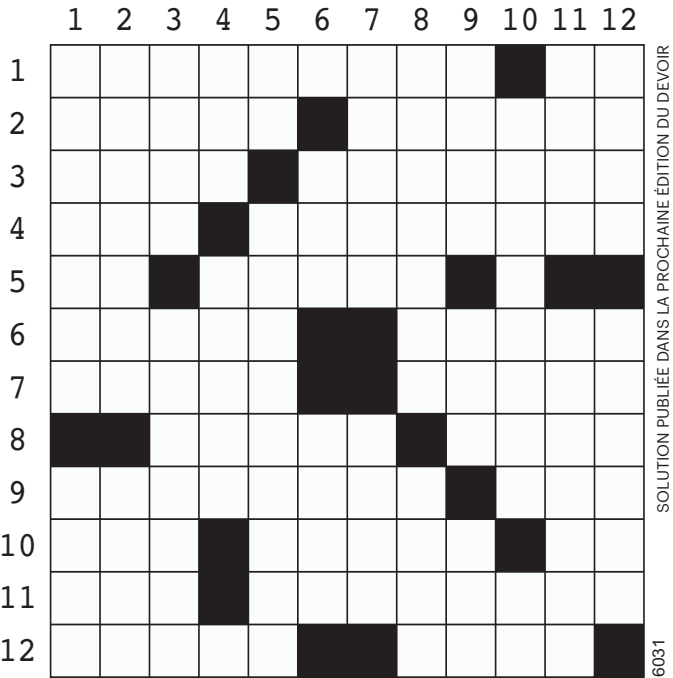
1. Confondre. - Roman de Kafka (« Le ... »).
2. Troublée. - Ancien instrument d'astronomie nautique.
3. Déchiré. - Débit de boissons. - Voiture italienne (... Roméo).
4. Livre. - Prescriptions.
5. Grande cantatrice canadienne (Emma ...). - Gaz. - Rage.
6. Va bien (à). - Craquelin (biscuit ...). - Député.
7. Joue un rôle de neurotransmetteur. - Poussé.
8. Monnaie suédoise. - Abréviation commerciale. - En Mauricie (Saint-...). - Sud-est.
9. Claire. - Creusé. - Possessif.
10. Vieille japonaise. - Avant nous.
11. Organiser. - Répétition.
12. Blème. - Octobre. - Oxyde d'éthyle.
13. Ville du Portugal. - Mortel. - Certes.
14. Bombance. - Maison délabrée.
15. Espace sablé. - Capital.

Verticalement

1. Sans énergie. - Oeuvre dramatique.
2. On y fait du sirop. - Enlever de force.
3. Plan d'eau. - Chapeau mou. - Cigarette.
4. Vieillesse. - Jeune personne. - Capitale de l'Iran.
5. Fils d'Agrippine la Jeune. - Doux. - Ouch.
6. Rétablissement. - Orchestre.
7. En matière de. - Félin très rare. - Vive indignation.
8. Bombé. - Diverses.

9. Catastrophé. - Direction.
10. Cochon. - Canard marin. - Centre.
11. Premier étage. - Personne bornée. - Inchangé (... quel). - Grand cerf.
12. Comprend 32 membres. - ... Harvey Oswald. - Terme de tennis. - Saint.
13. C'est Ca. - Viande cuite à la broche.
14. Situation pénible. - Signifie égal. - Unité de travail.
15. Congestion. - Qui relève de la sensation.

GRILLE INTERMÉDIAIRE



SOLUTION PUBLIÉE DANS LA PROCHAINE ÉDITION DU DEVOIR 6031

HORIZONTALEMENT

1. Petit dodo. - Lecture pour petits et grands.

2. Évoque un poisson. - Programme spatial américain.

3. S'alimente. - Propos stupides.

4. Ébène verte. - Prénom masculin.

5. Cette chose-là. - Centaurée à fleurs mauves.

6. Choses embêtantes. - Parabène.

7. Faciles à suivre. - Minestrone.

8. Développe. - La pupille s'y trouve.

9. Maladies régionales. - Indique un lien avec le milieu naturel.

10. Tranquille et silencieux. - Petit bisou. - Porté avec soi.

11. Pour désigner. - Trompent.

12. Écolier. - Se sert d'un pistolet.
5. Après tu. - Groupé.

6. Appellation d'origine contrôlée. - Réfutée.

7. Formation végétale. - Désappointé.

8. Qui ont subi une intervention. - Va dehors.

9. Algue rouge comestible. - Après toi. - Mise en ordre.

10. Celle des trompes, par exemple. - Erbium.

11. Comme le geai d'Amérique. - Qui ne varie pas en fonction du genre.

12. Quantité de médicament. - Trouve une réponse à un problème.

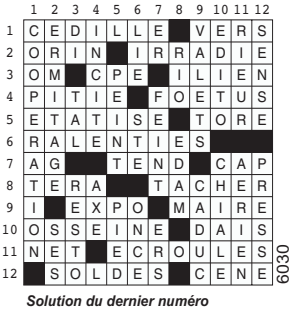
VERTICALEMENT

1. Qui vise à agir sur la cause profonde. - Voici l'homme (... homo).

2. Qui se reproduit par des oeufs pondus avant éclosion. - À la fin de l'année.

3. Boîte de scrutin. - Sans précédent.

4. Elle est bavarde. - Récipient rond et sans rebord.

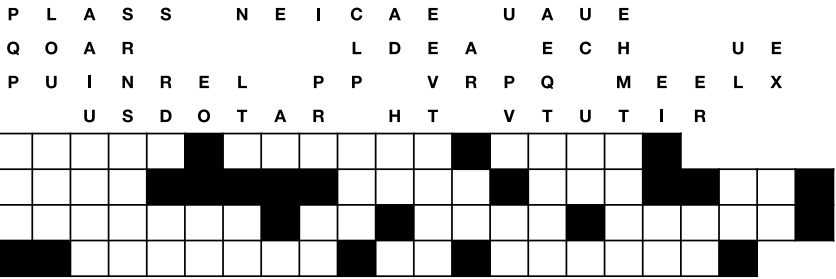


Solution du dernier numéro

CITATION MYSTÉRIEUSE

1004

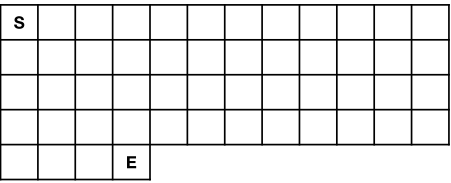
Placez les lettres contenues dans les colonnes au-dessus de la grille dans les cases du bas, de manière à former une citation qui se lira de gauche à droite.



MOTS ENCHAÎNÉS

1004

Formez une chaîne de mots à partir des trois dernières lettres de chaque mot et à l'aide des définitions. Les noms propres sont permis et les accents peuvent changer.



1. Boisson alcoolisée

2. Joyeux

3. Ruminant des savanes

4. Œuvres chantées

5. Ennemi de Tintin

6. Figures géométriques

7. Théorie psychologique

8. Majesté (deux mots)

9. Jeune poisson

10. Disque

L'INTERVALLE

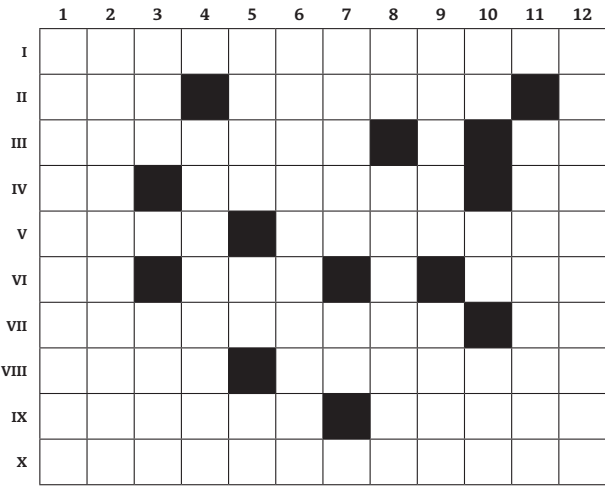
1004

Entre le premier et le dernier mot, et en ne changeant qu'une seule lettre à chaque étape (changement, ajout ou retrait d'une lettre), trouvez les mots intermédiaires. Les accents sont permis, mais aucun nom propre.

VITRE

AIRE

MOTS CROISÉS DU SAMEDI



HORIZONTALEMENT

I. Entraîne vers une consommation excessive. **II.** Avare, lâche, goinfre et stupide. Habille les morts et les revenants. **III.** Atteint son but. Encadrent le levant. **IV.** Le titane. Suspendue au plafond quand elle n'est pas au jardin. L'argon. **V.** Mécènes italiens. Marque la simultanéité. **VI.** Points en opposition. Ouverte à tous en principe. Pour tout voir dans votre intérieur. **VII.** Correct, physiquement et moralement. Chez Nini. **VIII.** Souverain et son empire. Bien préparés. **IX.** Chat qui se prend pour un tigre. Chef-lieu sur une Sèvre. **X.** Se retrouve dans le plus grand besoin.

VERTICALEMENT

1. Un coup qui risque de tout faire péter. **2.** Ne va pas en principe jusqu'à la soumission. **3.** Chez un hurluberlu. Démonstratif en remontant. **4.** Comme fourchette dans notre intérieur. **5.** Solidement bâti. Hier à 28, bientôt à 27. Travaille à la chaîne. **6.** Ouvrent et ferment la citation. **7.** Rapport dans les grandeurs. Tous ceux d'avant. **8.** Edenté sous les tropiques. Préconisent et insistent. **9.** T'adresses au très haut. Assure la sélection. **10.** Interjection. Douteuse mesure de sélection. Point d'accrochage. **11.** Garnitures du chef. **12.** Ne connaît pas de limites.

SOLUTION DE LA GRILLE N° 780

HORIZONTALEMENT **I.** Déflagration. **II.** Éloigné INRA. **III.** Neutrons. **Emu.** **IV.** Oc. Sumotoris. **V.** UTC. Moue. Tee. **VI.** Érogène. Fera. **VII.** Miro. Semis. **VIII.** Essai. Son. Pô. **IX.** Née. No. Décan. **X.** Tétanisé. Sud. **VERTICALEMENT** **1.** Dénouement. **2.** Electrisée. **3.** Fou. Corset. **4.** Lits. Goa. **5.** Agrume. Inn. **6.** Gnomons. Oi. **7.** Renouées. **8.** Ste. Mode. **9.** Ti. Fine. **10.** Inertes. Cs. **11.** Ormier. Pau. **12.** Nauséabond.

MOTS CROISÉS PROBLÈME N° 781

Philippe Dupuis est également l'auteur des mots-croisés du Monde

SOLUTIONS DE LA SEMAINE DERNIÈRE



GRILLE BLANCHE

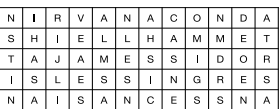
MOTS FLÉCHÉS

JEUX 927

CITATION MYSTÉRIEUSE

Si l'autorité n'a pas d'oreille pour écouter, elle n'a pas de tête pour gouverner. — Proverbe danois

MOTS ENCHAÎNÉS



- NIRVANA

ANACONDAS

DASHIELL HAMMETT

ETTA JAMES

MESSIDOR

DORIS LESSING

INGRES

RESNAIS

AISANCES

CESSNA

L'INTERVALLE

SUITE
FUITE
FAITE
FASTE
CASTE

CORRIGÉ ANTIDOTE

n° 340

Le filou parvint à déjouer les vigiles pour s'immiscer subrepticement dans la chambre forte. Un lacis de faisceaux lumineux le séparait du précieux rubis trônant sur son **piédestal**. Il enchaîna pirouettes et **contortions**, évita tout mouvement **subite**, s'empara du **gemme**, puis **fuya** ni vu ni connu.



1. **piédestal**, et non **pedestal* — n. m. Support assez élevé qui forme le socle d'une statue, d'une colonne, d'un élément décoratif.

2. **contortions**, et non **contortions* — n. f. *contorsion* au plur. Contraction, déformation, volontaire ou non, des muscles, des membres, qui donne au corps une posture étrange.

3. **subit**, et non **subite* — adj. (accord : *mouvement*). Qui se produit très rapidement, de façon imprévue. À ne pas confondre avec le part. passé du verbe *subir* (j'ai subi).

4. **de la**, et non **du* — prép. *de*, suivie du dét. défini *la* (accord : *gemme*). Attention : le nom *gemme* (« nom générique des pierres précieuses et des pierres semi-précieuses ») est féminin (on dit *une gemme* et non **un gemme*).

5. **fuit**, et non **fuya* — v. *fuir*, ind. passé simple, 3^e sing. (sujet : *il*). S'éloigner avec rapidité pour échapper à quelqu'un, à quelque chose. À la 3^e sing. du passé simple, les verbes en *-ir* (*finir*, *fuir*, etc.) ont comme terminaison *-t*, alors que ce sont plutôt les verbes en *-er* (*aimer*, *sauver*, etc.) qui ont comme terminaison *-a*.

Remarque — En orthographe rectifiée, le verbe *enchaîner* s'écrit sans accent circonflexe sur le *i* de la base dans toute sa conjugaison ; en orthographe traditionnelle, ce *i* est accentué dans toute sa conjugaison (*enchaîner*, *ils enchaîneront*, etc.).

© 2025, Druide informatique inc. Tous droits réservés.

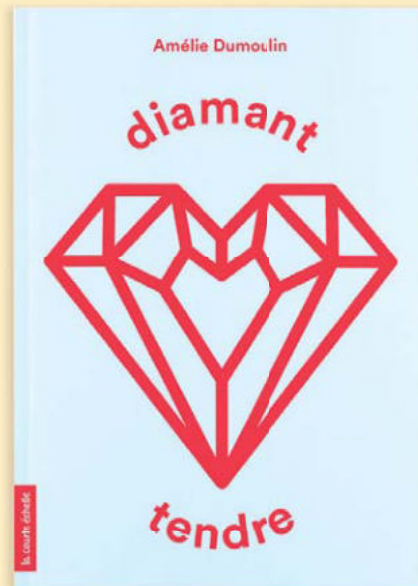
SUDOKU : SOLUTION DU PROBLÈME D'HIER



Niveau de difficulté : FACILE

micro●

des textes courts
des émotions vives
des voix qui portent



La collection **micro●** propose des textes courts, à mi-chemin entre le monologue théâtral et la nouvelle, sur des sujets forts et actuels qui touchent les ados. Des œuvres écrites dans une langue empreinte d'oralité pour questionner, s'indigner, révéler, dénoncer, témoigner ou simplement déposer des mots là où ça fait du bien.

Aussi disponibles en livres audio.

SÉRIE VACANCES SOUS LE SOLEIL
**La magie de Marrakech,
au Maroc**
À LIRE EN PAGE C 3



**Fraises, maïs sucré et raisins,
que retenir de l'été ?**
L'heure du bilan pour les producteurs
maraîchers
À LIRE EN PAGE C 6

plaisirs.

LE DEVOIR | CAHIER SPÉCIAL C | LES SAMEDI 4 ET DIMANCHE 5 OCTOBRE 2025

JOURNÉE MONDIALE DE L'ARCHITECTURE

Hambourg, entre architecture et nature

La Philharmonie de l'Elbe
veille sur le port de Hambourg.
PHOTOS MALIK COCHEREL



HafenCity a fait de l'ancienne
zone portuaire un quartier
coloré et attrayant.



Couché sur le papier, le nom d'Hambourg ne fait pas forcément rêver. Ce serait pourtant une erreur de négliger la métropole du nord de l'Allemagne, dont l'architecture spectaculaire dévoile ses lignes audacieuses au fil des canaux et de l'eau, du quartier portuaire réinventé de HafenCity jusqu'au somptueux hôtel Fontenay, bijou aux courbes séduisantes niché sur les rives de l'Alster.

MALIK COCHEREL
COLLABORATION SPÉCIALE

Premier port d'Allemagne et troisième d'Europe derrière Rotterdam et Anvers, Hambourg fait battre le cœur du commerce international. La cité hanséatique au statut de ville-État et son 1,7 million d'habitants voient défiler sur les eaux de l'Elbe d'imposants porte-conteneurs venus des quatre coins du globe, déversant leurs cargaisons dans une chorégraphie parfaitement orchestrée. Ce ballet de géants des mers ne date pas vraiment d'hier. Dès le XIX^e siècle, Hambourg jouait déjà un rôle de premier plan dans le transport des marchandises à travers les océans, en tant que principale porte d'entrée sur le Vieux Continent.

C'est à cette époque qu'est née la Speicherstadt, la « ville des entrepôts » inscrite au patrimoine mondial de l'UNESCO. Construit entre 1885 et 1927 pour entreposer café et épices, ce dédale de rues pavées, de canaux et de ponts, bordé de hautes façades de briques rouges, compose un décor saisissant où se mêlent influences néogothiques et néoromanes. Bien plus qu'une simple zone industrielle, la Speicherstadt envoute par son atmosphère singulière. Juste à côté, le quartier de Kontorhaus déploie ses imposants immeubles des années 1920 et 1930, parmi lesquels la Chilehaus, édifice emblématique conçu par Fritz Höger pour le compte d'un riche commerçant hambourgeois.

La silhouette de cette « maison du Chili » évoque la proue d'un navire et illustre avec force l'architecture expressionniste en briques des années folles. Aujourd'hui, l'ancien et le contemporain cohabitent autour des quais, au sein de l'un des projets de développement urbain les plus ambitieux d'Europe, HafenCity. Ou comment transformer un morne secteur portuaire en un quartier vibrant de vie et de créativité. Porte-étendard de cette métamorphose, la Philharmonie de l'Elbe a jailli des fondations d'un ancien dépôt de fèves de cacao. Conçue par les Suisses Herzog & de Meuron, la salle de concert conçue pour les grandes symphonies est une vraie prouesse architecturale perchée à 50 mètres de hauteur.

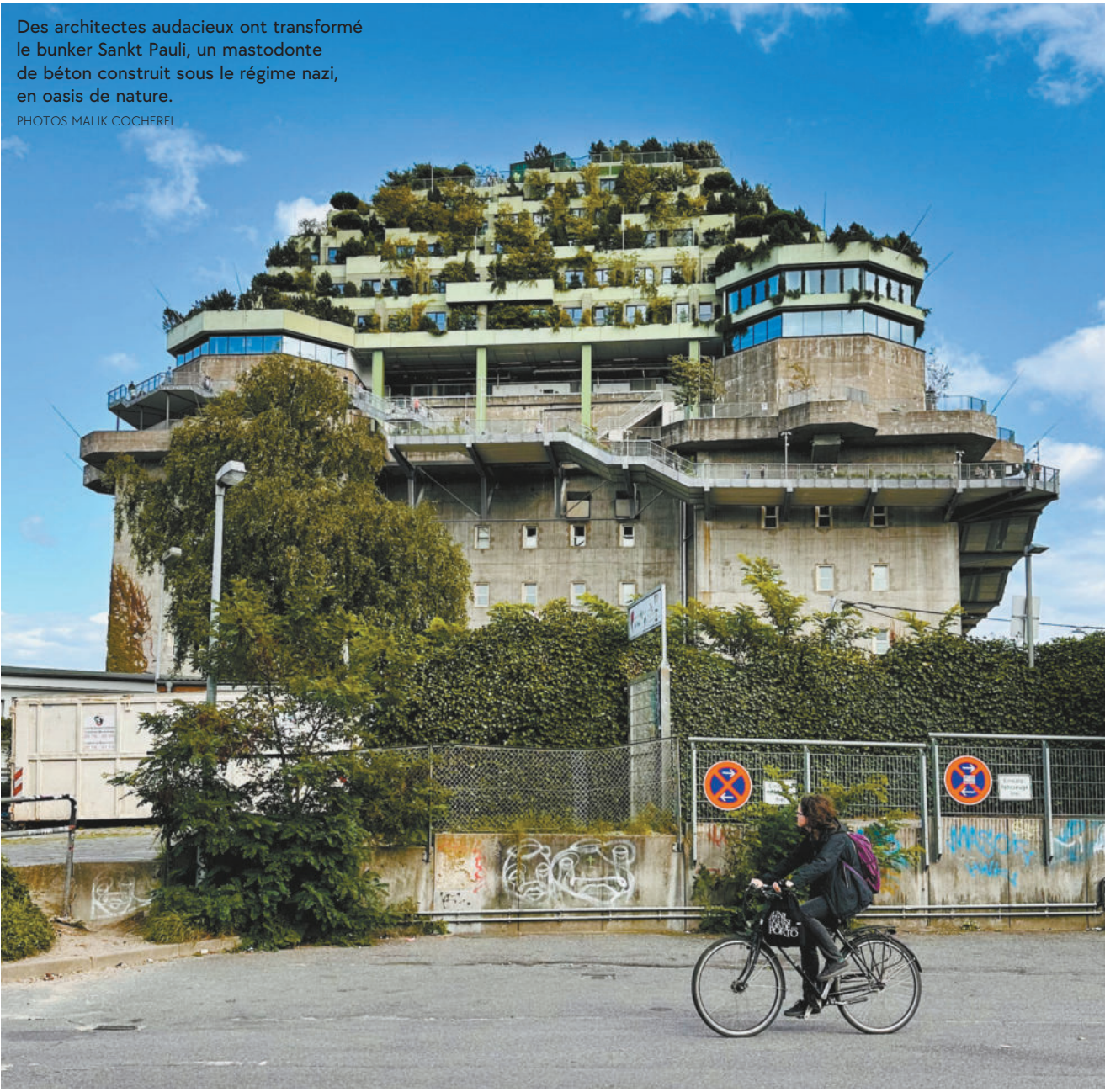
De l'ombre à la lumière

Quartier en perpétuel mouvement, HafenCity a accueilli tout récemment un nouvel écrin culturel, le Port des lumières. Ce centre d'art numérique, dernier-né de l'entreprise Culturespaces, invite à vivre des expériences immersives grâce à des jeux de projecteurs et une mise en scène grandiose. L'occasion de se plonger dans l'univers chatoyant du peintre de l'art nouveau Gustav Klimt et de se fondre dans le monde fantasque et coloré de Friedensreich Hundertwasser, l'artiste et architecte viennois qui rejetait farouchement les lignes droites et la symétrie pour mieux célébrer l'irrégularité et l'harmonie organique.

VOIR PAGE C 2 : HAMBOURG

La tour Heinrich-Hertz, vue
du sommet du bunker
de Sankt Pauli





Des architectes audacieux ont transformé le bunker Sankt Pauli, un mastodonte de béton construit sous le régime nazi, en oasis de nature.

PHOTOS MALIK COCHÉREL



La station de métro HafenCity Universität est une expérience à part entière.



La piscine de l'hôtel Fontenay offre une vue plongeante sur le lac Alster.

De l'ombre à la lumière

HAMBOURG

SUITE DE LA PAGE C 1

À HafenCity, le spectacle se joue aussi en sous-sol. Il est plutôt rare qu'une station de métro se transforme en manifeste architectural. Conçue par le cabinet munichois Raupach Architekten, HafenCity Universität fait exception à la règle. Avec ses blocs lumineux suspendus qui changent de couleur au rythme des rames, l'arrêt de la ligne U4 se vit comme une œuvre d'art autant qu'un lieu de passage. Son esthétique futuriste, qui n'aurait pas déplu à Stanley Kubrick, oscille entre les ambiances hypnotiques d'*Orange mécanique* et les visions spatiales de 2001, *l'Odyssée de l'espace*, pour créer un écho sous-terrain aux miroitements de l'Elbe et aux reflets changeants des façades de verre et d'acier.

L'audace semble être le maître-mot qui anime le renouveau de la scène architecturale hambourgeoise. Les Tanzende Türme de Hadi Teherani se penchent l'une vers l'autre dans un tango suspendu, défiant la rigidité des tours de bureaux traditionnelles. Téméraires, les architectes Tim Schierwater, Michael Kuhn et Mathias Müller-Using l'ont certainement été en s'appropriant un mastodonte de béton, construit sous le régime nazi, pour en faire un complexe vert et touristique. Vestige de l'une des périodes les plus sombres de l'histoire allemande, le bunker de Sankt Pauli s'est mué en espace de loisirs, mêlant jardins suspendus et lieux de rencontre.

De la rigueur linéaire à la souplesse organique

Symbole de renaissance urbaine, cet ancien abri de la Seconde Guerre mondiale héberge aujourd'hui un hôtel de 134 chambres, un restaurant, un café, des locaux associatifs, ainsi qu'une salle de spectacle pouvant accueillir 2200 personnes. Une rampe végétalisée mène les visiteurs au sommet de l'édifice, où une petite prairie où on cultive des potagers s'épanouit tel un flot de verdure flottant parmi les nuages. La nature s'invite sur les angles rigides et les lignes sinistres héritées de l'architecture nazie, transformant le bunker de triste mémoire en havre de

verdure et offrant à Hambourg un exemple éclatant de réinvention écologique et durable.

Dès les années 1990, la métropole du nord de l'Allemagne a conçu son développement en plaçant les espaces verts au cœur de sa planification. Ces oasis urbaines couvrent désormais près de 40 % du territoire et se déclinent en parcs, lacs, rivières et canaux, offrant un véritable souffle de nature au cœur de la ville. Les architectes ont naturellement pris part à ce mouvement. Figure majeure de l'architecture contemporaine, Jan Störmer a apporté sa pierre à l'édifice en dessinant les courbes raffinées du somptueux hôtel Fontenay. Ses lignes épurées et fluides s'accordent harmonieusement avec les rives paisibles du lac Alster, entre maisons bourgeoises, petits voiliers et arbres centenaires.

Lors de ses premières esquisses, l'architecte allemand a imaginé un « hôtel dans le parc ». De cette vision est née cette forme organique fascinante, tissée de trois cercles entrelacés, répondant aux ondulations du lac et aux courbes sinueuses des sentiers longeant le plan d'eau. Inondé de lumière grâce à 14 000 m² de vitrages, le Fontenay offre bien plus que le confort luxueux d'un cinq étoiles. Chambres et suites baignées de clarté estompent la frontière entre intérieur et extérieur tandis que, sur le toit, une piscine à débordement se fond dans le miroir de l'Alster. Au-delà de son restaurant gastronomique et de son spa haut de gamme, l'hôtel enveloppé d'un blanc immaculé invite subtilement à célébrer de la plus belle des façons l'union entre le naturel et l'urbanité.

L'audace semble être le maître-mot qui anime le renouveau de la scène architecturale hambourgeoise

L'auteur était l'invité de l'office du tourisme de Hambourg et du Fontenay, qui n'ont eu aucun droit de regard sur ce texte.

Passeport nouveautés

Zoom sur les nouvelles du secteur touristique, ici et ailleurs

GARY LAWRENCE
COLLABORATION SPÉCIALE

Plein cap sur le sud pour Air Canada cet hiver

Cette année, Air Canada multiplie les nouveaux vols directs et sans escale depuis ses principaux aéroports canadiens, dont celui de Montréal. Parmi ces nouveautés, on compte trois liaisons saisonnières vers le sud, dès décembre. En plus d'une nouvelle liaison vers Guatemala qui a débuté jeudi dernier, le transporteur canadien déploiera un vol hebdomadaire vers Carthagène, remarquable ville coloniale de Colombie, du 15 décembre au 13 avril. Du 8 décembre au 6 avril, il offrira également une autre liaison par semaine vers Belize City, capitale du Belize, seul pays anglophone d'Amérique centrale. Dans un proche avenir, Air Canada reliera Montréal à Santiago, capitale du Chili, trois fois par semaine entre le 16 décembre et le 28 février. Enfin, toujours en décembre, le transporteur reprendra sa liaison saisonnière entre Montréal et Lima, au Pérou, et il augmentera le nombre de vols entre Montréal et Punta Cana, en République dominicaine (jusqu'à 3 liaisons par jour). Il fera de même vers Saint-Martin et Montego Bay, en Jamaïque (jusqu'à 4 vols par semaine dans les deux cas). aircanada.ca



Punta Cana, en République dominicaine DANIEL SLIM AGENCE FRANCE-PRESSE

Nouveau service d'autocars entre le Québec et l'Ontario

Orléans Express vient de lancer un nouveau service d'autocars reliant les grands centres du Québec (Montréal, Québec, Trois-Rivières, Rimouski...) à plusieurs des principales villes de l'Ontario (Toronto, Kingston, Scarborough...). Offert en partenariat avec Red Arrow, le nouveau service implique une correspondance à Ottawa, ce qui facilite les liaisons, mais rallonge le temps de déplacement. Dans le meilleur des cas, le trajet entre Montréal et Toronto prend 8 h et peut s'étirer jusqu'à 9 h 30. Les tarifs demeurent cependant plus abordables que le train, avec un billet à 69 \$ entre ces deux villes, et à 85 \$ pour un billet entre Montréal et l'aéroport Pearson (de 8 h à 8 h 30 de trajet). Le parcours emprunté dans ce dernier cas contourne la ville par le nord et passe notamment par Vaughan, point d'accès pour les résidents de villes comme Brampton, Richmond Hill, Markham et Mississauga. orleansexpress.com/fr/toronto



La tour du CN, à Toronto VALÉRIE MACON AGENCE FRANCE-PRESSE

Nouvelles règles d'arrivée en Europe

Dès le 12 octobre, les Canadiens devront se soumettre à de nouvelles règles d'entrée dans l'espace Schengen, qui compte 29 pays européens. Avec le système EES (pour « Entry/Exit System »), les voyageurs qui séjournent moins de 90 jours dans les pays visés devront enregistrer numériquement leurs données personnelles et se faire prendre en photo et/ou fournir leurs empreintes digitales lors du passage à une frontière. Ce système électronique d'enregistrement remplacera l'estampillage manuel des passeports et il a notamment pour but de moderniser la gestion des frontières extérieures, d'améliorer l'efficacité des contrôles, de renforcer la sécurité extérieure et de lutter contre la fraude à l'identité. En éliminant le tamponnage des passeports et en automatisant les contrôles, il permettra aussi de réduire les files d'attente. Les voyageurs qui détiennent un passeport biométrique accéderont plus rapidement aux postes de contrôle automatisés et ceux qui repasseront après une première entrée n'auront qu'à faire vérifier leurs données. L'automatisation permettra aussi aux agents frontaliers de recevoir les données en amont grâce à une appli. Selon le pays d'arrivée, le nouveau processus sera appliqué plus ou moins progressivement jusqu'au 10 avril 2026, date où le système EES sera pleinement opérationnel.

travel-europe.europa.eu/fr/ees



Sur l'île de Mykonos, en Grèce DEREK GATOPOULOS THE ASSOCIATED PRESS



Une des villas du Ksar, nouvelle oasis familiale du Club Med Marrakech La Palmeraie
PHOTOS CAROLYNE PARENT

SÉRIE VACANCES SOUS LE SOLEIL

La magie de Marrakech

Au cœur du Maroc, au pied du massif de l'Atlas, la ville ocre ensorcelle tous ceux qui s'y aventurent

CAROLYNE PARENT
COLLABORATION SPÉCIALE

Cela dure au moins depuis Eugène Delacroix. Depuis le dévoilement de ses toiles d'odalisques alanguies, qui ont révélé au monde occidental l'exotisme du royaume marocain, mythifiant au passage une certaine idée de l'Orient. Deux siècles plus tard, le Maroc, et Marrakech à l'avant-plan, incarne plus que jamais un univers de beauté convoité. À preuve, en 2024, la ville enregistrait un « record historique » de fréquentation touristique avec près de quatre millions de visiteurs, selon le Conseil régional du tourisme.

Ainsi, plus on en parle, plus on en rêve, et plus on rêve, plus on s'y rend. Cette popularité s'explique par les nombreux attraits de la ville, son excellente infrastructure touristique, une conjoncture économique et politique favorable, sans oublier l'élément clé : une desserte aérienne efficace.

Pour Youssef Tobrouki, chef de village du Club Med Marrakech La Palmeraie, la destination est en pleine effervescence. « Il y a un énorme buzz sur Marrakech présentement, entre autres à cause de la Coupe du monde, prévue ici en 2030, et partagée avec le Portugal et l'Espagne », dit-il. À l'instar de la Coupe d'Afrique 2025, qui se tiendra en ville et ailleurs au pays en décembre prochain, l'événement d'envergure est déjà un moteur de développement touristique. « Beaucoup de nouveaux hôtels, de restaurants et d'activités sont en train de voir le jour, et au Club Med, les résultats sont excellents : en août dernier, en basse saison, on était l'hôtel le plus rempli en ville, et sur l'année, on a un taux d'occupation de 90 % », se réjouit-il.

Au cœur d'une palmeraie, le club déploie ses installations et ses 426 chambres sur 32 hectares, soit pratiquement la superficie du parc La Fontaine, à Montréal. Le domaine est agrémenté de nombreux bassins, qui participent à la fois au charme et à l'équilibre écologique du lieu. On y trouve deux restaurants, cinq bars, quatre piscines, un spa et son hammam, des installations circassiennes, des courts de tennis, un terrain de tir à l'arc et jusqu'à des chevaux et des dromadaires ! Plus important encore, « l'année dernière s'est terminée sur une importante phase de rénovations de l'ensemble des espaces communs du village, ainsi que sur l'ajout d'un nouvel espace familial magnifique, le Ksar », souligne Jean Hertfelder, directeur du marketing et des communications au Canada pour Club Med. Trois ans de travaux et 26 millions d'euros (42 millions de dollars canadiens) ont ainsi remis l'établissement au goût du jour pour tous.

Quant au Riad, l'élégant hôtel-boutique au sein de l'établissement, il fut le premier espace de luxe à intégrer, en 2004, la Collection exclusive du Club Med, inaugurant ainsi la montée en gamme de la marque. Mais aussi somptueux soit le village, il faut bien tout de même s'en extraire afin de se frotter à la culture locale...

D'oued en kasbah

Il y a tant à voir, à vivre à Marrakech ! La place Jemaa El-Fna, classée au patrimoine culturel immatériel de l'UNESCO (elle est présentement sens dessus dessous à cause de travaux de réhabilitation, mais les charmeurs de serpent sont toujours au poste) ; le palais de la Bahia, formidable vitrine du savoir-faire artisanal marocain ; les Tombeaux saadiens, une nécropole royale imaginée par les plus grands architectes et artisans du XVI^e siècle ; le jardin Majorelle, le tableau vivant du peintre Jacques Majorelle, tiré de l'oubli lorsque Yves Saint Laurent en a fait l'acquisition, en 1980. Un musée attenant est de plus consacré à l'œuvre du couturier.

En 2024, la ville enregistrait un « record historique » de fréquentation touristique avec près de quatre millions de visiteurs, selon le Conseil régional du tourisme

Les riads, ces anciennes demeures traditionnelles de notables, reconverties en maisons d'hôtes ou en restaurants dignes des *Mille et une nuits*, piquent votre curiosité ? La médina en compte 800 à la douzaine, dont certains sont devenus légendaires, telles la Maison arabe et la Villa des orangers, mais le plus beau de tous abrite le Musée des confluences Dar El Bacha. Majestueux palais, il fut construit dans les années 1910 pour l'un des hommes les plus riches de son temps, Thami El Glaoui, pacha de Marrakech de 1907 jusqu'à la fin du protectorat français, en 1956. L'ensemble est d'une harmonie rare. Quant à son café Bacha, il propose plus de 200 cafés 100 % Arabica, servis dans un décor parfaitement palatial pour lequel certains sont prêts à faire la file deux heures...

Toujours dans la médina, le riad El-Krissi, ex-résidence d'un caïd rebaptisée le Jardin secret, est un autre lieu emblématique, délicieux en raison de ses jardins, exotique et islamique. Il abrite une petite galerie d'art et il est flanqué d'une tour de laquelle le regard porte jusqu'aux cimes de l'Atlas.

Avec le Club Med, nous avons mis le cap sur ce fameux massif et la vallée d'Imlil, qu'englobe le parc national du Djebel Toubkal, le plus haut sommet d'Afrique du Nord. Traversant Imlil, Mazik, Arned, des hameaux de Berbères sédentarisés, chacun dominé par le minaret de sa mosquée, la randonnée de quatre heures est l'occasion de contempler des paysages spectaculaires. Fils de

Carnet de route

S'y rendre

Avec Air Transat, au départ de Montréal, en vol direct, le bonheur.

Magasiner

On trouve de tout dans les souks, et même des escroqueries ! Sachez que la vraie huile d'argan, produit phare, alimentaire ou cosmétique, est d'un beau jaune sauternes et non pinot grigio... Dans le doute, achetez-la auprès d'une des coopératives de femmes qui la commercialisent.

Trouver son kaftan

Dans ces mêmes souks, à l'atelier de Norya Ayron, bien caché. (Vive Google Maps !) Psitt ! le Café-terrasse ombragé est une jolie surprise.

Peaufiner ses coups

Marrakech est une destination prisée des golfeurs. Pour prolonger leur saison, « ils arrivent au club en octobre, en novembre, car ici, on a un terrain de pratique, on a un neuf trous et on propose des tournois à l'extérieur, sur de très, très beaux parcours », dit Youssef Tobrouki. Février, mars et avril sont d'autres bons mois. clubmed.ca

Sortir

Les restos-bars avec terrasse sur les toits sont légion en ville. Une agente de bord d'Air Transat nous a recommandé Dardar, magnifique. Notre coup de cœur ? Odette, à l'hôtel La Sultana, côté kasbah : un cadre enchanteur où déguster un frais guerrouane rosé, au couchant... rooftopdardar.com lasultanahotels.com

la région, le guide Youssef Azdour, de Mountain Sahara Treks, raconte la vie locale, le ski alpin, non loin, à la station d'Oukaïmeden, et les efforts de reconstruction déployés depuis le séisme de 2023. « Les nouvelles habitations sont plus résistantes que les traditionnelles, mais moins adaptées au climat — chaudes l'été, froides l'hiver », note-t-il en pointant des constructions en parpaing.

Puis, comme une récompense après l'effort, un pique-nique nous attend sous les noyers, appétissant. En sirotant un thé à la menthe, on se dit... quelle *baraka* d'être là !

L'autrice était l'invitée du Club Med, qui n'a eu aucun droit de regard sur ce texte.



On marchande fermement dans les souks de la médina, cœur historique de la ville.



Un thé dans la vallée d'Imil



Balade dans les ruelles de la médina



La place Jemaa El-Fna ne manque pas de surprises...

NORTH AMERICA'S 50 BEST RESTAURANTS

L'opération séduction du Québec

Derrière la reconnaissance du Québec — six établissements et trois prix spéciaux — dans la toute première édition du palmarès North America's 50 Best Restaurants se dessine une stratégie patiemment élaborée pour faire rayonner le savoir-faire culinaire d'ici à l'international.

CATHERINE LEFEBVRE
COLLABORATION SPÉCIALE

En effet, si le grand talent des chefs québécois est indéniable, il faut tout de même que les personnes d'influence à l'international aient le Québec dans la mire pour l'inclure dans leurs recommandations. C'est là que des acteurs comme La Table ronde et Tourisme Montréal entrent en jeu, afin de contribuer à placer la gastronomie québécoise dans l'itinéraire gourmand de critiques, journalistes et influenceurs venus de partout dans le monde. Leur travail en coulisses illustre bien à quel point la reconnaissance mondiale ne repose pas uniquement sur ce qui se trouve dans l'assiette, mais aussi sur un écosystème structuré qui rend ce rayonnement possible.

Les femmes de la situation

D'abord et avant tout, il faut savoir que cette liste est conçue par un comité de votants anonymes composé de 300 experts culinaires, journalistes et chefs. C'est l'ex-critique gastronomique à *The Gazette* et autrice de livres de cuisine Lesley Chesterman qui est la présidente de la région de l'est du Canada. « Pour notre région, j'ai sélectionné 30 votants qui comprennent la scène culinaire québécoise », explique-t-elle.

Restaurants primés

- N° 2 – Mon Lapin, à Montréal, nommé meilleur restaurant de l'Est du Canada
- N° 5 – Tanière³, à Québec, gagnant du prix Art of Hospitality
- N° 22 – Montréal Plaza, à Montréal
- N° 29 – Le Violon, à Montréal
- N° 43 – Alma, à Montréal
- N° 50 – Beba, Montréal
- Vanya Filipovic, copropriétaire des restaurants Mon Lapin et Rôtisserie La Lune, nommée meilleure sommelière en Amérique du Nord

Ils sélectionnent ensuite huit restaurants, dont un maximum de cinq dans leur région. « Ils peuvent en choisir huit ailleurs s'ils le souhaitent, précise-t-elle. Cela montre bien que les restaurants québécois qui figurent dans la liste ont reçu de nombreux votes



Le restaurant Mon Lapin s'est hissé en 2^e position au palmarès North America's 50 Best Restaurants, en plus d'avoir été nommé meilleur restaurant de l'est du Canada.

PHOTO FOURNIE PAR LE RESTAURANT

provenant de l'extérieur de notre région. » D'ailleurs, les votants n'ont pas de critères à respecter. Ils doivent plutôt choisir les restaurants où ils ont vécu les meilleures expériences gastronomiques au cours de l'année, peu importe le type d'établissement.

Pour que des votants de l'extérieur de la région viennent manger au Québec, il faut toutefois qu'il l'ait en tête dans leur itinéraire gourmand. Cela est le fruit d'un labeur constant et collaboratif d'acteurs comme La Table ronde et Tourisme Montréal.

Lancée en 2021, La Table ronde regroupe près de 200 restaurateurs indépendants de haut calibre au Québec, chefs établis et producteurs. Son mandat consiste entre autres à promouvoir une gastronomie québécoise forte et durable et à favoriser la collaboration entre les établissements.

Dans le contexte du North America's 50 Best Restaurants, le collectif ne fait que braver les projecteurs sur le talent d'ici à l'extérieur de la

province, indique Debbie Zakaib, directrice générale de La Table ronde. « Depuis des années, des figures comme Vanya Filipovic, Charles-Antoine Crête et Normand Laprise (et plusieurs autres !) tissent des liens à l'international, échangent avec leurs pairs et bâtissent une visibilité qui s'est traduite naturellement en votes, raconte-t-elle. Nous n'avons aucune influence sur ceux-ci, mais nous multiplions les occasions pour que le Québec s'impose comme destination gourmande incontournable sur l'échiquier mondial. »

De son côté, Tourisme Montréal œuvre à ce que la métropole soit reconnue internationalement, notamment pour ses atouts gastronomiques. Son rôle va bien au-delà du marché touristique, selon Manuela Goya, vice-présidente au développement de la destination et des affaires publiques. « Des actions concrètes comme l'accueil de journalistes, la création de contenu original sur nos plateformes

et l'adhésion à des réseaux et à des événements, comme Délice à l'international et le Taste of Place Summit au Canada, contribuent également à augmenter la notoriété de notre écosystème gourmand », explique-t-elle.

« C'est récent, mais les différents paliers de gouvernement soutiennent de façon significative l'essor de notre secteur, souligne Debbie Zakaib. Par cet appui, ils reconnaissent la gastronomie comme un levier économique, touristique et culturel : elle attire des visiteurs, stimule l'entrepreneuriat, valorise la diversité de nos régions, met en lumière nos produits et savoir-faire et renforce l'image du Québec à l'international. »

La première édition du North America's 50 Best Restaurants illustre bien cela. Une fois de plus, le Québec est célébré pour son terroir unique, la créativité de ses chefs et de ses artisans, et son hospitalité unique faisant de la gastronomie québécoise une destination en soi.

Ce cahier présente du contenu indépendant réalisé selon les normes journalistiques avec le soutien financier de plusieurs annonceurs qui ne l'ont pas approuvé, sans la participation des journalistes de la rédaction.

CONTENU PUBLICITAIRE

PLANÈTE+

Tout le monde. Votre monde ! Planète+ vous attend avec des documentaires captivants.

Des pyramides d'Égypte à la Patagonie en passant par l'Italie de Léonard de Vinci, la rentrée à Planète+ s'annonce riche et passionnante. Aperçu d'une programmation captivante, à la portée de tous, pour le simple plaisir de comprendre et de découvrir.

Ramsès II : les secrets d'un pharaon

Comme c'est le cas depuis plus de vingt ans, Planète+ offrira encore une fois à son public un regard privilégié sur l'histoire, les arts, la culture, les affaires criminelles les plus intrigantes, la justice, les animaux et les sciences, en compagnie d'experts reconnus.

Disponible chez les télédiffuseurs, la chaîne propose une programmation variée et de qualité à tous les esprits curieux, le tout sans la moindre publicité !

Mieux connaître Ramsès II

Diffusée en octobre en trois épisodes, *Ramsès II : les secrets d'un pharaon* s'annonce comme la véritable série phare de la rentrée avec une plongée dans la vie de ce souverain légendaire. Bien connu comme grand bâtisseur et guerrier de l'Égypte ancienne, Ramsès II, dont le règne s'est étendu sur six décennies, n'a cessé de susciter la fascination, tant de la part des scientifiques que du public. Grâce aux plus récentes recherches et à des reconstitutions exceptionnelles, on découvre la vie de l'homme derrière le mythe en compagnie d'archéologues et de spécialistes de l'histoire ancienne, parmi lesquels figurent des Canadiens.

Une rencontre riche en émotions

Réunir des enfants de la maternelle et des personnes âgées de plus de 90 ans pour une rencontre exceptionnelle : c'est l'idée géniale des créateurs de la série *Une vie d'écart*, une série de quatre épisodes présentée les dimanches, à compter du 5 octobre. Que peuvent bien avoir à se dire et à s'apprendre ceux qui commencent leur vie et ceux qui l'achèvent ? On pourra être témoin de cette expérience sociale intergénérationnelle qui promet des moments de tendresse et d'intelligence à tous



Une vie d'écart

les niveaux. Une équipe composée d'une gériatre, d'une pédiatre et d'un psychologue accompagne jeunes et moins jeunes dans cette aventure humaine inoubliable.

Ces vengeances qui brisent des vies

Le phénomène contemporain de la vengeance pornographique — ou *revenge porn*, qui consiste à se venger d'une personne en publiant des photos intimes sur Internet — a fait couler beaucoup d'encre, mais aussi de larmes. Le documentaire *Revenge* se penche sur cet inquiétant fléau, en hausse depuis la



Le chagrin des animaux : mythe ou réalité ?

pandémie, miroir d'une société en perte de repères. Grâce à la participation du collectif Stop Fisha, qui vient en aide aux victimes, on constate les impacts de ces vengeances sur leur quotidien.

Arts, culture et nature

Les amoureux des arts et de la culture trouveront aussi leur compte cet automne sur Planète+ avec *Nana... quand tu chantes*, un documentaire touchant sur l'émblématique Nana Mouskouri, maintenant nonagénaire, ainsi qu'avec *Léonard de Vinci : le portrait retrouvé*, ou Michel-Ange révélé. D'autre part, les amoureux des animaux seront séduits par *Le chagrin des animaux : mythe ou réalité?*, qui montre que nos amis du monde animal ressentent bel et bien des émotions, tandis que les férus de grands espaces pourront rêver en visionnant *Parque Patagonie* et *Le mystère des rivières volantes d'Amazonie*. Finalement, les amateurs d'affaires criminelles ne voudront pas rater *Escobar : l'héritage maudit* pas plus que *La mécanique du crime*, véritable classique du genre.



Balayez pour découvrir la programmation d'automne en un coup d'œil.



Tout le monde est là.
Soyez au rendez-vous aussi.



De la vigne au verre

Michelle Bouffard
Collaboration spéciale

La mode du vin nature

Le vin nature est un sujet qui divise. Or, lors d'une récente conférence réunissant consommateurs et professionnels du vin, on a demandé qui, dans la salle, pouvait expliquer avec assurance ce qu'était le vin nature. Les quelques mains levées étaient hésitantes et les discours, pas toujours concordants, même entre vignerons. Si les visions sont partagées, c'est en partie parce que ce n'est pas un terme légiféré, mais aussi parce que les opinions divergent sur ce qu'il doit être et sur ce qu'il ne doit pas être.

Il n'existe pas de définition officielle pour le vin nature, mais on s'entend pour dire qu'il doit être fait sans, ou avec très peu d'interventions pendant la vinification. Certains n'ajoutent absolument rien, y compris le dioxyde de soufre (SO₂), un antioxydant, antibactérien et antiseptique, alors que d'autres, par sécurité et pour éviter les défauts du vin, interviennent minimalement, par exemple en incorporant une petite dose de SO₂.

Comme évoqué dans un texte précédent sur les sulfites, il est très difficile de faire un vin sans déviance sans recourir au SO₂. C'est possible, mais cela exige des raisins impeccables et une solide connaissance de la chimie du vin. Moins on intervient, plus il faut de compétences. Il existe plusieurs grands maîtres qui produisent des élixirs d'exception sans intrants. Mais comme en cuisine, il y a aussi de piètres chefs, et c'est souvent eux qui donnent mauvaise presse au vin nature.

« Funky »

Au-delà des divergences sur le droit d'intervenir minimalement, la notion du *funk* divise. Plusieurs associent le vin nature à des arômes qui sont, objectivement, des fautes du vin et non le résultat d'un vin nature élaboré dans les règles de l'art. Si des notes prononcées de vinaigre ou d'écurie s'échappent de votre verre, ce n'est pas la signature du terroir. Jean-Philippe Lefebvre, propriétaire de l'agence réZin depuis 30 ans et pionnier dans la mise en marché des vins nature au Québec, est aujourd'hui perplexe sur ce qu'est devenu le concept du vin nature : « Je préfère vendre une bouteille qui exprime l'identité d'un lieu qu'un vin qui met de l'avant des défauts au détriment de l'expression de son lieu d'origine. »

Le noyau des producteurs que Lefebvre représente fait du nature, mais non déviant. Son école de pensée a été formée par la gang du Beaujolais — Jean Foillard, Marcel Lapierre et son neveu Philippe Pacalet, — tous issus des enseignements du chimiste Jules Chauvet, le « papa » du vin nature. On voulait à tout prix comprendre la chi-

mie pour ensuite maîtriser la non-intervention. La quête, c'était d'abord et avant tout la pureté des arômes et l'expression d'un lieu.

Les fautes du vin sont bien loin de la philosophie de Jules Chauvet. Pourtant, le côté *funky* est devenu, pour certains adeptes, un critère incontournable. Au point que certains vignerons produisant du nature sans défauts ne veulent plus être associés au mouvement. Ce fut le cas du défunt Taras Ochota, d'Ochota Barrels, à Adelaide Hills, figure extrêmement respectée, dont le travail a inspiré plusieurs Australiens à sortir du carcan conventionnel et à réduire les intrants.

Réflexion

Quelles que soient les façons de faire, cette tendance aura joué un rôle important dans l'univers viticole. Sa popularité a poussé les producteurs à réduire l'usage des intrants, à une époque où on les utilisait à outrance, tant au chai que dans la vigne. Il faut souligner qu'une grande majorité de ces artisans adoptent une démarche respectueuse de l'environnement et détiennent souvent une certification biologique ou biodynamique. Enfin, cette mouvance a permis de bousculer des traditions qui rendent parfois le vin intimidant et d'interpeller, entre autres, les jeunes générations, particulièrement sensibles aux valeurs véhiculées par les vins nature.

Comme le dit Cyril Bourgne, du domaine de La Madura, « la vérité n'est pas dans les excès ». Chaque fois que le balancier va trop loin, il revient. Cependant, ceux qui auront écrit les grandes histoires perdureront. Pour les intéressés, plusieurs d'entre eux seront au salon Raw Wine les 15 et 16 novembre à Montréal. En attendant, voici quelques suggestions de vignerons qui figurent parmi l'élite du mouvement. Leurs vins sont tout sauf polarisants. Rendez-vous samedi prochain pour un voyage en Afrique du Sud.

Pour les billets précédents, consultez ledevoir.com/auteur/michelle-bouffard

Les suggestions de la semaine

Bénédicte et Stéphane Tissot Chardonnay Patchwork 2023

France, Jura

Le Jura est un joyau pour les amateurs de vins nature haut de gamme, et Tissot figure au palmarès des bonnes adresses. Encore une fois, avec ce millésime, on découvre un blanc sans faille où tension et matière se côtoient. Le vin est ciselé et la bouche s'ouvre sur des nuances de citron Meyer et de fleurs blanches qui se fondent aux notes de noisettes grillées. La texture crayée donne du tonus, et l'impression de minéralité en finale perdure, ajoutant profondeur et complexité. Un délice avec une fricassée de poulet aux morilles ou avec du comté du Jura. *Potentiel de garde d'au moins 10 ans.*



51,25 \$ — Code SAQ 15333617

Weingut Janson Bernhard Zellertaler Weissburgunder 2022

Allemagne, Pfalz

Cette adresse a toujours été reconnue pour son approche progressiste dans la vigne. Aujourd'hui, Alois Bernhard a repris les commandes et poursuit dans la lignée de sa tante, Christine Bernhard, considérée comme une pionnière de la viticulture biologique. Le domaine est conduit en biodynamie et propose des vins nature profondément marqués par leur terroir. Ce pinot blanc est juteux à souhait et rempli de vitalité, avec une trame qui s'ouvre sur la poire, la pomme rouge, le zeste de citron, la fleur blanche et le miel. L'acidité vive est appuyée par une belle matière en milieu de bouche et arrondie par des notes de pâte à pain qui perdurent en finale. L'ami idéal d'une pizza blanche aux champignons ou d'un curry de poisson.



25,10 \$ — Code SAQ 15452691

Domaine Catherine et Pierre Breton, cuvée Trinch Épaulé Jeté, Bourgeuil

France, Vallée de la Loire

Les Bretons dessinent toujours des vins remplis de caractère, et c'est encore le cas ici. La trame aromatique est typée, et les nuances de violette qui s'entrecroisent à la prune rouge, à la mine de crayon, à la framboise et au soupçon de poivron vert séduisent et nous transportent directement au cabernet franc du Val de Loire. On retrouve l'acidité vivifiante propre à la région, tandis que les tanins légèrement appuyés donnent du tonus au fruit. Un vin digeste, idéal pour un carré d'agneau ou une assiette de charcuteries. *Servir frais.*



24,55 \$ — Code SAQ 12260037

Jean Foillard Morgon 2023

France, Beaujolais

Virtuose du gamay, Foillard nous offre encore une fois un Morgon de haute couture. Le nez feutré est invitant et déploie des tonalités de myrtille, de cerises rouges et de framboise, avec des accents de poivre et d'herbes fraîches qui apportent de la fraîcheur. En bouche, la gourmandise du fruit rouge est contrastée par une acidité vive, tandis que les tanins fermes, mais délicats cadrent l'amplitude et maintiennent le vin dans une trajectoire précise. On retrouve la texture soyeuse des vins de Foillard et la finale qui perdure dévoile toute la profondeur du vin. Heureux seront ceux qui auront la patience d'attendre une décennie avant de l'ouvrir. Un appel au magret de canard ou à la dinde de l'Action de grâce. *Servir légèrement frais.*



38,25 \$ — Code SAQ 11964788

Bloc-notes gourmand

Les activités et les nouveautés à ne pas manquer

KIM RENAUD-VENNE
COLLABORATION SPÉCIALE

Un café dans l'ancien magasin Archambault

Fermé en 2023, le local du magasin Archambault situé au coin des rues Berri et Sainte-Catherine, à Montréal — celui portant la mythique enseigne —, a trouvé preneur. La boutique de vêtements et d'équipements pour la planche à neige et la planche à roulettes Empire y ouvrira sa onzième succursale dès le 18 octobre prochain. Se déployant sur trois étages, l'espace de 2300 mètres carrés accueillera également une section vintage ainsi qu'un café, dont l'ouverture est prévue le 25 octobre. « Que ce soit pour un café, prendre une bouchée, travailler ou discuter, tout est fait pour que l'on ait envie d'y revenir », estime Philippe Gris , copropriétaire des boutiques Empire. Nommée en l'honneur de l'emblématique Archambault, la Maison BaultBerri disposera d'une quarantaine de places et proposera boissons, sandwiches (bagel gravlax, croissant-déjeuner, etc.), salades et viennoiseries.

1275, rue Berri, Montréal. thinkempire.com/fr



India Rosa célèbre la Diwali avec un menu découverte

Faisant partie du décor québécois depuis 35 ans, le restaurant India Rosa, qui détient trois établissements au Québec (sur le Plateau et à Griffintown   Montréal ainsi que dans le quartier DIX30   Bros-sard), soulignera du 17 au 26 octobre prochains la Diwali, la fête des lumières, événement important au sein de la communauté indienne. Pour l'occasion, India Rosa a conçu un menu spécial trois services à 75 \$ par personne qui s'inspire des traditions culinaires indiennes avec une touche de créativité. De l'entrée au dessert en passant par le plat principal, les propositions font saliver : *pakora* de *paneer*, ce fromage indien garni d'un mélange de coriandre, de menthe et de piment, crevettes tandoori *kolhapuri*, côtelettes d'agneau *kashmiri rogan josh*, poulet au beurre fumé, *jalebi*, cette pâte dorée frite napp e de sirop au safran et à la cardamome... Les clients ont également le choix d'un Maharaja Sour ou d'un Marigold Glow, deux cocktails qui viendront compléter l'expérience. indiarosa.com/diwali



Nouilles japonaises en fête à Montréal et à Québec

Fan de ramen ? L'événement festif Ramen Ramen Fes est de retour pour une 4  édition, du 13 au 26 octobre, à Montréal ainsi qu'à Québec. Plusieurs restaurants participeront à la célébration de ces nouilles japonaises avec leur ramen vedette, dont les restaurants Sansotei Ramen, Ramen Nakamichi et Kinton Ramen. Dès le 10 octobre prochain, le site Web d'Asiasie, organisme à but non lucratif visant à favoriser les rapprochements entre l'Asie et le Québec, affichera sa carte interactive afin d'aider les amateurs à planifier leurs parcours et leurs découvertes. Une soirée de lancement est aussi prévue le 13 octobre dès 17 h avec la projection du film culte du réalisateur japonais Juzo Itami *Tampopo*, qualifié de « western ramen », dans le cadre de son 40  anniversaire. Les 50 premiers arrivés auront la chance de recevoir un plat de ramen gratuitement ! asiasie.com/ramenramenfes





Fraises, maïs sucré et raisins, que retenir de l'été ?

L'heure est aux bilans pour les producteurs maraîchers après la saison gourmande

VIRGINIE LANDRY
CARIBOU

La fraise
Pour Guy Pouliot, producteur de fraises et de framboises à la ferme Onésime Pouliot, à Saint-Jean-de-l'Île-d'Orléans, la saison a commencé « légèrement plus tôt » que la moyenne grâce à un automne 2024 clément (« le rendement de nos fraises d'été se prépare à l'automne », explique-t-il), un hiver doux et un printemps sans gel.
« Les champs étaient beaux cette année, s'exclame-t-il. Un travailleur m'a dit "ça fait 15 ans que je n'ai pas vu de beaux champs de même" ». Bien que l'île d'Orléans ait reçu beaucoup de pluie en début d'été et que de grandes quantités de fruits aient dû être jetées, le rendement a néanmoins été « excellent », note le producteur.
« Une fraise, ça lui prend une température de touriste », déclare Guy Pouliot en riant. Pas trop chaud, ensoleillé et avec une agréable brise. C'est pour cette raison qu'une partie de ses récoltes est produite sur table, sous un abri extérieur. « À vue d'oiseau, on dirait des serres, admet-il. Ça sert à protéger des intempéries », car la pluie peut briser le fruit, ce qui le rend sujet aux maladies. De plus, cette méthode de production rend la cueillette bien plus facile, en plus d'étirer sa saison.

Le maïs sucré de Neuville
Quand on demande à Guylaine Julien, de la ferme J.P. Côté et Fils, à Neuville, dans la région de la Capitale-Nationale, comment s'est déroulée leur saison de maïs sucré, sa réponse est sans équivoque : « L'enfer ! »
Le calvaire a commencé au moment de faire les semences. À cause des fortes pluies du mois de mai, il a été impossible pour les agriculteurs de rentrer aux champs, même s'ils sont drainés, au moment de semer le maïs selon leur calendrier prévu. « On doit semer tous les cinq ou six jours, question d'avoir du maïs à récolter toute la saison », explique la productrice. Toutefois, elle savait dès le début de la saison qu'ils auraient « des trous » dans leur production à l'automne. « Trois fois on a dû appeler nos clients et leur dire qu'on n'avait pas de maïs pour eux cette semaine », lâche-t-elle, découragée.
Puis, il a fallu arroser en août, lorsque la pluie se faisait plus rare. « Ce sont des coûts supplémentaires pour nous », fait remarquer celle qui estime avoir perdu environ 30 % de sa production cette saison.
Guylaine Julien explique que des épisodes de fortes pluies comme ceux vécus en début d'été lessivent toute la nourriture de la terre dans laquelle le maïs pousse, autant le fumier

que l'engrais. D'ailleurs, elle a même pu observer une chose qu'elle n'a jamais vue de sa vie : un pied de maïs sans aucun épi !
Raisins à cuve
« Cet été, il a fait très chaud, très beau. Les raisins ont le sourire... et le vigneron aussi ! » s'exclame joyeusement Jean-Paul Scieur, du vignoble Le Cep d'Argent, à Magog. « Ce n'est pas la meilleure de toutes les années, mais on est dans une bonne », ajoute-t-il.
Pas de pluie en août ? Pas de problème. « Le système racinaire de la vigne est si profond qu'avant qu'elle ne commence à baisser de la tête, les pelouses vont être jaunes », lâche le vigneron de sixième génération originaire de la région de Champagne, en France.
Il compare d'ailleurs la météo d'ici à celle de sa mère patrie : « À part la température hivernale, qui est plus froide à Magog qu'en Champagne, les autres saisons sont sensiblement les mêmes au niveau météo. » Son seychal blanc, cépage qu'il utilisera pour faire son fameux mousseux de type méthode traditionnelle, a démarré sa saison sur ses bourgeons primaires (« qui produisent plus de raisins et de meilleurs »), signe annonciateur d'un millésime particulièrement réussi.

Profiter des produits saisonniers

Marchés publics
Rendez-vous dans les marchés publics d'un bout à l'autre de la province pour faire le plein de produits saisonniers à consommer maintenant ou à transformer sous forme de conserves pour la saison froide à venir.
marchespublicsduquebec.ca
Kiosques chez les producteurs
Si on part sur les routes du Québec, on en profite pour s'arrêter aux kiosques de bord de route pour y dénicher de bons produits locaux fraîchement récoltés : pommes, courges, citrouilles, tomates, choux et plus encore.
Foires et fêtes
En octobre, il y a encore plusieurs événements gourmands célébrant les récoltes. Participez, entre autres festivals, aux Délices d'automne en Mauricie (10 au 13 octobre 2025), à La virée gourmande des Comptonales dans les Cantons-de-l'Est (11 et 12 octobre 2025), à la Balade gourmande dans le Centre-du-Québec (4, 5, 11 et 12 octobre 2025), aux Week-ends gourmands de Rougemont en Montérégie (tous les week-ends jusqu'au 19 octobre 2025), ou au Festival des couleurs de Rigaud en Montérégie (11 au 13 octobre 2025).

« C'est sûr que si le raisin est bon, ça fait du meilleur vin. Si on avait un mauvais raisin, ça prendrait beaucoup de savoir-faire du vigneron pour corriger le tir », conclut-il.

RECETTE

Gâteau au fromage et à la citrouille épicée

Plus moelleux qu'un gâteau au fromage ou qu'une tarte à la citrouille, ce dessert combine une garniture onctueuse au fromage à la crème et à la citrouille, une garniture acidulée à la crème sure et une croûte de biscuits Graham. La chaleur du gingembre, moulu et confit, s'harmonise avec les autres épices réconfortantes : la cannelle, la cardamome et le curcuma, pour des saveurs qui rappellent le thé au curcuma et le chai et qui sont tout aussi apaisantes.

GENEVIEVE KO
THE NEW YORK TIMES

Rendement : 8 à 12 portions
Temps total : 1 heure et demie, plus le temps de refroidissement

Ingrédients

Pour la croûte
114 g (½ tasse) de beurre non salé fondu et refroidi, plus un peu plus pour le moule
239 g (2 ¼ tasse) de chapelure de biscuits Graham (environ 15 biscuits)
45 g (3 c. à soupe) de sucre
5 g (1 c. à thé) de sel fin de mer ou de table
Pour la garniture intérieure
226 g (1 bloc) de fromage à la crème, ramolli
150 g (¾ tasse) de sucre
4,5 g (1 ½ c. à thé) de gingembre moulu
2,25 g (¾ c. à thé) de cannelle moulue
0,75 g (¼ c. à thé) de cardamome moulue
2,5 g (½ c. à thé) de sel fin de mer ou de table
425 g (1 boîte) de purée de citrouille
10 ml (2 c. à thé) de brandy (facultatif)
2 gros œufs, à température ambiante
Pour la garniture du dessus
50 g (¼ de tasse) de sucre
0,5 g (¼ c. à thé) de curcuma moulu
342 g (1 ½ tasse) de crème fraîche
Gingembre confit, coupé en fines lamelles ou en morceaux, pour la décoration

Préparation

1. Préparer la croûte : préchauffer le four à 180 °C (350 °F). Beurrer un moule à tarte profond de 23 ou 24 cm. Mélanger la chapelure de biscuits, le sucre et le sel dans un grand saladier (ou mixer dans un robot ménager si vous avez moulu vos propres biscuits). Ajouter le beurre et mélanger (ou mixer) jusqu'à ce que le mélange soit homogène et ait la consistance d'un sable humide.
2. Verser tout le mélange pour la croûte dans le moule à tarte et l'étaler en une couche uniforme. Appuyer fermement sur les côtés, mais pas sur le bord s'il y en a un, pour former un bord de 0,6 cm d'épaisseur. Appuyer fermement le reste du mélange contre le fond. Cuire jusqu'à ce que la pâte soit plus foncée, sèche et ferme au toucher, soit 12 à 15 minutes. Baisser la température du four à 160 °C (320 °F).
3. Pendant que la croûte cuit, préparer la garniture intérieure : battre le fromage à la crème à l'aide d'un batteur électrique sur socle ou d'un batteur à main jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de petits grumeaux. Ajouter le sucre, le gingembre, la cannelle, la cardamome et le sel, puis battre jusqu'à obtenir un mélange très lisse, en raclant le bol si nécessaire. Ajouter la citrouille et le brandy (facultatif) et battre jusqu'à ce que le tout soit bien incorporé, puis ajouter les œufs et battre encore



jusqu'à ce qu'ils soient bien mélangés. Il est important de ne pas trop battre le mélange une fois les œufs ajoutés, sinon, la garniture gonflera puis s'affaîssera, au lieu de cuire uniformément.
4. Verser la garniture intérieure dans la croûte (peu importe qu'elle soit chaude, tiède ou refroidie) et l'étaler en une couche uniforme. Cuire jusqu'à ce que les bords soient pris, que le dessus soit sec et que le centre soit légèrement tremblotant, soit 45 à 50 minutes.
5. Une fois le gâteau au four, préparer la garniture du dessus : mélanger le sucre et le curcuma dans un bol moyen en éliminant les grumeaux. Ajouter la crème fraîche et remuer délicatement jusqu'à obtenir une couleur do-

rée uniforme. Laisser reposer à température ambiante jusqu'à utilisation.
6. Étaler délicatement la garniture du dessus sur le gâteau en une couche uniforme. Remettre au four et cuire pendant 5 minutes. Laisser refroidir complètement sur une grille, puis réfrigérer à découvert jusqu'à ce que le gâteau soit froid, pendant au moins 2 heures et jusqu'à 3 jours. (Couvrir légèrement d'un film plastique après 2 heures si vous prévoyez de le réfrigérer plus longtemps.)
7. Au moment de servir, décorer le dessus avec le gingembre confit.

Cet article a été traduit après avoir été d'abord publié en anglais dans le New York Times.